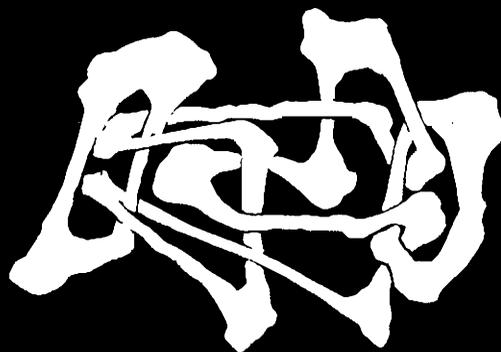


ecole lacanienne de psychanalyse

littoral



clinique
du psychanalyste

N° 26 - Revue trimestrielle - Novembre 1988 - Erès

CLINIQUE DU PSYCHANALYSTE

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Velazquez dans <i>Les Ménines</i>	3	Erik Porge
De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas?	31	Christiane Dorner
Y a-t-il une clinique du singulier?	53	George-Henri Melenotte
Perturbation dans pernépsy	63	Jean Allouch

INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

De l'efficience de l'acte : causalité mentale ou loterie :	89	Antonia Soulez
Chronique du séminaire de J.Lacan (VI)	111	Gérôme Taillandier

RÉCRÉATIONS TOPOLOGIQUES

Changer de point de vue	117	Anne-Marie Ringenbach Mayette Villard
------------------------------	-----	--

LECTURES

<i>La psychologie du moi et les psychoses</i> , Paul Federn	127	Albert Fontaine
<i>Nouveaux fondements pour la psychanalyse</i> , Jean Laplanche	145	Jean-Paul Aribat

Littoral

Sont de la revue

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean Allouch, Philippe Julien,
Guy Le Gaufey, Erik Porge (direction),
Mayette Viltard.

CORRESPONDANTS

• FRANCE

C. Bertrand (*Le Havre*), J. Briffe (*Antibes*),
B. Casanova (*Tours*), E. Decocq (*Reims*), J.P.
Conchou (*Bordeaux*), J.-P. Dreyfuss (*Stras-
bourg*), J. Fourton (*Limoges*), P. Alerimi (*Mar-
seille*), M. Gauthron (*Angers*), N. Glissant-Suc-
cab (*Antilles*), J. Milhau (*Nîmes*),
D. Poissonnier (*Lille*), A.-M. Ringenbach (*Le
Havre*), M. Thiberge (*Toulouse*), F., Wilder
(*Montpellier*), H. Zysman (*Besançon*)

• ÉTRANGER

J. Bennani (*Rabat*), D. Cromphout (*Bruxelles*),
M. Drazien (*Rome*), B. Garber (*Barcelone*),
S. Gilbert (*Oslo*), M. Halayem (*Tunisie*),
G. Izaguirre (*Buenos Aires*), E. Maldonado
(*Cordoba-Argentine*), F. Peraldi (*Montréal*),
Urania Peres (*Salvador de Bahia Brésil*),
W.J. Richardson (*Boston*), M.F. Sosa (*Mexico*).

Rédaction

1, rue Mizon, 75015, Paris

Administration

Editions Erès, 19, rue Gustave-Courbet,
F 31400 Toulouse.

Abonnements (*voir p. 171*)

Diffusion France & Étranger

Diffédit, 96, bd du Montparnasse,
75014 Paris.

Maquette : A. Mouvet, Xia Jia-nong
(dessin de couverture)

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Velazquez dans *Les Ménines*

Erik PORGE

Il y a des variétés cliniques, qui correspondent à des structures différentes de symptômes dont Lacan dit que c'est le champ de l'analysable.

Il arrive que les désignations de structures cliniques correspondent à des désignations psychiatriques. Ce n'est cependant pas le même point de vue car pour le psychanalyste la notion de structure clinique implique la prise en compte du transfert.

Le point de vue de la structure

Dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan a été jusqu'à parler d'une « coalescence » de la structure clinique avec le transfert et à repérer différentes structures cliniques en fonction du rapport du sujet au savoir, ce qui se comprend si le transfert est un effet du sujet supposé savoir.

En 1965 Lacan soulignait « à quel point dans la paranoïa, ce n'est pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes, que lui ne connaît pas »¹.

En 1969 Lacan précise ce qui fait la névrose et la perversion dans le rapport du sujet au savoir. « Dans la névrose il est impliqué, donné dans le symptôme originel que le sujet n'arrive pas à savoir ; le statut de la perversion est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir. » L'obsessionnel est celui qui refuse de se prendre pour un maître mais il suppose que le

1. J. Lacan. *Problèmes cruciaux*, 5 mai 1965, inédit.

maître sait ce qu'il veut. L'hystérique se caractérise de ne pas se prendre pour la femme. Elle fait l'homme qui supposerait la femme savoir. Enfin Lacan désigne la structure perverse comme « moulage imaginaire de la structure signifiante »².

La coupure analytique, subjective, s'en définit comme celle qui détache la supposition du sujet supposé savoir de la structure : « des vérités cachées les névrosés les supposent sues. Il faut les dégager de cette supposition pour que eux, les névrosés, cessent de représenter en chair cette vérité... si quelque chose peut faire tomber ceci qu'il est lui-même symptôme, c'est précisément par cette opération qui est celle de l'analyste de pratiquer la coupure grâce à quoi d'un côté cette supposition du sujet supposé savoir est détachée, est séparée de ce dont il s'agit, à savoir la structure qu'elle repère juste à ceci près que ni le maître ni la femme ne peuvent être supposés savoir ce qu'ils font »³.

Étant donné cette coalescence de la structure et du transfert — avant la fin de l'analyse — on ne peut envisager que l'analyste ait la maîtrise de la structure puisqu'il y est inclus. C'est ce qui différencie foncièrement le point de vue de la structure du diagnostic psychiatrique quand bien même les classifications se recoupent. Aborder les phénomènes en termes de structure n'est pas porter un jugement, même éclairé, d'un individu sur un autre individu. C'est un repérage essentiellement relationnel où l'analyste est inclus et où les termes de cette relation ne sont pas les individus mais des partenaires dans un jeu où de toutes façons il y a toujours un terme *en-plus*.

Mais si l'analyste est inclus dans la structure clinique, de quelle façon l'est-il ? Cela dépend de chaque cas dira-t-on et c'est vrai. Mais n'y a-t-il pas un moyen pour l'analyste de se repérer dans la diversité des cas ? Le « se » ne désignant pas son moi mais ce qui fait la vérité de sa fonction. S'il n'y avait pas ce moyen en quoi la diversité clinique, que personne ne conteste, participerait-elle d'une clinique du psychanalyste ?

La diversité clinique n'est pas une donnée brute, elle est toujours (plus ou moins) construite. Qu'est-ce qui va la spécifier comme analytique ?

À cette question, Lacan, un jour, a apporté une réponse que nous avons décidé de prendre au sérieux. La voici : « Quand l'analyste s'interroge dans un cas, quand il en fait l'anamnèse, quand il le prépare, quand il commence à l'approcher et une fois qu'il y entre avec l'analyse, qu'il cherche dans le cas, dans l'histoire du sujet, de la même façon que Velazquez est dans le tableau des *Ménines*, il était, l'analyste, déjà, à tel moment et en tel point de l'histoire du

2. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, 18 juin 1969, inédit.

3. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, 18 juin 1969, inédit.

sujet. Cela aura un avantage ; il saura ce qu'il en est du transfert. Le centre, le pivot du transfert, ça ne passe pas du tout par sa personne. Il y a quelque chose qui a déjà été là. Ceci lui donnerait une tout autre manière d'approcher la diversité des cas. Peut-être à partir de ce moment il arriverait à trouver une nouvelle classification clinique que celle de la psychiatrie classique qu'il n'a jamais pu toucher ni ébranler et pour une bonne raison jusqu'à présent c'est qu'il n'a rien jamais pu faire d'autre que de la suivre⁴. »

On dira : Lacan parle ici de la place de l'analyste dans l'histoire du sujet, pas dans la structure. Mais n'est-ce pas justement dans ce hiatus que réside l'enjeu de la structure clinique analytique, c'est-à-dire du symptôme en tant que champ de l'analysable ? Car que veut dire que l'analyste était dans l'histoire du sujet ? Est-ce que l'analysant va projeter sur l'analyste une figure de son passé ? Qu'il va « rééditer » (*Neuauflagen*) celle-ci : simple réimpression (*einfache Neudrucke*) ou nouvelle élaboration (*Neuarbeitung*), comme dirait Freud⁵ ? Dans une certaine mesure oui mais ça n'est pas très nouveau.

Ne peut-on aussi, comme nous sommes enclins à le penser en particulier d'après l'expérience de la psychanalyse avec les enfants, entendre dans l'indication de Lacan que dans le passé du sujet il y avait déjà marquée comme telle la place de l'analyste ? Ne faut-il pas aussi prendre le « déjà » comme une marque subjective de reconnaissance, dans l'énonciation présente de l'analysant, devant quelque chose qui opère un changement ? C'est curieusement sur un tel « déjà » que Freud termine son article « A propos de la fausse reconnaissance ("déjà raconté") pendant le travail psychanalytique » (1914) : « Il n'est pas rare qu'une autre sorte de *fausse reconnaissance* survienne à la satisfaction du thérapeute, à la fin d'un traitement. Après qu'on ait réussi à faire accepter, malgré toutes les résistances, l'événement refoulé de nature réelle ou psychique, à le réhabiliter pour ainsi dire, le patient dit : *Maintenant j'ai la sensation que je l'ai toujours su*. La tâche analytique est alors résolue⁶. »

Mais alors, si la place de l'analyste était déjà marquée, pourquoi n'a-t-elle pas pu opérer ? Telle est la question : il ne suffit pas que l'analyste réoccupe une place, il faut encore qu'il sache en faire levier d'un acte analytique et on peut l'attendre, me semble-t-il, à partir d'un repérage de la place de l'analyste dans une structure clinique.

Que pouvons-nous reconnaître de cette place d'où l'analyste puisse opérer ?

4. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, 27 mars 1968, inédit.

5. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Cas Dora, P.U.F., p. 87, G.W. 5, p. 279-80.

6. S. Freud, traduction de *La Transa*, bulletin n° 10, novembre 87.

Un tableau

L'invite de Lacan à voir *Les Ménénes* n'est pas anecdotique. Ce n'est ni la première fois ni la dernière qu'il en parle.

Il a commencé par y consacrer toutes les séances du mois de mai de son séminaire *L'objet de la psychanalyse*⁷.

Il y est revenu à la séance de *L'acte analytique* qui précède celle que nous avons citée. C'est en termes d'œuvre exemplaire pour le psychanalyste qu'il en parle : « Est-ce pour rien que autour du tableau des *Ménénes* je vous ai fait un exposé sans doute difficile mais qu'il faut prendre comme apologue et comme exemple et comme repère de conduite pour le psychanalyste; car ce qu'il en est de *l'illusion du sujet supposé savoir* est toujours autour de ce qu'admet si aisément le *champ de la vision*. *Si au contraire* autour de cette œuvre exemplaire qu'est le tableau des *Ménénes*, j'ai voulu vous montrer la fonction inscrite de ce qu'il en est du *regard* et de ce qu'elle a en elle-même à opérer d'une façon si subtile qu'elle est à la fois présente et voilée — c'est, comme je vous l'ai fait remarquer, notre existence même à nous spectateurs qu'elle met en question, la réduisant à n'être en quelque sorte plus qu'ombre au regard de ce qui s'institue dans le champ du tableau d'un ordre de représentation qui n'a à proprement parler rien à faire avec ce qu'aucun sujet peut se représenter — est-ce que ce n'est pas là l'exemple et le modèle où quelque chose d'une discipline qui tient au plus vif de la position du psychanalyste pourrait s'exercer⁸ ? » (Nous avons souligné l'opposition « illusion du sujet supposé savoir » et « champ de la vision » d'un côté, « regard » de l'autre, car cette opposition sert de base à l'abord des *Ménénes*.) Et Lacan poursuit en disant que le psychanalyste ne peut rien instituer de son expérience clinique sans y présentifier la fonction de son propre regard.

Enfin à deux reprises au cours du séminaire *R.S.I.* Lacan va revenir sur *Les Ménénes*. Une première fois pour dire que le tableau noir où il dessine le nœud borroméen est du même ordre que le tableau de toile tissée où le peintre barbouille pour dompter le regard⁹.

La deuxième fois, il dit que le regard — qui est le sujet du tableau — se situe, en référence à l'exposé qu'il a fait dans *L'objet de la psychanalyse*, dans le même intervalle que celui qu'il est en train de présenter au tableau, à savoir celui entre les deux droites infinies d'un nœud borroméen à quatre, définies de ce que en leur point *supposé* d'infini elles ne se nouent pas en chaîne¹⁰.

7. J. Lacan, année 1965-66, inédit.

8. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, 20 mars 68, inédit.

9. J. Lacan, *R.S.I.*, 18 février 75, inédit.

10. *Ibid.*, 13 mai 1975.



Puisque à chaque fois Lacan se réfère à l'exposé qu'il a fait dans *L'objet de la psychanalyse* c'est là qu'il nous faut revenir.

Avant de déchiffrer le commentaire de Lacan il faut bien sûr regarder le tableau ¹¹, au Prado, ou sinon une bonne reproduction. On ne peut rien dire du regard de Velazquez, du peintre dans le tableau, si soi-même on n'a pas été en quelque sorte happé par ce tableau.

Le tableau crée le sentiment d'une présence invisible, qui se dérobe, insaisissable et pourtant insistante, d'autant plus que le tableau a un aspect réaliste : c'est une photographie, c'est un tableau en trois dimensions, entend-on dans les commentaires des guides. Quelle est cette présence ? On ne sait. Mais il y en a une. « Où est le tableau ? » s'écriait Th. Gauthier, en voyant le tableau pour la première fois.

Cette présence est-elle dans le tableau ou hors de lui ? Les deux à la fois. Ce qu'on voit dans le tableau nous mène « in » et en même temps hors des limites du tableau.

Face à cet invisible engendré par du visible nous nous raccrochons à quelque chose que nous imaginons soumis aux lois du visible, à quelque chose de spéculaire : c'est le miroir du mur du fond où figurent le roi et la reine. Voilà, entend-on toujours dans les commentaires habituels, ce que le peintre peint, voilà ce qu'il regarde, voilà ce qui est à notre place, voilà de la représentation certes cachée en partie mais bien du domaine du visible. Comme nous le verrons ce n'est pas le cas : les reflets du roi et de la reine dans le miroir du fond ne peuvent pas être ceux de la présence réelle du roi et de la reine en train de poser comme modèles pour Velazquez.

Ce spéculaire, évanouissant comme le règne de Philippe IV, n'est à son tour qu'illusion. Mais illusion voulue par le peintre et voulue comme illusion. De sorte que nous revenons au point de départ après un double parcours : dans le trouble où nous étions de prime abord de ne pas savoir ou nous situer dans le tableau, de ne pas savoir ce qui y était représenté, nous nous sommes raccrochés à du réaliste (les trois dimensions, le portrait du roi et de la reine), mais ce réaliste se révèle le pur produit de l'ingéniosité du peintre visant à faire illusion. Décidément, il y a du manque à la représentation.

Le tableau est la représentation d'un arrêt du mouvement, d'une scansion suspendue au regard du peintre qui tient son pinceau dans un geste arrêté. Comme dans le *temps logique*, ce temps. instant de

11. Peint en 1656 (Velazquez est mort en 1660), le tableau n'a pas été nommé par Velazquez. Ses contemporains l'ont d'abord appelé *La famille* puis *Les Ménines*. Il a été un peu brûlé sur les bords lors de l'incendie de l'Alcazar en 1734. Sa largeur est exactement égale à la moitié de la largeur réelle du mur du fond représenté sur le tableau. Par rapport au plan de celui-ci, le plan du tableau est un peu décalé vers la gauche.

voir et temps pour comprendre à la fois, procède d'un manque¹². Manque à voir pour l'instant de voir (dans le temps logique le sujet ne voit pas deux noirs), manque à comprendre pour le temps pour comprendre (dans le temps logique le sujet ne comprend pas que l'autre ne sorte pas). Deux manques qui, avec ce tableau, ont pour nom : le regard.

Une fabrique de cas

Les Ménines sont un exemple assez rare sinon unique d'œuvre picturale ayant généré une fabrique de cas et cela à soi seul est le signe que ce tableau est un acte. Multiples sont les commentaires et travaux sérieux, découvertes d'historiens de l'art, plasticiens, architectes. A. Buero Vallejo a écrit une pièce de théâtre, *Las Meninas*, qui met en scène un Velazquez en proie à l'Inquisition¹³. Picasso a peint une série de 44 toiles, intitulées aussi *Les Ménines* et exposées au musée Picasso de Barcelone, dans lesquelles il reprend à sa façon un ou plusieurs éléments du tableau de Velazquez.

M. Foucault ouvre *Les mots et les choses*¹⁴ par une longue étude des *Ménines*, car le tableau livrerait accès à ce qui fait le fond le plus constant de l'épistémé classique, et c'est ce livre (dont Lacan a dû avoir les bonnes feuilles puisque il est paru en octobre 66 et que Lacan en parle en mai 66) qui a incité Lacan à consacrer aux *Ménines* plusieurs séances de séminaire (à l'une d'entre elles d'ailleurs M. Foucault assistait), rajoutant ainsi un psychanalyste à la liste des auteurs de la fabrique du cas du tableau.

Bien que Lacan rende hommage au philosophe, son analyse du tableau, nous le verrons, se sépare de celle de Foucault.

Celui-ci a une visée épistémologique. Il conclut le chapitre sur *Les Ménines*, qui sert « d'emblème »¹⁵ à sa thèse, en disant que ce tableau est comme la représentation de la représentation classique et qu'il en marque un moment de rupture, ce qu'il reprend à la fin de son livre en affirmant que si avant le XVIII^e siècle la pensée classique se reconnaît dans la « représentation en tableau », celui qui y reconnaît son image ne s'y trouve jamais présent lui-même. C'est après que « l'homme peut faire entrer le monde dans la souveraineté d'un discours qui a le pouvoir de représenter sa représentation ». La vocation du langage classique était de faire tableau. *Les Ménines* est pour Foucault l'apologue de ce que dans ce faire tableau, « l'homme apparaît avec sa position ambiguë d'objet pour

12. Cf. notre article « Une forme du sujet » dans *Littoral*, n° 25.

13. A. Buero Vallejo, *Las Meninas*, Colección Austral, 1987, Madrid.

14. M. Foucault, Gallimard, 1966.

15. H. Damisch, *L'origine de la perspective*, Flammarion, 1987, p. 402.

un savoir et de sujet qui connaît : souverain soumis, spectateur regardé il surgit là, en cette place du roi, que lui assignaient par avance *Les Ménines*, mais d'où pendant longtemps sa présence réelle fut exclue »¹⁶.

La thèse de Foucault s'accompagne de l'hypothèse largement répandue à l'époque¹⁷ que Velazquez peint le roi et la reine, occupant le devant de la scène, vers qui seraient tournés les regards des personnages du tableau, et dont l'image est reflétée dans le miroir du mur du fond.

L'hypothèse que l'image au fond est celle du roi et de la reine en pied, devant le tableau, a été récusée, principalement par les travaux de R. Moya, Antonio Vallejo et Angel del Campo y Frances¹⁸, travaux qui tous prennent appui sur les règles de la perspective.

Vallejo affirme que Velazquez peint sur la toile retournée, le roi et la reine (et non pas *Les Ménines* dont nous avons la représentation, comme certains l'ont affirmé car, dit-il, les dimensions de la toile retournée sont inférieures à celles des *Ménines*¹⁹) et que c'est cette peinture qui est reflétée par le miroir du mur du fond.

Moya est plutôt favorable à cette hypothèse mais il relève des objections et n'écarte pas l'hypothèse que Velazquez soit représenté peignant *Les Ménines* sur la toile retournée ; il évoque aussi d'autres hypothèses dont certaines sont compatibles avec les travaux de Campo y Frances.

Campo y Frances est de loin celui qui a fait l'étude la plus poussée et la plus originale sur *Les Ménines* et il fait des découvertes que nous ne pouvons que résumer ici tant il les argumente.

Tout d'abord la toile retournée, et il faut le remarquer, pas très neuve, n'est pas la toile sur laquelle Velazquez peindrait, que ce soient *Les Ménines* ou le couple royal. C'est une toile qui a en fait une fonction d'écran (*pantalla*), posé contre le mur devant Velazquez représenté peignant mais sur une autre toile, invisible. C'est l'une des raisons de l'éloignement de Velazquez de cette toile.

D'autre part la porte entr'ouverte du fond ne représente pas la porte entière mais un seul battant d'une porte qui en a deux. Derrière cette porte, sur les marches d'un escalier, Nieto Velazquez

16. M. Foucault, *op. cit.*, p. 319-323.

17. Cette thèse prévaut encore aujourd'hui même parmi les guides.

18. Ramiro Moya, *El trazado regulador y la perspectiva en las Meninas*, Arquitectura, num. 25, Enero de 1961, Madrid. Vallejo, *Tres maestros ante el publico*, Alianza Editorial, Madrid, 1973. Angel del Campo y Frances, *La magia de Las Meninas*, Colegio de Ingenieros de caminos, canales y puertos, Ed. Turner, Madrid, 1985 ; ce dernier livre présente une très importante documentation.

19. *Les Ménines* font 3 m 18 sur 2 m 76 tandis que le tableau dans le tableau est évalué par Moya à 2 m 80 de haut et par Vallejo à 2 m 73 de haut.

(parent de Velazquez) ne repousse pas un rideau mais il actionne un grand miroir qui est cette masse très lumineuse que nous voyons au fond (Figure 1) :



Figure 1

Dessin de Nieto actionnant le grand miroir (où se reflète un rideau de fenêtre) sur lequel la lumière solaire se projette puis est réfléchi (pour pénétrer dans la pièce) sur un autre miroir appuyé sous la fenêtre. (Les figures 1, 2, 3 sont extraites du livre de Campo y Frances.)

Nieto sert de compère à Velazquez pour réaliser le trucage qui va servir à divertir l'Infante Marguerite : faire apparaître dans le miroir du mur du fond l'image de ses parents à partir non de la réalité de leur présence physique mais déjà d'une autre image. En effet le grand miroir qu'actionne Nieto capte les rayons lumineux qui viennent de l'extérieur, les réfléchit sur un autre miroir que nous ne voyons pas, derrière la porte, lequel miroir concentre les rayons lumineux (c'est le rai de lumière que nous voyons au fond) sur un épidiastroscope, caché par la toile retournée (sorte de lanterne magique qui renvoie, grossie, l'image peinte sur un tableautin du roi et de la reine, tableautin disposé sur une petite table). Cet épidiastroscope renvoie donc l'image grossie du roi et de la reine sur l'écran de la toile retournée et c'est cette image projetée qui se réfléchit sur le miroir du mur du fond. (Bien sûr Campo tient compte des inversions de l'image) (Figure 2).

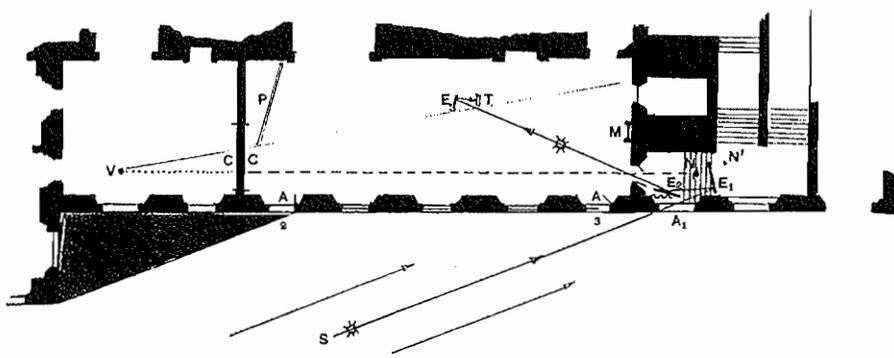


Figure 2

La lumière solaire (S) pénètre obliquement par la fenêtre A_1 . Elle se reflète dans le miroir E_1 (actionné par Nieto, N ; son image N' est invisible pour l'observateur depuis V) et tombe sur le miroir E_2 appuyé sous la fenêtre. E_2 fait pénétrer la lumière solaire ainsi concentrée dans l'habitation à travers la demi-porte entr'ouverte. Le rai de lumière (visible sur le tableau) arrive au miroir E_3 chargé d'illuminer le tableautin T où est peint le couple royal. Par le dispositif épidiastoscopique cette image est projetée très agrandie sur l'écran P (tableau dans le tableau). Le miroir M (miroir du mur du fond du tableau) reflète et encadre l'image lumineuse de P pour être observée depuis le point de vue virtuel V.

En outre Campo démontre que *Les Ménines* a été composé en deux fois. Dans une première phase, Velazquez a réalisé la structure géométrique du tableau, face à un miroir qui reflétait la pièce dans un autre miroir, amplifiant donc les distances. Dans une deuxième

phase il s'est mis le dos au miroir et face aux personnages ; les distances au mur n'étaient donc pas amplifiées. Cette différence dans le rapport aux distances se retrouve dans quelque chose qu'on peut appeler sans grande rigueur une superposition de deux perspectives concentriques sur l'axe de symétrie de la porte, correspondant à ce qu'on a pu évoquer pour ce tableau à savoir le mélange de deux perspectives l'une géométrique et l'autre liée aux jeux de lumière entre les personnages, les plans, à la qualité de l'air velazquezien (Figure 3).

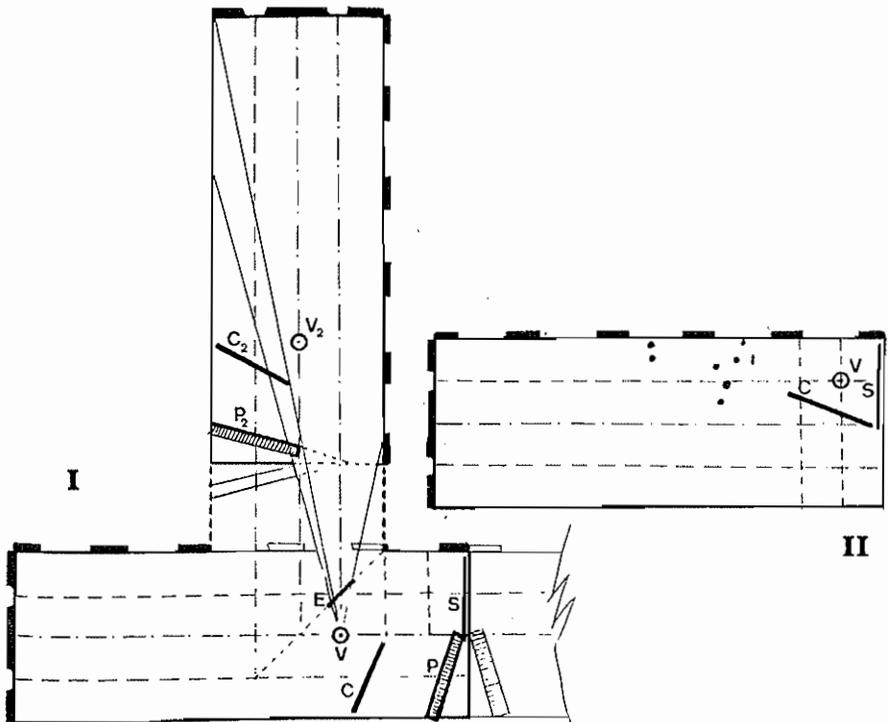


Figure 3

Schéma 1. Phase de planification de la structure géométrique du tableau. S et E sont des miroirs. V est la position de Velazquez et V₂ son reflet par E. C'est le tableau qu'il peint vraiment (*Les Ménines*), reflété en C₂ par E. P est l'écran, le tableau dans le tableau, dont le reflet P₂ par E cache C₂ pour V. *Schéma 2.* Plan de situation du peintre et des figures à la phase iconographique du tableau. Velazquez s'est placé en V, dos au miroir S qui réfléchit la lumière provenant de la première fenêtre à sa droite. Les modèles sont marqués par des points.

Enfin Campo a pu reconstituer le lieu et l'heure qui correspondent à ce que nous voyons sur *Les Ménines*. Le lieu de composition du tableau fut le rez-de-chaussée d'une salle de l'Alcazar de Madrid

dont les fenêtres donnaient sur le jardin. Les éclairages du tableau correspondraient à ceux du 23 décembre 1656 et impliqueraient deux temps. Un premier à 3 h 6 de l'après-midi où Velazquez divertit l'Infante avec son dispositif de trucage. Un deuxième à 5 h 8 où il groupe les personnages (à cette heure le soleil n'entrait plus par la porte du fond).

On sait que l'atelier de Velazquez était un lieu de divertissement (le cinéma de l'époque) pour une cour qui s'ennuyait (même les tapisseries baillaient, disait Lope de Vega) dans un immense palais et que Velazquez affectionnait particulièrement l'Infante Marguerite dont il a peint de nombreux portraits²⁰.

Bien que n'ayant pas eu connaissance des conclusions de tous les articles cités, Lacan rejette l'hypothèse selon laquelle le peintre, dans le tableau, peint le roi et la reine : l'un des arguments, dit-il, est que le tableau dans le tableau est trop grand pour cela. Ce que Velazquez peint, ce sont *Les Ménines*, le tableau dans le tableau est celui que nous voyons, nous dit Lacan. Comment faut-il entendre cela ?

Est-ce au sens, adopté par certains critiques tel J. Brown²¹, que Velazquez se représenterait dans *Les Ménines* peignant sur la toile retournée le tableau même que nous voyons ? C'est bien en effet ce que Lacan semble croire d'après ce qu'il nous dit. Pourtant l'ensemble de son interprétation du tableau (dans *L'objet de la psychanalyse* et *RSI*) nous suggère une autre formulation : *Les Ménines* représente Velazquez peignant, oui, peignant *Les Ménines*, oui, mais pas sur la toile retournée justement, puisque si l'on suit Campo y Frances celle-ci n'a qu'une fonction d'écran. Autrement dit Velazquez, figuré dans le tableau, est représenté peignant le sujet des *Ménines* c'est-à-dire *le regard comme tel*, cet objet insaisissable, invisible qui se déplace dans le champ du visible. Nous ne devons pas oublier que Velazquez n'a pas donné de nom au tableau : *La famille*, *Les Ménines* sont des noms donnés par d'autres, ultérieurement.

Cette interprétation rejoint l'avis de plasticiens comme M. Chanteux pour qui *Les Ménines* est un manifeste de la peinture ou l'exclamation de L. Giordano devant le tableau : « c'est la théologie de la peinture ! ».

20. Cf. la vie de Velazquez par A. Palomino, *Vidas*, Madrid, Alianza Editorial, 1986, p. 183. On connaît également le goût que Velazquez partageait avec ses contemporains (Louis XIV) pour les astuces techniques occasionnant des effets de surprise, comme les jaillissements de jets d'eau.

21. J. Brown, *Imagenes e ideas en la pintura española del siglo XVII*, Madrid, Alianza Editorial, 1985, p. 115-142. Pour cet auteur ce sont le roi et la reine en personne qui se reflètent dans le miroir du mur du fond. Il accompagne ses affirmations d'un rejet de conclusions tirées de la perspective.

Velazquez ne peint pas la réalité, il peint l'acte de peindre. Il est représenté dans un moment d'arrêt, de scansion. Il peint un moment où il ne peint pas mais où s'actualise son regard.

En ce qui concerne l'image du roi et de la reine dans le miroir du mur du fond Lacan n'en fait pas non plus le reflet du roi et de la reine présents, à côté de nous spectateurs des *Ménines*. Il n'en donne cependant pas une explication littérale, tirée des règles de composition du tableau, comme Campo y Frances, mais une explication symbolique. Ainsi propose-t-il qu'ils sont derrière un grillage ou une vitre sans tain²² ou, faisant de Velazquez un visionnaire, qu'ils apparaissent comme sur un écran de télévision. Nous voyons cependant que la découverte de Campo y Frances fournit une explication littérale de l'intuition de Lacan.

Pour Lacan le roi et la reine représentés dans le miroir sont une présence symbolique et du symbolique : un représentant du miroir et non une représentation d'un miroir où se seraient reflétés le roi et la reine.

Il existe une autre différence entre Lacan et Foucault dans leur interprétation du tableau : celle des lois de composition de celui-ci qu'ils privilégient. Foucault décompose le tableau en lignes de force qui sont surtout fonction des regards des personnages, dans le tableau et vers l'extérieur du tableau et fonction de la disposition des objets et personnages du tableau : « des yeux du peintre à ce qu'il regarde une ligne impérieuse est tracée... Si bien que le regard souverain du peintre commande un triangle virtuel... : au sommet, seul point visible, les yeux de l'artiste ; à la base d'un côté, l'emplacement invisible du modèle, de l'autre la figure probablement esquissée sur la toile retournée... Cet ensemble de personnages (ceux figurés sur le tableau) ainsi disposés peut constituer, selon l'attention qu'on porte au tableau ou le centre de référence que l'on choisit, deux figures. L'une serait un grand X... l'autre figure serait plutôt celle d'une vaste courbe... Il y a donc deux centres qui peuvent organiser le tableau selon que l'attention du spectateur papillote et s'attache ici ou là... »²³.

L'abord de Lacan est tout à fait différent. Il utilise les lois de la perspective comme support du montage pulsionnel du « sujet scopique » afin de restituer l'actualité du tableau, au double sens du mot actualité : en tant que ça nous concerne aujourd'hui et comme mise en acte, avec nous, de quelque chose.

22. J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, 11 mai 66.

23. M. Foucault, *op. cit.*, p. 20, 21, 23.

La réalité de la perspective, la réalité du sujet

La perspective est d'abord issue de la pratique des peintres et des architectes qui les conduisit à travers bien des détours, à la découverte du point de fuite principal et des points de distance. La mise au point de la perspective pratique des peintres fut achevée dans la première moitié du XV^e siècle en même temps en Italie qu'en Flandre (J. Fouquet, J. Pélerin dit Le Viator). Puis vinrent avec Brunelleschi, Alberti (1443), Dürer (1500) les bases d'une théorie cohérente de l'acquis de la science picturale et les premiers traités de perspective géométrique. D'abord étrangers à cette évolution les mathématiciens géomètres prirent la diligence en marche à partir du XVII^e siècle : Képler, Desargues²⁴. Ils formalisèrent les résultats de la perspective, les généralisèrent en étendirent les données et cela donna naissance à la géométrie projective (Monge, Lambert, Poncelet) puis à la topologie (Klein). Mais il y eut toujours un certain écart entre la perspective des artistes praticiens et celle des mathématiciens en particulier en ceci que chez ces derniers elle se caractérise par l'usage généralisé des points à l'infini et des transformations homologiques. Lacan on le verra se situera dans cet écart.

Pourquoi Lacan a-t-il pris le parti de la perspective ? Car il s'agit pour lui de rendre compte de la structure du sujet, différente de celle du moi et dont l'écran du tableau annonce la dimension de représentant de la représentation.

La géométrie projective, dit-il, donne la première structure visuelle de ce monde topologique sur lequel se fonde toute instauration de sujet, antérieurement à la physiologie de l'œil et de l'optique. Elle est combinatoire de points, lignes, surfaces, dont le fondement intuitif s'évanouit derrière ces nécessités combinatoires. *Cosa mentale* dirait Léonard de Vinci.

La perspective fait abstraction de la réalité « s'il est permis dans ce cas de désigner par « réalité » l'impression visuelle subjective. En effet la structure d'un espace infini et homogène, en un mot d'un espace purement mathématique, se situe très précisément à l'opposé de l'espace psychophysiologique »²⁵. De plus la perspective ignore que notre vision est le fait non pas d'un œil unique et immobile

24. Signalons que le *Brouillon Project* — auquel Lacan se réfère sans cesse quand il s'agit du franchissement du pas topologique avec l'équivalence de la droite infinie et du cercle —, est paru en 1639 à Paris tiré à 50 exemplaires. Avant d'être redécouvert au XVIII^e siècle il fut largement méconnu en France. Par contre il fut diffusé en Hollande : il n'est donc pas impossible que Velazquez en ait eu connaissance.

25. E. Panofski, *La perspective comme forme symbolique*, Paris, Ed. Minuit, 1975, p. 19 et 42-3.

mais de deux yeux constamment en mouvement et que par conséquent le champ visuel prend la forme d'une sphéroïde.

La perspective construit un regard et le regard est le produit d'une construction qui a les lois et les paradoxes de la mathématique.

La réalité perceptive et la réalité perspective s'opposent comme la vision et le regard. Les lois de la vision sont celles du miroir, celles du regard se supportent de la construction perspective du tableau qui est une « paroi de verre » (Léonard de Vinci), un écran entre le sujet et le monde, ou encore une fenêtre par laquelle comme l'artiste veut nous le faire croire « notre regard plonge dans l'espace » : « Je dessine un quadrilatère et j'estime que ce quadrilatère est une fenêtre ouverte par laquelle je peux admirer tout ce qu'ici sera ensuite peint »²⁶.

Le tableau a le plus étroit rapport avec le fantasme. Comme lui le fantasme est un écran (cf. le souvenir écran) qui cache et indique le réel. Freud en écrivant à Fliess employait l'expression de *Vorbauten* pour qualifier les fantasmes : façades, encoffrements qui cachent les souvenirs et servent la tendance à les sublimer²⁷.

Tableau et miroir ont en commun d'avoir une surface limitée, mais dans le miroir il n'y a pas plus de perspective que dans le monde réel. La perspective organisée c'est, dit Lacan, l'entrée dans le champ du scopique du sujet lui-même. Dans le miroir on a le monde tout bête, dominé par des intuitions, où se conjuguent le champ de l'optique avec la pratique de ses propres déplacements. C'est le monde de la représentation. Le tableau est le représentant de ce qu'est la représentation dans le miroir.

La perspective n'a rien à faire avec ce qu'on voit et le relief. C'est le mode par lequel le peintre comme sujet, sujet au désir, se met dans le tableau. C'est historiquement datable comme l'est le *Cogito* et l'avènement du sujet de la science. Cet événement historique se répète, peut-être pas pour chaque tableau mais pour *Les Ménines* oui.

La perspective des Ménines

Rappelons le minimum des règles de la perspective utilisées par les peintres, qui permette d'accéder à un commentaire valable des *Ménines*, que ce soit par Lacan ou d'autres.

C'est par l'appui pris sur les règles de la perspective qu'une étude comme celle de Campo a prouvé sa fécondité. Cette étude de la

26. L. Alberti, cité par Panofski, p. 38.

27. S. Freud, *Lettre à Fliess du 2 mai 1897*, Manuscrit L, Ed. Masson, Fischer Verlag. 1985.

perspective dans les tableaux de Velazquez est justifiée par ces tableaux eux-mêmes bien sûr qui révèlent la suprême maîtrise par Velazquez des règles de la perspective, mais aussi par ce que l'on sait de Velazquez : ses études poussées en peinture, la nature très technique de ses fonctions à la Cour, réclamant les compétences d'un ingénieur (*Pintor de Camara*, puis *Ujier* (Huissier) *de camara*, puis *Ayuda de la Guardarropa*, puis *Ayuda de camara* et enfin *Aposentador Mayor de Palacio*). La composition de sa bibliothèque nous renseigne sur l'étendue de ses lectures dans le domaine perspectif, mathématique, astronomique, architectural. Velazquez était un peintre « scientifique », à l'esprit rénovateur, informé des développements de la science de son temps qui pouvaient se rapporter à son art, auquel il les appliquait. Enfin nous avons des témoignages de ses contemporains (Martinez, Pacheco, Palomino) sur ses compétences dans ces matières ²⁸.

Il y a au départ ²⁹ de la perspective un principe de mise en correspondance d'une longueur infinie (une demi-droite) avec une longueur finie (un segment de droite) :

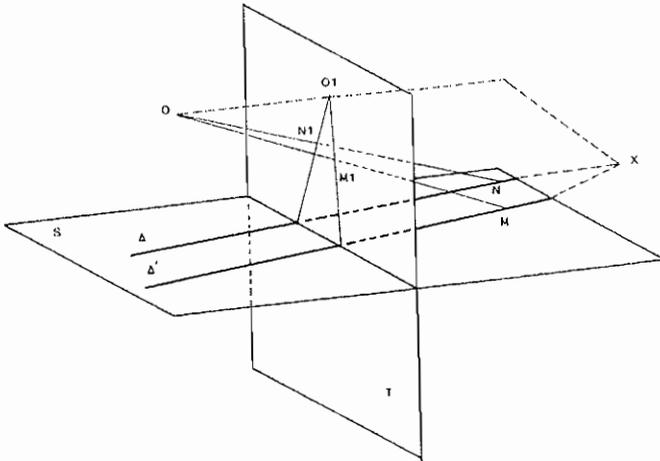


Figure 4

²⁸. On trouvera ces informations dans A. Palomino et Campo y Frances, *op. cit.* A l'inventaire de la bibliothèque de Velazquez après sa mort (sans compter tous les ouvrages de la bibliothèque du Roi à laquelle il avait accès), on a compté : 16 livres de géométrie et perspective, 12 d'autres branches des mathématiques, 30 d'architecture et de construction, 14 d'astronomie et de cosmographie, 5 concernant surtout la machinerie et les moyens auxiliaires, 19 traités de peinture et thèmes affines.

²⁹. Cf. A. Flocon et R. Taton, *La perspective*, Que sais-je, P.U.F., 1984 ; ainsi que la préface au livre cité de Panofski ; et : R. Laurent, *La place de J.H. Lambert dans l'histoire de la perspective*, Cedic Nathan, 1987.

On parle de la projection sur T de centre O d'une figure Δ et Δ' contenue dans le plan horizontal S (Figure 4). N_1 et M_1 sont images de N et M. Les deux droites parallèles dans S convergent donc dans T du fait d'être « projetées » sur T. Le point supposé (x) de rencontre à l'infini des deux droites parallèles est donc représenté de façon finie (O_1).

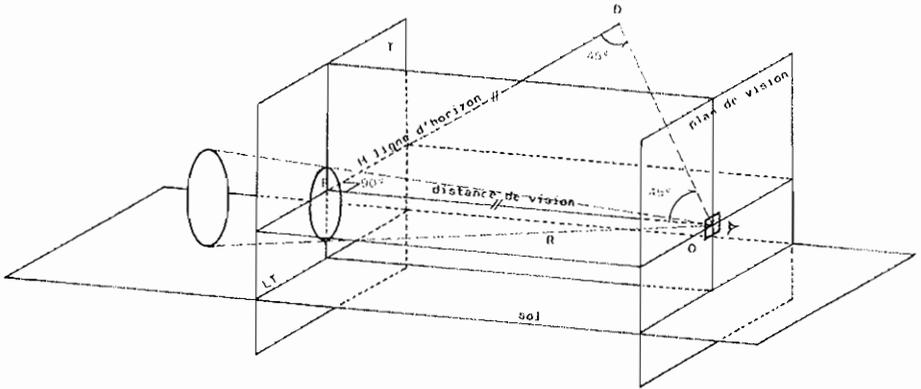


Figure 5

O (Figure 5) représente l'œil du peintre. On l'appelle aussi point de vue, ou centre de vision. Partant de O, le rayon R joint les différents points d'une figure à mettre en perspective au plan du tableau T, qui contient l'ensemble des points projetés. O se trouve dans le plan de vision. S'il est à distance finie du tableau on parle de perspective centrale. Si O est rejeté à l'infini, les rayons R deviennent parallèles et la perspective s'appelle alors axonométrie.

Un plan horizontal (puisque la référence est au plan terrestre, horizontal) passant par O coupe le tableau T selon la ligne H qui est la ligne d'horizon. Elle est donc à hauteur des yeux du peintre. C'est une ligne infinie. Elle représente à l'infini la limite de tous les plans horizontaux perpendiculaires à T et elle est la projection de toutes les droites infinies du plan horizontal passant par O.

P est le point de fuite principal (parfois aussi appelé point de vue). Il se trouve sur la ligne d'horizon. C'est le pied de la perpendiculaire issue de l'œil sur le tableau. C'est l'image d'un point à l'infini dans une direction perpendiculaire au plan T. Tous les plans verticaux perpendiculaires à T y rencontrent les plans horizontaux.

LT est la ligne de terre ou droite fondamentale. Horizontale inférieure du tableau. C'est l'intersection du plan du tableau avec

le plan horizontal appelé géométral ou sol. Elle représente généralement la limite la plus proche entre l'observateur et le plan du sol.

D_1 et D_2 sont les points de distance. Ce sont les points de fuite de toutes les droites horizontales orientées à 45° du plan du tableau. Ils sont situés à égale distance de P. Ils représentent sur H le rabattement de la distance OP c'est-à-dire la distance du peintre au tableau. D'abord utilisé comme moyen de vérification de l'échelle des profondeurs, la proportion des éléments en fonction de leur place dans le tableau, D a servi ensuite aussi de moyen de construction. Si le tableau est vu de face, avec un carré de base sur le géométral mis en perspective, le point D se dessine ainsi (Figure 6) :

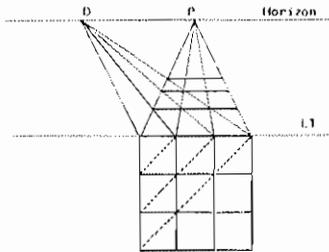


Figure 6

Les diagonales fixent les intervalles en profondeur.

On a pu qualifier de baroque l'utilisation par Velazquez des règles de la perspective³⁰, par opposition au style objectiviste de l'utilisation de la perspective à la Renaissance. Velazquez en effet se sert de la perspective pour créer l'illusion, comme c'est aussi le cas avec l'anamorphose. Velazquez se sert des règles et recettes de la perspective pour donner l'illusion de la réalité en même temps qu'il donne la réalité de l'illusion. Son art, au moyen, de l'illusion de réalité (on

30. Cf. E. Orozco Diaz, *El barroquismo de Diego de Silva Velazquez*, Libros de bolsillo Rialp, Madrid, Mexico, 1965. L'une des caractéristiques du baroque de Velazquez, selon cet auteur, est le sentiment de projection vers l'extérieur du tableau, qui nous inclut dedans et fait sortir les personnages. Cf. aussi J. Gallego, *Vision y simbolos en la pintura española del siglo de oro*, Madrid, Ed. Klincksieck, 1984.

a l'impression que c'est un tableau en trois dimensions), crée la réalité de l'illusion (on croit que l'image du roi et de la reine reflètent une image réelle, ce qui est donc voulu par Velazquez).

Un tel résultat n'est possible que parce que Velazquez se sert avec une extrême habileté des règles de la perspective, auxquelles il imprime de petites déformations. Celles-ci créent le sentiment d'une équivocité de l'espace, une impression d'imprécision des lieux occupés par les personnages. Ainsi on a pu parler de perspectives multiples, partielles, rendues compatibles entre elles avec la perspective frontale qui est celle qui unifie la perspective du tableau. Il n'est pas possible ici de reprendre l'ensemble des déformations que Velazquez fait subir à la perspective unifiante.

Nous voulons cependant exposer les résultats d'un travail non publié de M. Chanteux qui prouve l'existence (bien dans la note baroque) d'une pluralité de lignes d'horizon, dont trois se détachent de façon particulière. Cette pluralité a été voulue par le peintre qui rend flou des points de convergence de lignes qui normalement devraient être parallèles entre elles.

La première, H_3 (Figure 7) est celle qui passe par le point de fuite principal que tout le monde s'accorde à reconnaître placé sous la main de Nieto, dans la zone lumineuse (du grand miroir). Ce point de fuite n'est donc pas au centre du tableau et cela participe des effets du tableau. Cette ligne d'horizon passe par la fenêtre, les yeux d'Isabelle de Velasco (nom proche de Velazquez), le haut du pinceau de Velazquez, le bout de l'oblique du châssis. Le point de distance D se trouve sur cette ligne.

Il existe une deuxième ligne d'horizon, H_1 , en dessous. C'est une ligne d'horizon spéciale pour le tableau dans le tableau. On l'obtient en joignant les arêtes du haut. Elle passe par le nez de la naine, les taches de couleur sur la palette.

Enfin une troisième ligne d'horizon, H_2 , légèrement au-dessus de H_1 joint à gauche la première du haut et la troisième du bas des lignes du châssis de la toile retournée avec le point de fuite des caissons du battant de la porte du fond, qui en outre arrive très près de D . Cette ligne passe par le bas du pinceau de Velazquez, les yeux de la naine Marie Barbola, le sommet de la tête de l'Infante. Elle porte le point P_1 sur les fleurs dans les cheveux de l'Infante, point pivot de deux espaces dans le tableau. Cette ligne d'horizon H_2 relie deux espaces : celui du tableau dans le tableau et la porte ouverte vers l'extérieur. La jonction de ces deux espaces par cette ligne d'horizon vient renforcer la démonstration de Campo en ce qui concerne le rapport entre le grand miroir hors la pièce et l'écran de la toile retournée.

Entre H_3 et H_1 passe le pinceau du peintre, l'instrument de la « magie des *Ménines* ».

Quelle signification ont ces trois lignes d'horizon ? Le regard de trois personnes différentes, de taille différente ? De toutes façons c'est bien celui du peintre divisé en trois. Les lignes H_2 et H_1 sont des lignes qui portent des points équivoques : des points de vision mais aussi des regards, c'est-à-dire de vision liée à ce qui est représenté : H_1 une vision induite par le tableau dans le tableau, H_2 une vision induite par le rapport de l'ouverture de la porte qui laisse passer la lumière renvoyée par le miroir du fond et le tableau dans le tableau. Ce sont les points de visions du point de vue d'éléments du tableau, ce sont des points de vision qui coïncident avec des points de distance, des points de vision de points de regard. Ils représentent une division du regard du peintre.

H_2 est en avant du tableau. Le dedans est dehors, il y a inversion. Cet écart est la projection d'un espace vide entre le tableau et nous, contribuant à créer ce vide interne au cœur du tableau qui nous capte.

Le ternaire du déchiffrement de Lacan

Venons-en maintenant au déchiffrement de Lacan, qui n'avait pas eu connaissance des travaux dont nous avons parlé mais qui par d'autres voies aboutit à des résultats qu'on peut dire compatibles avec ce que nous avons exposé.

Lacan, dans *L'objet de la psychanalyse*, va déchiffrer *Les Ménines* à l'aide de l'alphabet de la perspective. Il le fait d'une façon qui, il le reconnaîtra plus tard, n'est pas aisée à suivre. Cela pour plusieurs raisons. D'une part parce que ni le texte ni les dessins qui devraient l'accompagner n'ont été établis. En ce sens notre travail est un travail préparatoire à l'établissement de ces séances de séminaire. Une deuxième raison tient aux variations et confusions de vocabulaire, liées en partie au langage oral, sur les lignes et points de perspective. Il est une troisième raison directement liée à l'objet même dont Lacan traite et qui relève de sa lecture topologique des lois de la perspective.

C'est bien sûr au risque d'en rajouter dans la confusion (selon le principe bien connu de *l'élaboration secondaire*) que nous présentons sous une forme volontairement schématique les résultats auxquels il nous a semblé que Lacan était parvenu dans sa lecture des *Ménines*.

L'essentiel des résultats provient de la translittération de l'alphabet de la perspective dans l'alphabet lacanien.

Les lettres de la combinatoire perspective se translittèrent en celles de sa propre combinatoire et plus précisément en celles de la formule du fantasme : $\$ \diamond a$. DOP devient $\$ \diamond a$ (sujet coupure de a).

Ce faisant elles modifient leurs rapports (ne serait-ce que parce que trois lettres deviennent deux lettres) ; dans la perspective ces trois points sont hiérarchisés : même si on peut dire qu'il y a de l'un divisé en trois (trois lieux du regard pour un sujet), y domine l'œil comme sujet idéal de connaissance. Par contre les éléments du ternaire, dans le fantasme sont pris dans une relation d'interversion³¹.

Lacan fait de l'œil, du point P et du point D un ternaire qui supporte dans le tableau les éléments du fantasme. L'objet *a* équivaut (initialement tout au moins) à l'ouverture dans le plan de vision, le « mur » dit-il, ouverture où passe l'œil O. C'est le regard, l'objet élidé qui ne peut pas être vu de la position initiale de la construction. C'est la *fente* des paupières, « c'est la fenêtre que nous constituons nous-mêmes d'ouvrir les yeux simplement ».

Le point de fuite principal et le point de distance sont pour Lacan les deux points sujets, qui représentent le sujet et l'instaurent comme divisé. Le point P, que Lacan appelle S, est celui du sujet de la vision, le sujet voyant. S'il y en a plusieurs cela correspond aux moi-idéaux.

L'autre point sujet est celui que Lacan appelle le point du sujet regardant. Il est à la base de l'effet captatif de l'œuvre. C'est à propos de ce point que Lacan saute de la perspective centrale du peintre, avec un point de distance finie, à la perspective de la géométrie projective qui raisonne avec des points à l'infini. Le point du sujet regardant équivaut au point D mais dans un autre système que celui utilisé par le peintre. Dans *Les Ménines* le point D, sur H_3 , est à une distance finie, quoiqu'assez éloignée : il y a 5 m 52 entre le peintre (O) et le tableau (T) et 19 m 97 de O au mur du fond.

Lacan, pour des raisons que nous allons essayer de comprendre recule le point D à l'infini, comme rencontre à l'infini du plan de vision et du plan du tableau. Pourquoi procède-t-il ainsi ?

En faisant ainsi il joue sur deux tableaux : le fini du peintre et l'infini du géomètre. C'est le propre de la perspective mais la démarche inverse du peintre qui transforme (avec la perspective) de l'infini géométrique en fini pictural ; ici Lacan retransforme du fini transformant de l'infini en infini pour aboutir à un autre fini, l'objet topologique. Pourquoi ?

Lacan prend la notion d'intervalle, entre le peintre et le tableau, entre O et P, de façon non métrique mais structurale. C'est un fait de structure de la perspective du sujet qu'il faut une distance OP et donc un point D. Lacan la prend comme valeur distance et non mesure. Ça devient une distance incommensurable. Lacan s'appuie sur l'observation, juste, de l'éloignement accentué de Velazquez par

31. J. Lacan, *Encore*, Le Seuil, 1975, p. 123 où est dessiné le nœud du fantasme.

rapport à la toile qui est devant lui : comme si par là Velazquez avait voulu donner à l'éloignement du peintre par rapport à la toile une valeur symbolique.

Par rapport à quoi ? Symbolique par rapport à un idéal qui serait, comme nous l'avons noté, de faire coïncider tableau et fenêtre, cadre parallèle à celui du tableau, qui encadre le sujet, faire coïncider sujet regardant et regard. Mais la réalisation de cet idéal plongerait la salle dans l'obscurité. La métaphore de l'infini signifie que cet idéal ne s'accomplit pas et qu'il est marqué d'une limite, celle de ce qui tombe dans cet intervalle entre les deux plans. Cet intervalle trouve un équivalent dans le tableau dans l'équivocité entretenue par la pluralité des lignes d'horizon.

Mais la question d'une réalisation de l'idéal ne se pose que dans l'effectuation de cette béance, laquelle se réalise en étant supposée une rencontre à l'infini. Or, selon les lois géométriques de la perspective, tout ce qui se trouve sur le plan de vision ne peut pas être représenté sur le plan du tableau : les points du plan de vision n'ont pas d'image de projection puisqu'ils sont sur le même plan que le centre de projection.

La perspective métrique ne peut pas rendre compte d'elle-même, ni même de ce qu'elle ne peut pas rendre compte d'elle-même. Concrètement elle ne peut pas rendre compte de ses propres effets sur le spectateur, en particulier pour un tableau comme *Les Ménines*, elle ne peut pas rendre compte du fait que l'espace qu'elle crée nous capte, nous inclut dans le tableau alors même que nous n'y sommes pas représentable du lieu même d'où nous regardons.

Nous voulons voir, comme l'Infante qui semble dire « fais voir » et le tableau nous répond « tu ne me vois pas d'où je te regarde ».

Si on veut ne pas laisser hors champ mathématique ce genre de question il faut se demander si une surface existe qui permettrait la projection des points du plan de vision. Effectivement cette surface existe, c'est le plan projectif dont la construction exige de faire un pas de plus dans la géométrie projective en construisant une demi-sphère de centre O tangente au plan du sol (Figure 8) ³² :

32. Cf. J.P. Geogin, *Du plan projectif au cross cap*, Littoral 17, septembre 85, Ed. Eres (d'où est extrait le dessin) et A.M. Ringenbach, *La dissymétrie, le spéculaire et l'objet a*, Littoral 14, novembre 84.

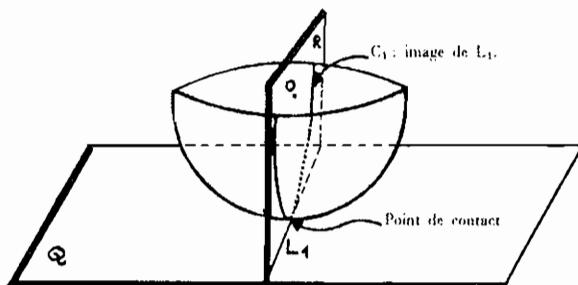


Figure 8
Début de construction du plan projectif

Une telle surface, couture de \mathcal{S} et a , l'asphère comme le dit Lacan dans *L'étourdit* où il en fait grand cas, qui n'a ni dehors ni dedans, qui s'autotraverse, permet de cerner quelque chose de l'objet élidé de la perspective. Lacan s'y réfère explicitement dans ce séminaire ainsi qu'au cross cap et notamment pour signifier que l'espace dans lequel nous sommes est un espace enveloppant. Ce qui fait la cohérence d'un monde signifiant à structure visuelle est une structure d'enveloppe et nullement d'indéfinie étendue. Le tableau est limité mais ce qui sert de support mathématique à sa construction et aux effets subjectifs qu'il engendre, ce sont des plans infinis qui se rejoignent au-dessus et derrière nous et se croisent comme dans le plan projectif.

Le tableau réalise une projection dans un espace euclidien à deux dimensions de quelque chose qui n'appartient pas à cet espace, l'objet a , objet du désir (équivalent au plan projectif), dont la présence se manifeste par la captation de notre subjectivité, l'impression de distance, d'incommensurabilité (on a d'ailleurs mis en évidence l'utilisation du nombre d'or dans la composition du tableau), d'élasticité de l'espace dans le tableau.

Le plan projectif est une surface qui s'engendre de ce qu'on fasse deux tours d'un parcours pour revenir au point de départ, deux tours que Lacan identifie aux deux tours pulsionnels « pour que quelque chose soit accompli qui nous permette de saisir ce qu'il en est authentiquement de la division du sujet », deux tours qui sont ceux marqués par les points de repère du sujet voyant et du sujet regardant.

Le regard de Velazquez, présence de l'analyste

Par rapport à ces deux tours le regard du peintre a un tour d'avance car « l'œuvre d'art lui sert à faire sa propre boucle »³³. Serait-ce aussi le cas de l'analyste pour l'analysant ? Reprenons maintenant comment l'analyste peut être dans l'histoire du sujet de la même façon que Velazquez dans *Les Ménines*.

Velazquez regarde en direction de l'extérieur du tableau, vers nous, mais son regard est tourné vers l'intérieur, il regarde en dedans. D'où le recours à la topologie pour présenter le regard.

Velazquez regardant présentifie la fenêtre comme objet *a* par la correspondance de celle-ci avec le tableau dans le tableau. Le regard de Velazquez implique que le tableau s'étend jusqu'aux dimensions de la fenêtre (fenêtre dont l'ouverture est la largeur du tableau dit Foucault) et la désigne comme telle.

Lacan remarque une ligne de traversée entre les Ménines, entre Maria Agustina Sarmiento, l'Infante Marguerite d'un côté et Isabelle de Velasco, les deux nains de l'autre, qui va de Velazquez à la fenêtre. Elle est comme le sillage du passage de la présence fantomatique du peintre en tant qu'il regarde. Tous les regards sont perdus sur un point invisible. « Un ange a passé ». Le nain N. Pertusato essaye de réveiller le chien : « tu n'as pas senti la souris qui passe » ! I. de Velasco écarte les bras sur la trace de ce passage.

Velazquez est dans le tableau mais à l'état d'absence (zone peu éclairée, hors des lignes de forces du tableau) ; il revient d'un point de présence, le point du sujet regardant, après avoir fendu la petite foule. Cet aller retour correspond aux deux temps de la pulsion scopique. Deux temps supportés par le dialogue imaginé entre l'Infante et Velazquez, que nous avons repris à notre compte précédemment. L'Infante dit « fais voir » et Velazquez avec le tableau qui cache et révèle son trucage, répond : « tu ne me vois pas d'où je te regarde ».

Le tableau retourné signifie que le tableau que nous voyons n'est pas une représentation mais un représentant de la représentation (que Lacan identifie au *Vorstellungsrepräsentanz* de Freud), une carte retournée pour nous forcer à abattre les nôtres.

a est le reste entre le représentant de la représentation et la représentation. Il est la monture d'un effet premier de la division du sujet. Cadre, ouverture, il est élidé comme tel, il est contourné dans l'aller retour de la pulsion, les deux temps du sujet. Sur le tableau s'inscrit pour Lacan l'interversion de la division du sujet et de l'objet *a* constitutive du fantasme.

33. J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, 11 mai 66.

C'est en fonction de cela que Lacan interprète la présence du couple royal au fond. Il joue le même rôle que le Dieu de Descartes, comme Autre. Cette présence dans le miroir du mur du fond est l'équivalent de quelque chose qui va s'évanouir au niveau de A, pendant de a, de la fenêtre au premier plan, symétrique à la place vide. Là apparaît non pas le regard mais la supposition qu'ils voient tout. Ils sont A supposés (sa)voir tout derrière la glace sans tain. Mais c'est une supposition. En fait ils ne voient rien. C'est un Autre vide (comme la monarchie qui à cette époque proche du traité des Pyrénées se vide de sa puissance), pure vision, pur reflet de miroir. Et même comme nous l'avons vu reflet de reflet d'un tableau : n'est-ce pas justement ce qui peut tant amuser l'Infante dans le trucage de Velazquez, par rapport à l'expérience qu'elle peut encore avoir comme enfant du tout savoir des parents. Chez l'enfant le sujet se constitue dans un moment où il découvre que l'autre, généralement ses parents ou des substituts, n'en sait rien de ses pensées. Et comme le dit Lacan dans *Le désir et son interprétation* (séminaire du 10 décembre 1958), « comment communiquer aux autres quelque chose qui s'est constitué comme secret : par quelque mensonge ».

C'est sur l'Infante, personnage central du tableau, que d'ailleurs Lacan conclut ses séminaires sur *Les Ménines*.

Son habillement lui rappelle l'image réelle saisie au virtuel du schéma optique³⁴, le bouquet de fleurs qui en l'occurrence enserme un autre objet : la fente de l'Infante. On peut conjecturer que c'est de là que provient une affirmation de Lacan concernant la fin de l'analyse dans sa *Proposition d'octobre 67* : « Ainsi de celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix »³⁵.

Sur cet objet, la fente, Lacan voit se croiser les lignes en croix de Saint-André qui pour Foucault se croisaient au niveau du regard de l'Infante. « A la place de l'objet regard du peintre qui chute, qui est éliidé, présent comme absent, le peintre vient placer quelque chose qui est fait de l'Autre, de cette vision aveugle qui est celle de l'Autre en tant qu'elle supporte cet autre objet, la fente. » A la fente des paupières support du fantasme, pourrait-on résumer, se substitue la fente de l'Infante.

Et Lacan pose la question : « Est-ce que ce n'est pas fait pour que nous analystes qui savons que c'est le point de rendez-vous de la fin d'une analyse, nous nous demandions comment pour nous se transfère cette dialectique de l'objet a, si c'est à cet objet qu'est donné le terme et le rendez-vous où le sujet doit se reconnaître.

34. J. Lacan, *Ecrits*, p. 673-684.

35. J. Lacan, *Scilicet* 1, Le Seuil, 1968, p. 26.

Qui doit le fournir ? Lui ou nous ? Est-ce que nous n'avons pas autant à faire qu'a à faire Velazquez dans sa construction ³⁶ ? »

On pourrait transcrire « affaire » aussi bien si ça ne risquait pas d'être entendu comme un moindre effort : celui-là même de refaire la construction de Velazquez et celui pour le lecteur de nous avoir lu jusqu'ici.

Le passage du schéma perspectif au plan projectif s'inscrit, nous semble-t-il, dans cette dialectique dont miroir et tableau, vision et regard, sujet supposé savoir et objet *a* sont des pôles. Ebauchons une subjectivation de ce passage.

La perspective permet de se laisser capter sans trop d'angoisse par le tableau. Elle nous trompe en nous donnant l'illusion de la réalité du couple royal. Le champ de la vision s'exerce. C'est l'instauration du sujet supposé savoir. Nous acceptons d'être captés par le tableau mais ne nous savons pas par quoi. Nous avons envie d'en savoir plus. Alors nous faisons un parcours : du tableau à nous, de nous au tableau. Mais le tableau dans le tableau présentifie quelque chose de caché, qui se dérobe à nous. Ce quelque chose de caché est construit, au moyen des règles de la perspective. Mais ces règles ne peuvent rendre compte de cet objet si particulier qui nous concerne. Le plan de vision reste irrémédiablement en dehors de toute projection. Pour cerner cet objet il faudrait que les plans se rejoignent et pas seulement d'une façon supposée à l'infini.

Ce parcours que nous faisons avec les règles de la perspective, dans l'aller/retour autour de l'objet, engendre une autre surface que le tableau proprement dit, une surface qui n'est pas donnée dès le départ : le cross cap ou objet *a*. Cette surface est finie certes mais sa saisie nous divise et par la fente de son autotraversée l'endroit et l'envers communiquent.

En conclusion, comme Velazquez dans *Les Ménines*, le ressort de l'action de l'analyste ne procède pas de celle du sujet voyant, de l'Autre reflet du roi et de la reine, mais cette action est rendue possible dès lors que l'analyste fournit la trame, tressée, d'un écran de sa présence absente de sujet regardant, élidé, revenant d'un point à l'infini. Velazquez est support et élément du sujet regardant. Il réalise un tableau représentant de la représentation d'un regard tourné vers le dedans tout en étant dirigé vers le dehors.

Ce regard est autre chose que le tout voir mais n'empêche pas son rôle symbolique. Au contraire la vision de l'Autre symbolique, support du sujet supposé (sa)voir, qui tient à un reflet dans un miroir, va permettre (par quelle opération ?) un transfert de la dialectique de *a*.

36. J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, 25 mai 66.

Dans sa démarche clinique, pour se situer de façon analytique dans la structure, non seulement l'analyste ne doit pas répugner à faire tableau mais encore il doit faire tableau, autant que faire se peut. Mais à condition de procéder à partir d'une structure ternaire : point de vue, point de fuite, point de distance ; point sujet, point regard, œil. C'est ainsi que procède Lacan dans le cas, qui est un cas clinique, des *Ménines* : il lit *Les Ménines* en y introduisant la topologie de son regard. Nous-mêmes avons été pris dans cette structure et c'est pourquoi nous avons été long. On peut aussi montrer comment des commentaires après des présentations de malades relèvent d'une telle approche de ce que Lacan appelle lui-même tableau clinique³⁷.

L'analyste doit faire tableau à condition de retourner une carte dans le tableau et même une carte où rien n'est peint, qui sert d'écran à ce qui sera vu comme reflet.

Il doit faire tableau à condition d'en faire le support réel de l'illusion.

A ces conditions ce sera un tableau clinique où tout ne pourra pas être vu d'un seul coup mais nécessitera deux temps, un aller et un retour, qui trouvent leur limite dans ce qui justement s'objective de chute dans ce parcours.

Chute, et c'est là un point qui oriente vers une recherche à venir, qui semble impliquer un transfert de la dialectique de l'objet, donc pas seulement la reconnaissance d'un objet *a* mais aussi le passage d'un objet *a* à un autre.

37. En particulier pour la présentation de Brigitte B. dont nous avons rendu compte dans *Littoral* 17, « La présentation de malades », et *Littoral* 21, « Endosser son corps ».

De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?

Christiane DORNER

La fréquentation des écrits de Madame Y. — j'aimerais l'appeler Lainsi comme on dit Monsieur X. — me donne une impression de trop-plein.

C'est un foisonnement, aussi futile et essentiel que la cendre, les cendres, celles-mêmes qui furent rassemblées dans un châle blanc, puis dans un panier indien recouvert d'un autre châle, le tout enveloppé dans l'étole d'Yves Saint-Laurent (portée par Marguerite Yourcenar en 1980 à la cérémonie de réception à l'Académie française) et déposées sous une pierre préparée longtemps à l'avance au cimetière-jardin de Somesville, non loin de North East Harbor où elle résidait dans l'île des Monts-Déserts (Maine nord-est des Etats-Unis). Cette pierre porte l'inscription suivante :

Marguerite Yourcenar 1903-1987

Qu'est-ce qui fait événement à propos de qui fut nommé ainsi ?

Vers la fin de sa vie, Marguerite de Crayencour devenue Yourcenar met cette question au travail. Je lui restitue là son premier nom d'état civil, qu'elle changea par la suite en l'anagramme choisi pour le plaisir de l'Y, avec son père, pour l'édition sous un pseudonyme, à compte d'auteur, de sa première œuvre.

M.Y. retrouve là un vieux projet de ses vingt ans : écrire un immense roman historique qui aurait contenu, très transformées par sa fantaisie, toutes les générations de sa famille. Cette ébauche vite abandonnée a donné tout de même le futur noyau de *L'œuvre au noir* sous la forme de la première version de *La mort conduit l'attelage* : « Deux livres qui ont été pour moi comme du grain enfoui

LE FIGURAL N° 20

dans la terre qui met beaucoup de temps à germer », dit-elle à Mathieu Galey¹.

Le psychiatre, l'analyste bien sûr ont la puce à l'oreille. Ce roman de la famille, « roman familial » écrit pour qui ? Pourquoi ?

Il faudra attendre 1974 pour voir M.Y. mettre ce projet à exécution, elle a 71 ans. Dire qu'elle n'ait fait que parler d'elle auparavant à travers ses héros, Alexis, Hadrien, Zénon, et les autres, méconnaît ce qui, après ce qui ressemble à un long détour, est nouveau quand elle se met à table pour essayer de parler nommément d'elle, proposant à son public habituel un texte autobiographique d'un genre... inhabituel. Ce projet aura nom : *Le labyrinthe du monde*, rien moins, et comprendra trois parties intitulées *Souvenirs pieux*, *Archives du nord* et *Quoi l'éternité ?*

L'exergue retenue pour le premier livre (quel mot plein dans sa polysémie !) est la suivante : « *Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ?* » (Koan Zen)². Bizarrement, après cette annonce, ce livre débute par une plongée dans un assez long récit intitulé l'accouchement, et quel accouchement !

« *L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903 vers les 8 heures du matin à Bruxelles...* »³.

L'être
que
j'
appelle
moi

La difficulté semble extrême au début de l'entreprise. M.Y. s'énonce (cartésienement ?) divisée. Elle lutte contre cet éparpillement qui lui est un thème familier : elle n'est qu'une halte dans une longue histoire inachevée qui l'a précédée et qui lui perdurera. Sa vie lui file entre les doigts ; quelle folie d'espérer retenir quelque chose !

C'est cette difficulté même qui me retient et m'a donné l'idée de retourner à ce labyrinthe du monde lorsqu'il fut à nouveau question à l'E.L.P. de fabrication de cas. J'avais rappelé à cette occasion combien *fabrique de cas* comme signifiant avait fait cas, avait opéré comme nomination au tout début de l'E.L.P. (et pourrait-on ajouter était en germination dans son premier projet abandonné) comme un peu de ce qui permettrait de reconnaître cette école. Pourtant ce n'est

1. *Les yeux ouverts*, Entretiens avec Mathieu Galey (Le Centurion), p. 213, Y.O.

2. *Souvenirs Pieux* (Gallimard, 1974), collection Folio, p. 7 S.P.

3. S.P., p. 11.

pas parce que « **fabrique de cas** » est passé comme une lettre à la poste que les choses ont été plus simples ! Ceux et celles qui se sont attelés à préciser ce qu'ils entendaient par là peuvent en témoigner ; la difficulté est extrême de rendre compte, à propos d'une analyse, de ce qui a fait cas. Remarquons qu'il y a de l'impersonnel dans cette façon de s'exprimer, ni auteur ni patient nommément désigné, plutôt la tentative d'attraper dans un filet à papillons ou une passoire quelques effets de signifiant, effets de sujet, transmissibles dans un discours qui s'avèrerait alors psychanalytique.

Le 27 mars 1968 Pierre Soury questionne Lacan ⁴ :

« Vous avez attaché les effets du signifiant à la possibilité d'une conséquence ? — J'ai dû au début d'une conférence mettre l'accent, probablement en réponse à quelque contradiction entrevue, sur ce terme de conséquence et sur ce fait que pour le connoter d'une figure biographique, l'essence de ce que nous avance comme témoignage notre expérience, c'est que les événements y ont des conséquences... La notion même de conséquence telle que nous pouvons l'appréhender pour autant qu'on nous apprend à réfléchir, est liée à des fonctions de suite logique. Ce qui a avant tout conséquence c'est l'articulation d'un discours, avec ce qu'il comporte de suite d'implications. Nous disons... en ce qui concerne la loi de transmission du choc, à savoir effet d'action et de réaction, que tout cela tirera à conséquence à partir du moment où il y aura à en parler... Il est posé question à un niveau qui est repérable comme celui des conséquences langagières. »

Si je comprends bien, il n'y a pas de glissement de terrain avec destruction d'un village et de ses habitants s'il n'y a personne pour en parler. C'est vraiment exorbitant !

Marguerite Yourcenar est un forçat des conséquences langagières : *« L'écriture produit des saillants et des creux, fait remarquer des erreurs, offre des trouvailles nouvelles, mais les faits les idées sont déjà là »* ⁵ et puis *« C'est comme le pain : il y a un moment où l'on sent qu'il ne faut plus pétrir... on éprouve alors un sentiment d'émerveillement — que j'éprouve d'ailleurs pour tout, pas seulement pour les livres — la satisfaction et l'étonnement d'avoir réussi à faire cela de s'en être tirée (c'est moi qui souligne), d'être arrivée au bout »*... ⁶. Ce « s'en être tirée » traverse toute son œuvre, comme une des expressions possibles de la condition vivante. *« Les peintres le disent, chaque portrait pose un nouveau problème. Même Rembrandt devait hésiter quand il avait un nouveau modèle à peindre.*

4. J. Lacan, séminaire inédit 1967-1968, *L'acte psychanalytique*.

5. *Y.O.*, p. 234.

6. *Y.O.*, p. 235.

Et le modèle apparaissait sur la toile, à la fois individu et être, bourgeois du XVII^e siècle, unique jusque dans les verrues, et en même temps figure totale d'humanité. Ce qui n'empêchait pas Rembrandt de faire chaque fois du Rembrandt parce qu'il avait son style propre... Il s'agit d'une forme qui naît sans qu'on en soit conscient » (c'est moi qui souligne). Nous sommes au-delà d'une position cartésienne de la question du sujet. Autrement dit, si la peinture est l'énonciation du peintre, le peintre ne se pose pas comme « je », il engendre dans l'aliénation, en bon sujet divisé. Elle continue : « *Je ne m'en suis rendue compte qu'en relisant mes tout premiers livres : j'écrivais très mal. J'écrivais lâche et orné. Il y avait des moments de flottements inutiles. Lorsque j'ai retouché dernièrement ma nouvelle Anna Soror, sans la récrire, simplement en resserrant les boulons, j'ai bien vu ce qui manquait : les passages ratés étaient trop flous ou trop rigides. Serrer, desserrer c'est un labeur de mécanicien* ». »

Dans cet essai autobiographique Marguerite Yourcenar est ce mécanicien. Voyons-la à l'œuvre.

Comme elle s'en est exprimée lors de ses entretiens avec Mathieu Galey, M.Y. aime **une autobiographie de l'enfance** « où l'on sente la naissance d'un homme » (c'est moi qui souligne) et prend pour exemple *David Copperfield*⁸. Elle aime aussi **les voix** dont elle parle avec délectation « *un labyrinthe de monologues ou de dialogues à l'état pur* »⁹ ; et puis elle est fascinée par **le hasard** « *Les gens n'aiment pas découvrir combien leur vie dépend du hasard... sans Antinoüs que serait Hadrien ? Un empereur comme les autres ? — Certainement pas : un grand fonctionnaire, un grand lettré, un grand prince, mais il se peut que le culte posthume d'Antinoüs si décrié jusqu'à nos jours ait merveilleusement symbolisé son idéal religieux et passionnel. Je crois qu'il faut presque toujours un coup de folie pour bâtir un destin* »¹⁰. (Je souligne encore.)

Comme le rappelle J. Allouch¹¹, Marguerite Yourcenar définit la position de l'écrivain comme « **le secrétaire de soi-même** ». Elle précise : « *Il faut s'imprégner complètement d'un sujet jusqu'à ce qu'il sorte de terre comme une plante soigneusement arrosée* »¹². Ou encore : « *En fait de livre il faut savoir attendre* »¹³. Enfin elle recommande de **prendre distance** ce qui peut paraître contradictoire : « *Comment se fait-il en effet — c'est presque un scandale pour*

7. *Y.O.*, p. 236.

8. *Y.O.*, p. 230.

9. *Y.O.*, p. 198.

10. *Y.O.*, p. 163.

11. J. Allouch, « De l'Emma de Flaubert à l' Aimée de Lacan », *Fragments n° 5*, Publication intérieure de l'E.L.P., p. 66.

12. *Y.O.*, p. 148.

13. *Y.O.*, p. 61.

l'esprit — qu'en s'éloignant d'une certaine réalité, du fait qu'il y a ce verre sur la table, on puisse changer du tout au tout le domaine des idées et la qualité même du regard. Certains peintres ont senti cela. Oui le contact étroit avec le réel (je souligne) est quelque chose qui me paraît absolument essentiel, presque mystiquement essentiel. En un sens presque physiologique, la vérité, pour autant que nous pouvons l'approcher dépend du fait que nous sommes restés fidèles à la réalité, comme Nietzsche parlait de rester fidèle à la terre »¹⁴.

Un cadre s'impose, le sujet ne tiendrait pas sans cadre mais il doit également être appréhendé d'un certain point de vue ce qui me semble une bonne façon de désigner la fonction du fantasme.

Souvenirs pieux

Abordons *Souvenirs pieux*, publié en 1974, avec l'intention d'y dépister une manière de raconter une histoire en forme de cas.

Au début du texte les faits rapportés restent vagues « *c'est plat comme ce qu'on écrit sur la ligne pointillée d'une demande de passeport... Ces bribes de faits connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable ; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tous deux sur la mer du temps. C'est avec curiosité que je me mets ici à les rejointoyer pour voir ce que va donner leur assemblage : l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou ça et là une échappée sur ce qui est sans nom et sans forme »...¹⁵. Ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue...*

Monsieur et Madame de C. (ses parents à qui elle ne donne que des initiales ou des prénoms dans ce premier ouvrage), la propriété familiale du Mont-Noir sur une des collines de la Flandre française, le basset Trier, le train de maison, les habitudes de vie supposées. Il y a aussi quelques annotations qui semblent avoir leur importance sous la banalité apparente : « *Fernande avait des charmes qui n'étaient qu'à elle. Le plus grand était sa voix... Elle contait avec une imagination et une fantaisie ravissantes... Il y avait en elle de la fée* »¹⁶ et aussi « *Monsieur de C. avait pour principe qu'une femme qui veut un enfant a le droit d'en avoir un et, sauf erreur pas plus d'un... Tout procédait donc comme il l'avait voulu, ou du moins comme il trouvait naturel que les choses se passent. Néanmoins il se sentait pris au piège* »¹⁷.

14. Y.O., p. 59.

15. S.P., p. 12.

16. S.P., p. 19, puis 21.

17. S.P., p. 23.

J'ai dit cette immersion rapide et brutale dans le réel de cet accouchement catastrophique, à travers un texte bien léché d'apparence anodine. Le récit a la précision d'une observation médicale. Madame de C. mourra dix jours plus tard après de grandes souffrances, de fièvre puerpérale avec péritonite. *« La nouvelle-née criait à pleins poumons, essayant ses forces, manifestant déjà cette vitalité presque terrible qui emplit chaque être... Sans doute, comme le veulent aujourd'hui les psychologues (M.Y. n'est jamais tendre avec eux) crie-t-elle l'horreur d'avoir été expulsée du lieu maternel... Peut-être a-t-elle déjà expérimenté des sorties et des entrées analogues, situées dans une autre part du temps ; de confuses bribes de souvenirs, abolis chez l'adulte, ni plus ni moins que ceux de la gestation et de la naissance, flottent peut-être sous ce petit crâne encore mal suturé. Nous ne savons rien de tout cela : les portes de la vie et de la mort sont opaques, et elles sont vite refermées »*¹⁸.

*« Pendant un de ces moments où Fernande reprenait conscience de ce qui se passait et d'où elle allait, elle fit à son mari la recommandation suivante en présence de Mademoiselle Jeanne et de la Fraülein : si la petite a jamais envie de se faire religieuse qu'on ne l'en empêche pas... Monsieur de C. ne me transmit jamais ce propos et Jeanne eut la discrétion de le taire. Il n'en fut pas de même de la Fraülein... Il me semblait que cette mère dont je ne savais presque rien, dont mon père ne m'avait jamais montré l'image... empiétait indûment sur ma vie et ma liberté à moi »*¹⁹.

Alors on voit Marguerite Yourcenar faire comme tout le monde et se précipiter sur un sens : *« Vu du milieu de ses souffrances, qui durent être atroces, son court passé lui parut sans doute dérisoire ; sa détresse présente en ratura, comme d'un trait noir, ce qu'il avait pu çà et là contenir de bonheur, et elle souhaita éviter à son enfant la répétition d'une expérience qui pour elle tournait mal »*.

Voilà pour les propos ; il lui reste aussi pour imaginer ce passé ce que l'on appelle les souvenirs pieux : *« un feuillet de format assez petit pour qu'on pût l'insérer entre les pages d'un missel, où l'on voit au recto une image de piété, accompagnée d'une ou plusieurs prières... au verso une demande de se souvenir devant Dieu du défunt ou de la défunte, suivie de quelques citations tirées des Écritures ou d'ouvrages de dévotion, et de quelques oraisons jaculatoires »*... *« Le souvenir pieux de Fernande était discret... figuraient deux phrases sans nom d'auteur que je suppose rédigées par Monsieur de C. : Il ne faut pas pleurer parce que cela n'est plus, il faut sourire parce que cela a été »* (Phrase reprise à la fin du service funèbre à sa propre mémoire, selon le vœu de M.Y.), et :

18. S.P., p. 33.

19. S.P., p. 51.

« Elle a toujours essayé de faire de son mieux » (!) ²⁰

Enfin Michel — Monsieur de C. — avait pris soin de rassembler dans une cassette scellée quelques objets ayant appartenu à Fernande « quelques épaves... ». Après avoir raconté les sorts variés de ces différents objets parvenus entre ses mains M.Y. remarque : « la cassette laissée par Michel a rempli son office, qui était de me faire rêver sur tout cela » ²¹.

Puis elle élargit son champ de méditation-récits par une « tournée des châteaux » destinée à nous (lui) faire mieux connaître les ancêtres de Fernande. « Je dépends des souvenirs de Fernande retransmis à travers Michel, des bribes de récits qu'il m'a faits et refaits, inséparables de mes propres souvenirs » ²². Cette dépendance étroite n'entrave pourtant pas sa marche : « Il n'y aurait presque aucun intérêt à évoquer l'histoire d'une famille si celle-ci n'était pour nous une fenêtre ouverte sur l'histoire d'un petit Etat de l'ancienne Europe » ²³. Sa petite histoire c'est aussi l'Histoire, à travers les C. de M., « gens de lignage », « gens du bel-air » vivant en bonne harmonie avec les « petits ». Cette histoire apparaît **après-coup** à travers des formules comme celles-ci : « la vieille flamme présyndicaliste des métiers de Liège... un prolétariat qui ne sait pas encore son nom... une ère qui ne se savait pas encore l'ère chrétienne » ²⁴.

Son désir transparait pourtant quand elle évoque ses ancêtres : « J'aime à croire ceci ou cela »... un sentiment tendre entre sa trisaïeule Anne-Marie et le beau Saint-Just... des lieux communs après tout... « mieux vaut dire des lieux communs sur ces sujets que d'en détourner la tête en fermant les yeux » ²⁵. « Ils confectionnent une piquette à laquelle Monsieur préfère le Bourgogne » « Ni Monseigneur (le prince-évêque) ni ses arbres, ni les oiseaux de son parc, où les hauts-fourneaux flamberont bientôt jour et nuit » ²⁶ ne se doutent de la future naissance ici de la première locomotive sur le continent européen.

La nature est partout présente et imprégnée déjà des préoccupations écologiques de Marguerite Yourcenar. La poésie n'en est pas absente : « le ciel de novembre était un couvercle encrassé »... ²⁷ « Le hasard fait que mon pays paternel la région lilloise et les deux sites liés au souvenir de ma famille maternelle (en Belgique) ont été de bonne

20. S.P., p. 61.

21. S.P., p. 70.

22. S.P., p. 75.

23. S.P., p. 77.

24. S.P., p. 82, puis 87.

25. S.P., p. 88.

26. S.P., p. 89, puis 90.

27. S.P., p. 95.

heure défigurés par la houille »²⁸. On flaire là un repère signifiant instant sur lequel je reviendrai.

En évoquant des lieux aux noms poétiques : Suarlée, Marchienne, Acoz, Mont-Noir, des prénoms : Mathilde, Arthur, Octave, Rémo, Madame Y. rattrape les mailles perdues du temps.

Par ce procédé assez proche d'une auto-analyse, qui du fait même de sa poubellication²⁹ échapperait au piège narcissique, Marguerite Yourcenar tombe sur des nœuds de significations étranges. Par exemple, la voilà retenue par « *Deux voyageurs en route vers la région immuable* », son lointain cousin le poète Octave Pirmez et le jeune frère de ce dernier Rémo mort « accidentellement » d'un coup de pistolet énigmatique. Pour nous faire rencontrer Octave elle choisit de raconter sa dernière visite à son arrière grand-père Louis Troye, à l'article de la mort. « *Dans des pages dont je me sers ici il a lui-même décrit cette journée. Je tâche de compléter les lacunes de ses brèves notations à l'aide de fragments tirés de ses autres ouvrages, d'entrer dans l'esprit de cet homme auquel je suis d'assez loin apparentée, pour vivre avec lui un certain jour d'il y a quatre-vingt dix-sept ans... Cette visite à mon arrière grand-père mourant est pour Octave un devoir de famille mais aussi répond à un goût passionné de méditer sur la fin des choses... Comme toujours, chaque fois qu'il se tourne vers le monde extérieur la vie est là avec son imprévu, sa foncière tristesse, sa décevante douceur et sa presque insupportable plénitude* »³⁰. C'est bien elle qui parle avec ces mots !

Rémo l'étudiant de Weimar et d'Iéna, enthousiaste de Fichte et de Hegel, ardent lecteur de Darwin, Auguste Comte, Proudhon, des philosophes de l'Inde, de Schopenhauer, Rémo de son vrai nom Fernand qui prend violemment parti en faveur du faible, de l'opprimé, de l'insulté Rémo qui se tire une balle dans la tête en se regardant dans un miroir tandis qu'une boîte à musique égrène dans la pièce attenante des notes de Tannhäuser... Rémo c'est encore elle « *Tout cela ressemble trait pour trait à l'histoire d'un jeune aristocrate autrichien telle que je l'avais racontée un an plus tôt dans Alexis* »³¹.

Octave a noté un rêve récurrent où en proie à un péril mortel il était sauvé par son jeune frère — Mais tu es mort s'écriait le rêveur étonné — Ne me parle pas de moi répondait Rémo, je ne sais pas.

Enfin M.Y. exprime son fondamental malaise d'écrivain en s'attardant sur cette remarque d'Octave le poète « *Je suis lourd, j'arrache la pensée de mes flancs, je me traîne comme une traduction* (c'est

28. S.P., p. 99.

29. Poubellication : mot forgé par J. Lacan associant les idées de publication et de mise à la poubelle.

30. S.P., p. 165-166, puis 167.

31. S.P., p. 214, puis 215.

moi qui souligne) et véritablement la langue que parle mon être intime est encore à trouver »³². « Avant de laisser repasser à ces deux ombres le fleuve infernal j'ai quelques questions à leur poser sur moi-même »³³. Et de trouver des parentés de préoccupations, des corrélations entre des événements et des lieux utilisés dans ses romans et des événements et des lieux importants dans sa propre vie, éclairés par ce nouveau regard porté sur ce que l'on ne peut plus appeler deux ombres... Octave et Zénon sur la plage de Heyst... Octave laissant sa mère installée derrière lui... il va seul vers la marée basse, il veut « écouter frémir l'étendue... il n'aime pas la mer »³⁴. « Le seul lien entre ces deux hommes, l'invisible, qui n'est pas encore mais traîne avec lui ses vêtements et ses accessoires du *XV^e siècle et le dandy de 1880 qui dans trois ans sera fantôme, est le fait qu'une petite fille à laquelle Octave aime à raconter des histoires (Fernande la mère de M.Y.) porte suspendue en soi, infiniment virtuelle, une partie de ce que je serai un jour »*³⁵. « Mes rapports avec ces trois hommes sont bien simples : j'ai pour Rémo une brûlante estime, l'oncle Octave tantôt m'émeut, tantôt m'irrite mais j'aime Zénon comme un frère »³⁶.

Voilà Fernande de retour, après ce détour qu'effectue M.Y. par les « deux ombres », Fernande bien vivante cette fois, son enfance à Suarlée, son adolescence studieuse en pension, la chute spectaculaire de ses notes lors d'un engouement pour une camarade de classe, son premier amour déçu « sa vie est une mesure pour rien »... « l'immense nostalgie qui lui emplit le cœur la transfigure à ses propres yeux et fait d'elle une sorte d'héroïne de roman dont elle admire devant son miroir à glace les joues pâlies et le regard triste... Ces rêveries contiennent l'essentiel, le besoin d'aimer que Fernande ennuage de littérature et le besoin de jouir qu'elle ne s'avoue pas »³⁷. Voilà aussi la rencontre organisée avec un veuf, Monsieur de C., leur voyage de fiançailles et ce que Marguerite Yourcenar en pense : « Michel avait toute sa vie passionnément aimé la poésie, il l'avait surtout trouvée dans les livres, c'était peut-être la première fois pour lui qu'une jeune femme lettrée, par un gracieux jeu d'imagination la faisait renaître dans toute sa fraîcheur autour d'elle. Il se sentait au pays des fées »³⁸. Marguerite ravaude la robe sans couture du désir des parents !

32. S.P., p. 248.

33. S.P., p. 254.

34. S.P., p. 264.

35. S.P., p. 265.

36. S.P., p. 266.

37. S.P., p. 321, puis 323.

38. S.P., p. 340.

Une anecdote en dit long : « En 1927 ou 1928, donc un ou deux ans avant sa mort, mon père sortit d'un tiroir une douzaine de feuillets manuscrits, de ce format plus large que long qui était celui des brouillons de Proust... Il s'agissait du premier chapitre d'un roman commencé vers 1904, et qu'il n'avait pas mené plus avant... Un homme du monde qu'il appelait Georges de..., âgé d'une trentaine d'années, partait pour la Suisse avec la jeune personne qu'il venait le matin même d'épouser... » Il décrivait avec une grande justesse de ton « la politesse un peu contrainte, les prévenances timidement tendres de ces deux personnes nouvellement liées pour la vie... Georges laissant sa femme s'apprêter pour la nuit, liait par désœuvrement conversation au fumoir avec le garçon... C'était l'époque où j'écrivais mon premier roman : Alexis. J'en lisais de temps à autre quelques pages à Michel, bon écouteur, capable d'entrer d'emblée à l'intérieur de ce personnage si différent du sien. Ce fut, je crois, ma description du mariage d'Alexis qui le fit repenser à son ébauche d'autrefois... Quelques revues avaient déjà publié de moi ici un conte, là un essai ou un poème. Il me proposa de faire paraître ce récit sous mon nom. Cette offre, singulière pour peu qu'on y pense, était caractéristique de l'espèce d'intimité désinvolte qui régnait entre nous... »³⁹. Elle refuse d'abord n'étant pas l'auteur, mais il insiste lui proposant de la laisser remanier ce texte à sa guise en lui donnant un nom. Il n'allait pas à son âge soumettre un manuscrit à un comité de rédaction... « le jeu me tenta... Aux yeux de cet homme qui répétait sans cesse que rien d'humain ne devrait nous être étranger, l'âge et le sexe n'étaient en matière de création littéraire que des contingences secondaires. Des problèmes qui plus tard allaient laisser mes critiques perplexes ne se posaient pas pour lui... Je ne sais lequel de nous choisit pour ce petit récit le titre *Le Premier Soir*... Je me suis parfois demandé quels éléments de réalité vécue contenait ce *Premier Soir* »⁴⁰.

Ce premier livre à visée autobiographique se termine sur un tableau idyllique des premières années de mariage du couple. Michel et Fernande refont sans se lasser une sorte de circuit saisonnier qui les ramène aux sites et aux hôtels de leur choix au cours d'un voyage de noces qui dure près de mille jours... « leur but est avant tout la douceur de vivre... Je sais ce qui m'attache à ces deux personnes égarées, dirait-on, dans la foule du *Temps Perdu*. Dans ce monde où chacun pense à se pousser, ils n'y songent pas »⁴¹. Durant ces trois années, Michel a pris des centaines de photographies...

39. S.P., p. 346.

40. S.P., p. 347, puis 348.

41. S.P., p. 351, puis 353 et suivantes.

Elles forment de longues bandes roulées comme des papyrus... Marguerite rêve devant ces images « *Fernande étale sur elle son plaid, ouvre nonchalamment un livre, donne une caresse à Trier pelotonné à ses pieds. Mon visage commence à se dessiner sur l'écran du temps* ».

Archives du Nord

Le second essai autobiographique *Archives du Nord*⁴², publié en 1977, a des allures de remake. Ceci ne signifie pas que *Souvenirs Pieux* ait eu un gros succès, mais plutôt que le poids des images, le jeu des séquences, imposent la métaphore du film. Marguerite Yourcenar le présente ainsi :

« *Dans un volume destiné à former avec celui-ci les deux panneaux d'un diptyque, j'ai essayé d'évoquer un couple de la Belle Epoque, mon père et ma mère, puis de remonter au-delà d'eux vers des ascendants maternels installés dans la Belgique du XIX^e siècle, et ensuite avec plus de lacunes et des silhouettes de plus en plus linéaires, jusqu'au Liège rococo, voire jusqu'au Moyen Age. Une ou deux fois, par un effort d'imagination, et renonçant du coup à me soutenir dans le passé grâce à cette corde raide (c'est moi qui souligne) qu'est l'histoire d'une famille, j'ai tenté de me hausser jusqu'aux temps romains, ou pré-romains. Je voudrais suivre ici la démarche contraire, partir directement de lointains inexplorés pour arriver enfin, diminuant d'autant la largeur du champ de vue, mais précisant, cernant davantage les personnalités humaines, jusqu'au Lille du XIX^e siècle, jusqu'au ménage correct et assez désuni d'un grand bourgeois et d'une solide bourgeoise du Second Empire, enfin jusqu'à cet homme perpétuellement en rupture de ban que fut mon père, jusqu'à une petite fille apprenant à vivre entre 1903 et 1912 sur une colline de la Flandre française. Si le temps et l'énergie m'en sont donnés, peut-être continuerai-je jusqu'en 1914, jusqu'en 1939, jusqu'au moment où la plume me tombera des mains. On verra bien* »⁴³. On a vu en effet !

M.Y. nous appelle à « **décoller** ». Mais attention « *Il est vain d'imaginer les déboisements, et, s'il en est les reboisements de l'avenir... Nous allons trop vite : nous dégringolons malgré nous la pente qui nous ramène au présent... Recréons en nous cet océan vert, non pas immobile, comme le sont les trois-quarts de nos représentations du passé, mais bougeant et changeant au cours des heures, des jours et des saisons qui fluent sans avoir été computés*

42. *Archives du Nord* (Callimard, 1977), A.N.

43. A.N., p. 13, puis 14.

par nos calendriers et par nos horloges »⁴⁴. Jolie réflexion sur le temps, le nôtre et celui qui passe... « *Et quand la lumière de la lune ne les occulte pas, les étoiles luisent, à peu près placées comme elles le sont aujourd'hui, mais non encore reliées entre elles par nous en carrés, en polygones, en triangles imaginaires, et n'ayant pas encore reçu des noms de dieux et de monstres qui ne les concernent pas* »⁴⁵. Comme elle est à l'aise, elle, dans R.S.I. !

L'homme est là, déjà, un peu partout avec ses pouvoirs que M.Y. considère comme une anomalie dans l'ensemble des choses. Certains traits de cette race, qui est la sienne sont déjà manifestes, un « *solide goût de la vie légué de générations en générations et qui constitue le seul patrimoine inaliénable* ».

Dans cette première partie de l'ouvrage M.Y. met en évidence, passée la nuit des temps, ce qu'elle appelle le réseau, « *le groupe des familles apparentées ou alliées l'une à l'autre qui finit par couvrir, comme un filet, tout un territoire* »⁴⁶ à commencer par ce premier Cleenewerck (elle abandonne les initiales des noms de famille et les donne en entier) du début du XVI^e siècle, le premier à porter le prénom Michel devenu par la suite de rigueur à chaque génération, pour chaque fils aîné. Ce patronyme signifie au choix « *petit travail* » au sens de « *gagne-petit* », ou « *n'en-fait-guère* ». Tout ce monde-là porte blason « *la plupart de ces armoiries sont de celles... qu'on s'octroie à soi-même* »... « *Du fait de nos conventions familiales basées sur un nom transmis de père en fils, nous nous sentons à tort reliés au passé par une mince tige... L'angle à la pointe duquel nous nous trouvons bée derrière nous à l'infini. Vue de la sorte, la généalogie, cette science si souvent mise au service de la vanité humaine, conduit d'abord à l'humilité, par le sentiment du peu que nous sommes dans ces multitudes, ensuite au vertige* »...⁴⁷ Il semble bien que la passion de M.Y. pour l'histoire, soit, face à l'inlassable dérive du temps, une façon de se retenir à une corde raide. Comme un bon analyste Marguerite branlerait-elle un peu du symbolique ?

Ces Cleenewerck « *deviennent au début du XVIII^e siècle Cleenewerck de Crayencour du fait d'un petit fief vicomtier relevant de la Cour de Cassel* »⁴⁸.

« *Souvenirs Pieux et Archives du Nord sont nés, en somme, de mon retour en Flandres avec Zénon* » constate-t-elle⁴⁹. « — *Pourquoi certains personnages se sont-ils détachés de l'ensemble ? — Ils se*

44. A.N., p. 16, puis 17.

45. A.N., p. 18.

46. Y.O., p. 219.

47. A.N., p. 45, puis 46.

48. A.N., p. 61.

49. Y.O., p. 214.

sont détachés d'eux-mêmes ; c'étaient ceux qui me paraissaient les plus intéressants, ceux sur lesquels j'avais le plus de détails... Quand j'analyse mes proches ascendants, je crois, çà et là, découvrir entre eux et moi certains communs dénominateurs, mais il y en a aussi avec vous, avec n'importe qui »⁵⁰.

Une parenté avec un frère d'Hélène Fourment, épouse de Rubens, entraîne un long développement sur la vision de la femme propre au maître, dans ses dernières œuvres. « *C'est par la boulimie de la matière que Rubens échappe à la rhétorique creuse des peintres de cours. Tout se passe comme si les empâtements et les giclées de la couleur avaient peu à peu entraîné le virtuose, loin des pompes mythologico-chrétiennes de son siècle, dans un monde où ne compte plus que la substance pure... ce puissant magma organique... Comme un amant dans un lit, comme un Triton dans l'eau, il s'ébat dans cette mer de formes »⁵¹. J'aime évoquer à ce propos quelque chose — une représentation — qui pourrait fonctionner comme un signifiant non-verbal, particulièrement difficile à transmettre dans la relation d'un cas. Pourquoi les analystes ont-ils peur des arts, de l'expression artistique en général, quand ils ne se contentent pas de leur appliquer des interprétations symboliques sauvages ?*

Le jeune Michel-Charles, grand-père paternel de M.Y., est un descendant immédiat de ces Cleenewerck exilés en Allemagne à la Révolution et autorisés à rentrer dans leur domicile le 17 nivôse an VIII. Son histoire occupe toute la deuxième partie de l'ouvrage. Il est aussi un de ces personnages qui ont particulièrement retenu l'attention de Marguerite Yourcenar. Deux événements de sa vie vont lui servir de repères pour une mise au point de l'esquisse. Tout d'abord, le 8 mai 1842, l'accident du chemin de fer de Versailles qu'elle décrit, comme si on y était, à l'aide de documents des archives de Versailles et d'une relation tardive qu'en a fait le témoin, à une époque où tout un chacun avait le souci de laisser à l'Histoire son petit caillou personnel. « *Quand il revient à lui, il est couché dans une salle du château de Meudon, où l'on donne les premiers soins aux blessés... Avec ménagements, on lui apprend que des quarante-huit personnes occupant les quatre compartiments de son wagon, il est l'unique survivant... J'ai du mal à attacher beaucoup d'importance à ces carambolages du hasard. L'image qui surnage pour moi de ce désastre du temps de Louis-Philippe n'en est pas moins celle d'un garçon de vingt ans fonçant la tête la première à travers une brèche, aveugle et sanglant comme au jour de sa naissance, portant dans ses couilles sa lignée »⁵². « *Ne nous y**

50. *Y.O.*, suite.

51. *A.N.*, p. 82, puis 83.

52. *A.N.*, p. 111, puis 114.

LIPOURIE N° 20

trompons pas : ce n'est pas au cœur, mais à l'esprit, que Michel-Charles est frappé »⁵³. Cette remarque indique ce qui porte à conséquence pour son grand-père, du moins à ses yeux.

L'autre événement marque le voyage qu'il fit en Italie, avant de s'établir à Lille. Le voici, lors de son ascension de l'Etna, « aux prises avec les pentes enneigées du volcan et le risque plus insidieux de mort par épuisement »... entraînant Empédocle dans la foulée (elle ne peut pas se retenir de citer ces références à l'histoire ancienne qui lui sont familières)... M.Y. mêle à ce récit celui d'une sienne expérience analogue : « J'ai connu moi-même l'enfoncement dans la neige et dans la fatigue, le sentiment que le moteur central de la vie corporelle s'arrête, qu'on ne respire plus que par petites bouffées désordonnées, que cette panique est celle de l'agonie, et que la mort, si elle vient, ne fera qu'y mettre un point final »⁵⁴. Des chevaliers le sauvent de ce froid mortel en le déposant dans un fossé rectangulaire qu'ils déblayent et remplissent aux trois-quarts de cendres chaudes, jetant dessus une mince couverture... On rabat même sur son visage le pan du manteau...

« L'aventure de Versailles avait ressemblé à un rite d'accouchement... L'aventure de l'Etna est un rite de mort et de résurrection... chacun traverse au cours de sa vie une série d'épreuves initiatiques. Ceux qui les subissent en connaissance de cause sont rares, et d'ordinaire oublient vite et ceux qui par extraordinaire s'en souviennent échouent souvent à en tirer parti »⁵⁵. On peut se demander si ces réflexions un peu pédantes ne trouvent pas leur lest dans la confiance, que M.Y. nous fait, au sujet « d'un camée antique du style le plus pur » — une tête d'Auguste vieilli — ramené de ce même voyage et légué par Michel-Charles à son fils, Michel tout court, qui le donna par la suite à Marguerite pour sa quinzième année. Elle le porta pendant dix-sept ans puis s'en sépara dans les conditions suivantes : « je le donnai dans un de ces élans qu'il ne faut jamais regretter, à un homme que j'aimais, ou croyais aimer... »⁵⁶.

La vie de Michel-Charles établi à Lille, époux de Noémi, la riche et rigide héritière des Dufresne, fille d'un juge au Tribunal de Lille, est l'occasion d'un développement romancé, qui ne l'intéresse vraiment que dans la mesure où il situe, rue Marais, le cadre de l'existence en famille de « Michel-Michel » son père... « Cet homme et cette femme qui forment un couple respecté, ont deux beaux enfants, halètent encore parfois dans le même lit, se veulent du bien, au

53. A.N., p. 117.

54. A.N., p. 146.

55. A.N., p. 148.

56. A.N., p. 151, puis 152.

fond, et dont l'un verra mourir l'autre, prennent ainsi, dans un silence poli, ou avec des répliques qui le sont à peine, près de douze mille petits déjeuners... »⁵⁷. Il arrive aussi à Marguerite de constater, à propos de la manière dont Michel-Charles réagit à la mort de son chien : « *Il est bien mon grand-père.* »

Le visage lisse de Michel enfant et le visage buriné du vieux Michel se ressemblent. « *Plus je vieillis moi-même, plus je constate que l'enfance et la vieillesse, non seulement se rejoignent, mais encore sont les deux états les plus profonds qu'il nous soit donné de vivre* »⁵⁸.

Quelques événements marquent cette enfance : les voyages que le père et le fils firent ensemble, occasion pour Michel de découvrir un père qui « *lui fait un peu pitié* », le renvoi immérité de la première gouvernante anglaise chaleureuse traitée de « *catin ! Fille à soldats* », la mort de Gabrielle la grande sœur de Michel, préférée de sa mère, au cours d'un accident où il fut blessé, la naissance un an plus tard d'une petite sœur Marie, qui mourut également accidentellement, un an avant Fernande.

A partir de là M.Y. dispose d'une abondante source orale : les récits faits et refaits par son père au cours de longues promenades dans la campagne provençale ou ligurière... « *Non qu'il aimât ses souvenirs ; ils lui étaient pour la plupart étrangers... J'ai appris à l'entendre, de belles leçons de détachement... Il m'a semblé que Michel avait de bric et de broc raconté de la sorte toute sa vie.* (C'est moi qui souligne.) *Je vois maintenant que les lacunes sont nombreuses. Quelques-unes (ce pluriel ment : une seule peut-être) s'expliquent par l'horreur sacrée et par la crainte d'ouvrir de nouveau l'armoire aux fantômes. Dans le reste des cas rien de si noir n'était en cause : des périodes insignifiantes avaient tout simplement glissé dans l'oubli. Je sais que je contredis ainsi tous nos psychologues patentés pour qui tout oubli camoufle un secret : ces analystes sont comme nous tous ; ils refusent de faire face au morne vide que contient plus ou moins toute vie* »⁵⁹. Je souligne également cette réflexion qui oppose, semble-t-il, les analystes-psychologues aux philosophes lucides.

Alors pourquoi s'étendre aussi longuement dans la dernière partie des *Archives du Nord*, sur les amours de ce père qui lui dit à son lit de mort : « *J'ai vécu plusieurs vies... je ne vois même pas ce qui les rattache les unes aux autres* »⁶⁰ ? La remarque équivaut à une question, fruit de ces longs récits, faits à une fille aimante « bonne écouteuse ».

57. A.N., p. 188.

58. A.N., p. 202.

59. A.N., p. 223, puis 224.

60. A.N., p. 224.

Engagé dans l'armée, deux fois déserteur, la première fois pour une incompressible « dette d'honneur » contractée par cet incorrigible joueur, la deuxième pour revoir les beaux yeux de la capricieuse et adorable maîtresse anglaise rencontrée lors de la première escapade, Michel est un héros romantique attardé sur mesure (c'est moi qui le dit). Il n'hésite pas à s'amputer du médius gauche pour prouver son amour à sa belle, qu'il n'hésitera pas plus à quitter après sept ans, (« After eight »...) lorsque en parlant d'elle, à Michel-Charles qui sollicite la confidence, « il s'aperçoit qu'il a cessé de l'aimer ».

Marié enfin, pour plaire à son père et lui donner encore avant de mourir l'occasion de voir, de ses yeux, son premier enfant — un fils prénommé Michel-Joseph — Michel vit quatorze ans d'errance aisée et aventureuse avec Berthe sa femme, héroïne infatigable et splendide, grande cavalière (ce que Michel apprécie), flanquée d'une sœur Gabrielle (non moins cavalière, infatigable et splendide) et de quelques amis dont un fameux baron magyar. La mort accidentelle (encore) de ces deux femmes, à quatre jours d'intervalle est un coup du destin dont il restera définitivement marqué.

« Presque rien du Michel que j'allais connaître quelque vingt ans plus tard ne se devine dans le Michel de ces années folles »⁶¹. On peut s'étonner de l'utilisation de ce terme d'« années folles » pour des événements se situant dans la dernière décennie du XIX^e siècle. A moins d'y voir une allusion aux « années folles », bien nommées cette fois, de Marguerite elle-même. Il arrive à M.Y. de comparer son père à Swann ou à Saint-Loup... « Je croyais n'avoir vu du Michel de ces années-là aucun écrit qui pût nous renseigner sur lui-même. Je me trompais : il avait pris la peine de se faire tatouer à la saignée du bras gauche six lettres qui dataient peut-être d'avant le mariage avec Berthe »⁶² :

ANANKE, *La Fatalité.*

Michel aura cinquante ans le 10 août 1903, deux mois après la naissance de Marguerite Yourcenar « il a encore un tiers de son existence à vivre. L'avenir lui réserve son plus grand amour, une femme très digne de tendresse, la seule pour laquelle il écrira quelques beaux vers qu'il a gardés ». Quant à la petite fille, laissons-la dormir sur les genoux de sa nourrice... « les incidents de cette vie m'intéressent surtout en tant que voies d'accès par lesquelles certaines expériences l'ont atteinte. Je les consignerai peut-être un jour, si le loisir m'en est donné et si l'envie m'en vient »⁶³.

61. A.N., p. 342.

62. A.N., p. 347.

63. A.N., p. 373.

Quoi, l'Éternité ? reste inachevé et ne paraîtra peut-être jamais *. Marguerite Yourcenar pensait consacrer une partie de cet ouvrage à « des souvenirs d'enfance, une autre racontant l'histoire des vingt-cinq dernières années de Michel (donc un tiers de sa vie), un Michel qui s'intéressait à sa fille, et l'aimait, certes, mais aimait aussi d'autres femmes... et s'intéressait également à d'autres sujets... » De plus commençant en 1903 pour finir probablement en 1929 ç'aurait été l'histoire d'une Europe qui glisse vers la guerre, la vit, et glisse de nouveau... vers une nouvelle guerre. « *Un de mes souvenirs d'enfance est le tocsin de 1914. Parmi tout cela, la prise de conscience du monde par un enfant est certes importante, mais doit rester à sa juste place dans une certaine perspective...* » ⁶⁴.

« — Comment faut-il comprendre le titre *Quoi, l'Éternité ?* — On ne comprend pas l'éternité. On la constate. Le vers de Rimbaud exprime l'étonnement émerveillé devant cette suprême Illumination » ⁶⁵. Réponse de poète... Voix tue.

Plus que le tissu des identifications, au-delà des pistages signifiants à travers les événements, Marguerite Yourcenar nous livre parfois le matériau de sa vie pulsionnelle, sa livre de chair. C'est le prix de son travail qui, du coup, fait cas.

De/en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?

J'aurais aimé pouvoir en rester là et laisser le lecteur sous l'effet de mon choix des textes de M.Y. ; ils me semblaient suffisamment parlants. Mais il me faut en dire davantage, ne serait-ce que pour renouer avec cette recherche, à propos de ce que nous nommons fabrique de cas. Un dire qui dit quelque chose provoque toujours la demande d'en dire plus. Cette demande — transférentielle — n'appelle pas obligatoirement réponse. Voilà une des questions que soulève la fabrique de cas.

Dans son séminaire de 1967-68 consacré à l'Acte analytique, J. Lacan distingue le faire du psychanalyste de l'acte analytique ⁶⁶. Il essaye de cerner ce qu'il appelle provisoirement le sujet dit psychanalyste ⁶⁷ et rappelle que c'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet ⁶⁸.

* Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que *Quoi, l'Éternité ?* vient de paraître aux éditions Gallimard, oct. 88.

64. *Y.O.*, p. 228.

65. *Y.O.*, p. 222.

66. J. Lacan, séminaire inédit 1967-68, *L'acte psychanalytique*, 29 novembre 1967.

67. *Op. cit.*, 21 février 1968.

68. *Op. cit.*, 29 novembre 1967.

A la fin d'une analyse, l'analysant n'est pas sans sujet (effet de discours), l'analyste pas sans être l'objet *a*. L'acte est lié à la détermination d'un commencement, précisément là où il n'y en a pas.

Dans ce que j'appellerai son énonciation d'écrivain et à travers cette réflexion renouvelée sur son histoire personnelle, Marguerite Yourcenar pose un commencement, puis joue à la marelle. A cloche-pied, la fillette grandie saute d'un discours d'analysant à un dire d'analyste. Quelque chose de l'enfance est encore là, entre prématuration et maturité précoce. Cette innocence complexe fait qu'elle « en dit plus » et mieux. Elle s'écoute — il ne faut pas s'écouter disait-on autrefois — comme Michel son père a su l'écouter lisant ses premiers écrits, comme elle l'écouterait, elle-même, plus tard. Peut-être Marguerite de Crayencour aimait-elle parler et Marguerite Yourcenar écouter ?

J'imagine qu'on devait aimer lui parler. Pourquoi se met-on à parler à quelqu'un, comme ça, bêtement ? Mais aussi pourquoi écoute-t-on l'un plutôt que l'autre ? Nous avons, à propos de ces constats de la vie courante, des explications quasi tautologiques faisant appel à l'intérêt que nous porte l'autre, ou que nous lui portons... Il me paraît évident que j'aime parler à Marguerite Yourcenar, en lisant ses livres, en écrivant ce texte, et je choisis le moment où il est clair qu'elle ne me répondra pas, son destin étant scellé par sa mort, le jeudi 17 décembre 1987. Serais-je à mon insu sur le divan de Madame Y. ? M'a-t-elle dit quelque chose, au contraire ? Est-ce si différent ?

Fabriquer un cas, à partir d'une analyse ou à partir d'un texte autobiographique tout à fait spécial comme celui-là, implique un transfert. Ce travail a sa nécessité pour celui qui le fait. La fabrique de cas conçue comme un texte proposé à d'autres, qui en feront un autre texte (un peu comme dans le dispositif de la passe), me semble vouloir récupérer un supposé-texte perdu pour tous : analysant et analyste. D'où ma question, un cas doit-il intéresser ?

Il n'en reste pas moins que l'analyste désire parfois, plus souvent qu'il n'y paraît, témoigner de ce que Lacan appelle « *la saveur* » d'une analyse⁶⁹, à rapprocher de l'horreur de l'acte, sur laquelle on insiste plus classiquement. Comment procéder ?

Une psychanalyse peut donner lieu à un développement d'allure scientifique mettant en relief différents niveaux de rencontre, avec le discours de l'analysant : événements marquants du roman familial, déroulement des démarches identificatoires, pointage des effets de signifiant et de sujet, essais de transmission du matériau pulsionnel (faute de pouvoir dire mieux). Mais comment transmettre ce qui

69. *Op. cit.*, 24 janvier 1968.

fait mouche, ce qui « fait passerelle » selon l'expression de Marguerite Yourcenar ? C'est bien en quoi son savoir-faire m'intéresse.

J'ai souligné (dans la présentation typographique) au début de ce texte l'exigence et la rigueur de sa conception du métier d'écrivain. Je pense que ceci me parle. N'écrire que sous la nécessité et non sur commande, écrire pour le plaisir en quelque sorte, le plaisir de transmettre. Marguerite Yourcenar sait s'y prendre. En dépit du côté futile, presque irritant d'une autobiographie en deux volumes, qui s'achève lorsqu'elle a six semaines, elle parvient à nous présenter une mise en forme, de ce que l'on pourrait appeler son destin, ou plutôt sa facture. Elle appelle notre silence, elle se passe de nos commentaires. D'où sa virulence salutaire à l'égard des analystes qu'elle voit venir avec leurs gros sabots : foin de la psychogenèse et des jeux de mots faciles. A l'occasion, elle « se les sert avec assez de verve », comme proclame Cyrano de Bergerac, et, comme lui, c'est à ces moments-là qu'elle fuit... Ce qu'elle écrit est choisi, pesé, réécrit tant qu'elle n'est pas satisfaite. Lorsqu'elle lâche son objet, dans une cession qui rappelle une interprétation, elle ne s'autorise que d'elle-même. Elle pose un acte auquel beaucoup ne prêteront pas attention.

Faire cas d'une analyse a quelque chose de paradoxal et d'inacceptable, j'y reviens, puisque une perte est inscrite à la fin de la partie. Parlant de la vieillesse, dans un entretien accordé au Monde à la fin de l'année 1984 M.Y. confiait : « *Lorsque je sens mon âge je sens plutôt la fatigue, la maladie. Si je relève de maladie je me sens, je dirais non pas vieille mais très près du bord des choses* ».

Très près du **bord des choses** c'est peut-être le constat de conséquences, la mesure de ce qui fait événement dans une vie. Chercher le bord des choses...

Une expression « *s'en être tirée* » revient fréquemment à sa plume. Elle l'utilise aussi bien à propos de pétrir la pâte à pain que de faire un portrait, pour Rembrandt ; « *une forme qui naît sans qu'on en soit conscient* ». C'est aussi dans cette optique qu'elle fait son auto-portrait. Elle le fabrique de « *lieux communs* » qui posent des jalons vers cette fillette qu'elle fut, vers cette adolescente très proche de son père et ambivalente par rapport à sa mère morte, vers la femme écrivain témoin de son temps, en particulier, et de la condition humaine, en général. Elle aimerait laisser une trace sur « *la page blanche* », sur « *les pointillés* » prêts pour l'énoncé d'une identité.

Cette trace est la trace sanglante de sa naissance, cette naissance qui a des allures de meurtre. Contrairement à Fernande, elle s'en est tirée. L'image du « *couvercle encrassé* » du ciel de novembre la poursuit. La première trace c'est aussi la crasse de la houille, qui souille également le paysage des deux sites paternel et maternel. Elle naît barbouillée, comme le suggère l'image de son grand-père

sortant aveugle et sanglant du wagon accidenté, « *portant dans ses couilles sa lignée* ». Comme la houille, elle est extraite, matière et énergie arrachée au corps de sa mère; d'où l'idée qu'elle était organe vital, vie de Fernande, Fernande qui de son fait restera sans lignée. L'on entend bien deux phonèmes que l'on pourrait pister au cours d'une X^e lecture de ces textes.

Parenthèse entre vie et mort, témoin et acteur, Marguerite est retenue par « *deux ombres* », Octave et Rémo. Octave, c'est le poète-philosophe, celui qui regarde mourir Louis Troye et Rémo; Rémo alias Fernand, comme Fernande c'est celui qui meurt. Une référence explicite est faite à *Alexis*, à propos de Rémo, *Alexis ou le traité du vain combat* son premier roman, qu'elle lit à son père, autour de sa vingt-cinquième année. La mort, comme signifiant, semble étroitement liée, pour M.Y., à la question de l'identification sexuée. La mort promise et reçue est, à cette époque selon sa description, une composante de l'identité féminine, il n'est que de rappeler le destin de Fernande et de Mathilde, mère de cette dernière, morte du croup en faisant une fausse-couche, quand Fernande avait deux ans. A ceci s'ajoutent les nombreuses morts accidentelles de fillettes et de jeunes femmes, encadrant M.Y. : ce sexe a peu de chances de s'en tirer ! La femme-« *fée* » Fernande, dont il ne subsiste que le souvenir enfoui dans la voix, le dispute à la religieuse sauvée. « *Peut-être, en souhaitant pour l'enfant ce qui lui semblait la tranquille existence du couvent, telle que la lui montraient ses souvenirs, Fernande tâchait d'entrebailler pour la petite fille la seule porte connue d'elle, qui menât hors de ce qu'on appelait autrefois le siècle, et vers la seule transcendance dont elle sût le nom. Il m'arrive de me dire que, tardivement, et à ma manière, je suis entrée en religion, et que le désir de Madame de C. s'est réalisé d'une façon que sans doute elle n'eût ni approuvée ni comprise* »⁷⁰. Le vain combat de la vie c'est aussi le vain combat d'une véritable identité sexuée. On pourrait parler d'une vie au service d'une question : si la femme existe, qu'est-ce qu'une femme ?

La curieuse anecdote à propos de ce texte retrouvé par Monsieur de C. lorsque sa fille lui lit ce qui a trait au mariage d'Alexis — texte offert par le père et endossé, comme un chèque par Marguerite Yourcenar (depuis peu) — a, avec ce titre *Le premier soir*, des allures de scène primitive mais aussi d'une histoire d'enfant narcissique reçu comme un cadeau du père. Pour paraphraser l'invective du chauffeur de taxi⁷¹ : « Remplace ta mère que je te recommence ».

Ainsi, le déroulement linéaire de *Souvenirs Pieux* est entravé par ces nœuds de significations, rencontres de signifiants. Madame Y. se

70. S.P., p. 53.

71. A un chauffard qui le gêne : « Appelle ta mère que je te recommence ! »

prend les pieds dans le fil renoué de son existence. Et ceci redonne vie à Fernande et aux voix. L'on connaît l'amour de Marguerite Yourcenar pour les voix, le timbre inimitable de la sienne, sa patiente écoute des négro-spirituals⁷². Son dernier ouvrage édité est une présentation de textes poétiques ou philosophiques du monde entier, associant les photographies du compagnon de ses derniers voyages, à une mise en page faisant écriture. Elle tente une réconciliation des voix et des images sous ce titre : *La Voix des choses*. J'utilise le mot réconciliation de préférence à conciliation, car M.Y. nous a dit que son père ne lui avait jamais montré d'image de sa mère, alors que de nombreux aspects du portrait de ce dernier nous le montrent, lui, pour le moins démonstratif.

Ainsi passons-nous du **bord** des choses à la **Voix** des choses. Bizarrement ce V majuscule n'est détectable qu'à la lecture muette comme un mot de passe.

« *J'arrache la pensée de mes flancs, je me traîne comme une traduction, la langue que parle mon être intime est encore à trouver* » pourrait être la conclusion de ce premier volume autobiographique ; ou encore, comme dans le rêve d'Octave, « *Ne me parle pas de moi, je ne sais pas* ».

A peine la bande enclenchée, Marguerite la retourne pour redémarrer dans le bon sens. *Archives du Nord* part des lointains inexplorés et met en perspective la structure, ce qu'elle appelle le « *réseau* » des familles apparentées ou alliées, qui finit par couvrir, comme un filet, tout un territoire. Ce faisant, elle renonce à se soutenir dans le passé à l'aide de cette « *corde raide* » qu'est l'histoire d'une famille, sachant que la transmission d'un nom de père en fils du fait de nos conventions familiales, n'est qu'une « *mince tige* » nous reliant au passé. D'où cette impression de vertige qu'elle éprouve en regardant en arrière, en se sentant l'effet de tout un potentiel de virtualités concentrées sur elle. Le sol lui file sous les pieds, ce sol des Flandres retrouvé avec Zénon et *L'œuvre au noir* publié en 1968 : l'enlèvement est inscrit sur la plage de Heyst où il s'embarque... On aimerait connaître, bien sûr, le contexte de ce retour dans les Flandres, terre des pères de Marguerite Yourcenar.

Les Michel se succèdent et le nom, redoublé du prénom (comme si ça ne suffisait pas), vogue au gré des générations, des changements d'orthographe et de nationalités. Cette terre dénommée Belgique (alors qu'il s'agissait d'un adjectif) n'a un semblant d'identité nationale, que depuis à peine un siècle et demi. Ceci éclaire encore sous

⁷². *Fleuve profond, Sombre rivière*, Negro Spirituals commentaires et traduction (Gallimard, 1964).

Blues et Gospels, album avec photos de Jerry Wilson (Gallimard, 1984).

un nouveau jour, cette manière qu'a Madame Y., de se présenter comme une citoyenne du monde, rien moins.

Cette histoire, son histoire, se déroule à travers ce qu'elle appelle des épreuves initiatiques, on pourrait dire ce qui fait acte, ce qui porte à conséquence : les deux rencontres de Michel-Charles avec la mort, la découverte par Michel de ce père qui lui fait un peu pitié, l'arrêt brutal sur ces images des femmes mortes dans le défilé kaléidoscopique des amours féminines de Michel, encore et toujours LUI. Marguerite retrouve avec ce deuxième volume, la facture de son père, et sa question lancinante sur la femme, dans le même mouvement identificatoire.

En écoutant Michel, qu'il lui arrive de comparer à un frère, Marguerite fait sa propre analyse, maladroitement bien sûr. Quelque chose s'enlise également dans son récit, « l'armoire aux fantômes » est refermée.

Marguerite évoque, à propos des « deux ombres », dans *Souvenirs pieux* : ... *Octave laissant sa mère installée derrière lui... Il va seul vers la marée basse, il veut écouter frémir l'étendue... il n'aime pas la mer (les psychanalystes j'en suis sûre se jeteront sur cette remarque qui ne fait jeu de mots qu'en français)* ». Les parenthèses, destinées peut-être à atténuer la portée des mots, contiennent une affirmation qui a des allures de dénégation. C'est bien évidemment en français que Marguerite s'exprime et c'est suffisant. Cette crainte de ne pas aimer sa mère, de ne pas aimer La Mère, la maternité partie prenante de la jouissance féminine, est présente de façon émouvante dans ses textes. Pourtant c'est bien à une « *mer de formes* », un puissant magma organique qu'elle compare l'approche de la femme par Rubens, lui aussi à la recherche inlassable d'un trait qui laisserait trace, d'une femme. Gageons que ce lieu originel vivant existât pour Marguerite qui donna le joli nom de « Petite Plaisance », à sa maison des Monts-Déserts, où elle vécut — sur une île — auprès de son amie et traductrice américaine Grace Frick.

Marguerite Yourcenar n'accepte ni La Fatalité inscrite au pli du bras de son père, ni le sens trop simple. Elle cherche la ville enfouie et les points d'eau. L'énigme de son être boiteux la talonne, cette tâche d'archéologue, ce drainage de polder c'est sa vie, nécessairement. Elle en témoigne bien.

Il y a là de quoi nous inspirer.

Y a-t-il une clinique du singulier ?

George-Henri MELENOTTE

La clinique du psychanalyste — à prendre comme génitif objectif et subjectif — est en rupture avec la clinique médicale fondée sur la méthode anatomo-clinique. Cette constatation n'est pas nouvelle et s'appuie généralement sur l'idée que le regard qui est au principe de l'observation, est ou n'est pas inclus dans ce qui est observé.

Dans *Naissance de la clinique*, Michel Foucault apporte un autre argument : « le sensible, inépuisable à la description, et que tant de siècles ont voulu dissiper, trouve enfin dans la mort la loi de son discours. [Celle-ci] donne à voir, dans un espace articulé par le langage, la profusion des corps et leur ordre simple »¹.

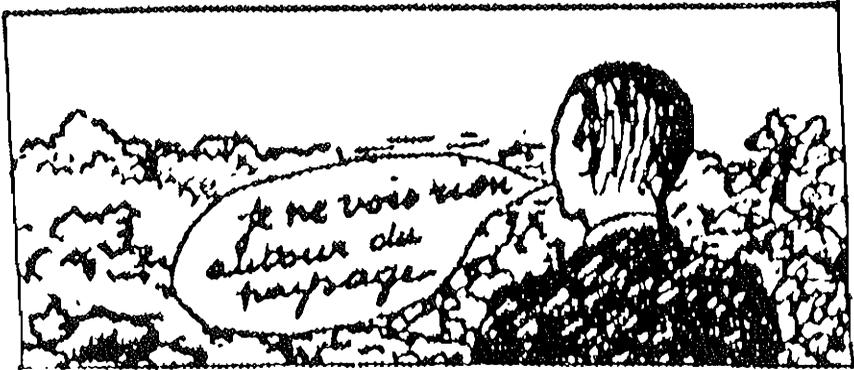
Ce qui est donné à voir suppose une prise de langage sur le réel déterminant un champ d'observation qui repose sur la façon dont cette prise opère.

Or celle-ci n'est pas la même selon que l'on a affaire à la psychiatrie ou à la psychanalyse. Pour la première, l'espace articulé par le langage détermine un champ d'observation régi par un discours qui trouve sa loi dans la mort. Pour la seconde, cet espace est différent dans la mesure où le langage fait prise sur le réel en faisant trou. On pourrait dire ceci autrement en avançant que l'espace de la clinique du psychanalyste est troué.

On peut trouver dans un recueil de poésie surréaliste² un dessin de Magritte qui introduit à la question : un personnage y est vu de dos devant un paysage champêtre, qui dit : « Je ne vois rien autour du paysage ».

1. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, P.U.F., 1963, p. 201.

2. *Variations*, n° 9, janvier 1929, p. 479.



Pour surprenante que soit cette formulation, elle suppose deux choses : d'abord que l'observateur, pris dans le dessin, ne peut voir que le paysage ; ensuite qu'il ne voit rien de ce qui en est à la frange. L'espace est clos.

Toutefois une autre lecture invite à une nouvelle considération. Elle consiste à faire entrer dans le champ observé le spectateur du dessin. Celui-ci voit ce qu'il y a autour du paysage. En même temps que placé derrière le personnage, il observe ce paysage. Il est à la fois en dedans et en dehors du dessin.

L'espace alors n'est plus clos. La limite du paysage qui l'est pour l'observateur dans le dessin ne l'est plus pour le spectateur du dessin. Toutefois, pour celui-ci, la question de cette limite n'a pu se poser que par la phrase : « Je ne vois rien autour du paysage ».

L'espace clos du personnage du dessin est troué en un point aveugle pour lui (il lui tourne le dos) qui est celui déterminé par le regard du spectateur.

Ceci peut être pris comme une métaphore du transfert : l'espace articulé par le langage où celui-ci se déploie est troué.

Il faut se compter trois

Dans *l'Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein*, publié en décembre 1965 dans les *Cahiers Renaud-Barrault*, Lacan traite de cette question de l'espace. Il l'aborde par le biais du chiffre qui se révèle dans le nom : Lol V. Stein, de celle qui s'appelle en fait Lola Valérie Stein. Le déchiffrement qu'il en propose : « Lol V. Stein : ailes de papier, V, ciseau, Stein, la pierre » prend tournure de joke qu'il adresse à Lol sous la forme d'un : « au jeu de la mourre, tu te perds »³.

3. Jacques Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Petits écrits et conférences*, s.l., 1965, p. 294.

Mais cela ne saurait suffire. Si le roman résonne des pas de Lol sans qu'à aucun moment l'on ne rencontre personne, cela ne suppose-t-il pas que la créature de ce roman se déplace dans un espace dédoublé ?

Espace où on passerait au travers l'un de l'autre et vice versa.

La réponse est d'un autre ordre. Le chiffre repérable dans l'écriture : Lol V. Stein, n'ouvre sur aucun espace dédoublé mais sur un nœud. Et celui-ci se caractérise de ce qu'un se compte trois.

« Ou l'on voit que le chiffre est à nouer autrement : car pour le saisir, il faut *se compter trois* »⁴.

Ainsi en va-t-il de la scène du bal au Casino de T. Beach. Lol V. Stein y assiste au ravissement de Michael Richardson par Anne-Marie Stretter. Et ce spectacle ne provoque curieusement chez elle aucune souffrance.

Cette absence de souffrance va tenir à un point particulier : il se passe au cours de ce bal quelque chose qui va venir faire défaut. C'est ce défaut qui va provoquer chez Lol son indifférence à la douleur, cette sorte de détachement supérieur qui lui fait contempler le rapt de Michael Richardson par Anne-Marie Stretter sans souffrir.

Elle contemple, elle, la troisième, le couple qui part. Elle, la troisième, compte les autres comme deux. C'est-à-dire que le bal qui unit deux amants, de même qu'il en délie deux autres, suppose cette comptabilité secrète qui ne va plus cesser de revenir tout le long de l'ouvrage, ce deux plus un que l'on va retrouver plus tard avec Jacques Hold, Tatiana Karl et Lol V. Stein.

Qu'est-ce qui vient à faire défaut au cœur de ce bal au point que c'est ce manque qui est à la source de l'indifférence de Lol à la douleur ? Ce qui vient à manquer est le regard d'Anne-Marie Stretter. C'est son non-regard plus exactement qui est là, présent dans ce bal.

« Avait-elle regardé Michael Richardson en passant, dit d'elle Marguerite Duras, l'avait-elle balayé de ce non-regard qu'elle promenait sur le bal ? C'était impossible de le savoir, c'est impossible de savoir, quand, par conséquent, commence mon histoire de Lol V. Stein : le regard, chez elle — de près on comprenait que ce défaut venait d'une décoloration presque pénible de la pupille — logeait dans toute la surface des yeux, il était difficile à capter »⁵.

Il se trouve que c'est par et autour de ce non-regard d'Anne-Marie Stretter que va se nouer ce ternaire constitué par Michael Richardson, Anne-Marie Stretter et Lol V. Stein.

4. *Ibid.*, p. 294.

5. Marguerite Duras, *Le ravissement de Lol V. Stein*, coll. Folio, n° 810, Paris, Gallimard, 1964, p. 16.

Lorsque les deux premiers quittent le bal sans regarder Lol, celle-ci les suit des yeux et au moment où ils disparaissent de son champ de vision, elle tombe par terre, évanouie. Elle s'évanouit quand se dénoue ce qui faisait qu'elle se comptait trois avec eux.

La rencontre avec Jacques Hold et Tatiana Karl va venir pour Lol instaurer un envers du bal au Casino de T. Beach. Et les rencontres des amants à l'Hôtel des Bois vont réintroduire le regard, à travers cette scène que Jacques Hold offre à Lol, présente, suspendue dans ce champ de seigle, à les scruter dans leur étreinte amoureuse qu'elle perçoit par l'encadrement de la fenêtre.

Il se produit lors de cette deuxième rencontre un nouveau ternaire.

En fait, cette nouveauté qui surgit là n'en n'est pas une : ce qui s'était défait à la fin du bal du Casino de T. Beach se refait à ce moment, se renoue, ce que Lacan commente ainsi : « Ce n'est pas l'événement mais un nœud qui se refait là »⁶.

Lol, là où elle était évanouie, se réalise. Lacan précise : « Ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce que de ce qu'elle ne voit rien. Elle n'est pas le voyeur. Ce qui se passe la réalise »⁷.

La réalisation dont il s'agit tient à ce qu'elle lui apporte une consistance qui alors lui faisait défaut.

« Il devait y avoir une heure que nous étions là, écrit Marguerite Duras, tous les trois, qu'elle nous avait vus tour à tour apparaître dans l'encadrement de la fenêtre, ce miroir qui ne reflétait rien et devant lequel elle devait délicieusement ressentir l'éviction souhaitée de sa personne »⁸.

Dans le cadre de sa fenêtre, dans le cadre du fantasme, Lol dit ce qu'elle voit ; elle dit que Tatiana est nue sous ses cheveux noirs ; phrase mystérieuse qui résonne dans les oreilles de Jacques Hold : « nue sous ses cheveux noirs, nue, nue, cheveux noirs »⁹.

Tel est là, énoncé, le fantasme de Lol où Jacques Hold et Tatiana Karl se trouvent pris, enfermés en même temps que voués à le réaliser. La nudité de Tatiana apparaît conjuguée à la tache de sa chevelure noire, cette tache qui apparaît immense dans l'encadrement de la fenêtre et qui vient faire regard.

La tache noire de la chevelure de Tatiana Karl est ce regard, dénué de sens, regard en regard duquel Lol se tient. Il prend cette dimension qui le détache de la beauté pour en faire une masse noire, intolérable où l'on peut débusquer au mieux ce qu'il en est de l'objet *a*.

6. Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 295.

7. *Ibid.*, p. 298.

8. Marguerite Duras, *op. cit.*, p. 124.

9. *Ibid.*, p. 115.

Dans l'exaltation narcissique de la prise des amants, dans leur étreinte énamorée, quelque chose est là qui prend en défaut l'ivresse d'une telle gloire. Il s'agit du regard, de ce regard que l'on retrouve dans celui de Lol, qui les aliène et dont ils ignorent qu'il est celui-là même des cheveux noirs de Tatiana Karl.

L'image-habit du corps et l'être à trois

Tout regard sera le vôtre, Lol, dit Lacan. Là où Lol V. Stein n'était que pure vacuité, se tisse une enveloppe qui va venir converger autour de ce qui apparaît au lieu de ce vide : le regard de Lol. Le corps se constitue, telle l'enveloppe de ce vêtement gris qui l'habite, comme une couture qui se fait autour du regard qui apparaît là où il n'y avait que le vide. Mais cette enveloppe n'est jamais que celle du corps de Tatiana Karl.

Tout comme auparavant celle du corps d'Anne-Marie Stretter. La vêtue suppose sa levée sur un vide : vide de corps mais aussi vide de mot, silence qui apparaît dans cette scène où Lol se tait. Elle se tait par défaut de mot, ce que Marguerite Duras qualifie de mot-absence, de mot-trou, lorsque Michael Richardson arrache la robe d'Anne-Marie Stretter. Dans le geste de cet homme qui déshabille une autre femme, c'est elle, Lol, qui se trouve dévêtue. Et au fur et à mesure du geste, la vacuité de Lol qui se révèle vient à être habitée par le corps d'Anne-Marie Stretter. « A mesure que le corps de la femme apparaît à cet homme, le sien s'efface, s'efface, volupté, du monde »¹⁰.

Voilà que dessous la robe, il n'y avait rien que vient remplir un autre corps. Lol s'évanouit dans le corps d'Anne-Marie Stretter au fur et à mesure du geste de Michael Richardson qui la dépouille de son enveloppe-corps. Il ne reste, à la fin, que l'autre, ce « Toi, toi seule » comme reste de la nudité. Elle est comme pelée, arrachée par le dérobement de l'habit, anéantie avant que celui-ci ne se termine.

La robe noire ne recouvre pas la nudité de Lol. Elle est sa nudité même. Ce qui amènera Lacan à l'apostropher ainsi : « Qu'en dire quand c'était ce soir-là, Lol, toute à votre passion de dix-neuf ans, votre prise de robe et que votre nudité était dessus, à lui donner son éclat ? »¹¹.

La nudité de Lol se donne à voir dessus sa prise de robe. Elle dresse le contour d'une image du corps qui ne demande qu'à disparaître tant elle est fragile.

10. *Ibid.*, p. 50.

11. Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 296.

Il n'empêche que lorsque Lol se trouve devant la fenêtre de l'Hôtel des Bois, à contempler Tatiana Karl et Jacques Hold, l'image-habit de son corps tient.

Non seulement, ce qui se passe devant elle la réalise, mais les amants, voués à réaliser le fantasme de Lol, sont de moins en moins l'un et l'autre. Jacques Hold donne à Lol ce qui lui fait défaut sous la forme d'une conscience d'être dont Tatiana Karl offre le support par l'image de la nudité de son corps.

Cette indifférenciation progressive de chacun les noue dans la constitution d'un être, « être à trois » dont Lol est au principe.

Si dans le ternaire qui s'est reconstitué, il y a eu nœud qui se refaisait, il apparaît que ce nœud répond à une nécessité subjective pour Lol. Que Lacan le qualifie d'« être à trois » ne tient pas tant du dérapage de plume tel qu'il le semble effectivement à un premier abord, que de la nécessité pour le sujet de soutenir la question de son être.

Ceci donne à Lol, dans ce deuxième ternaire, une fonction particulière : celle d'engendrer un tel ternaire.

« Cet être à trois pourtant, nous dit Lacan, c'est bien Lol qui l'arrange ». En effet, elle l'arrange non pas par commodité, mais par nécessité subjective. C'est ce qui fait la particularité de sa position dans cet être qu'elle arrange, auquel elle participe en même temps qu'il supporte la question de son être de sujet.

Marguerite Duras, le ravissement de Lol V. Stein et Jacques Lacan

Toujours dans ce deuxième ternaire, la personne de Jacques Hold est essentielle : elle ne se résume pas à cette fonction de don d'une conscience d'être qui fait défaut à Lol. Il est la voix du récit que lui prête Marguerite Duras. Lacan ajoute : « Bien plutôt est-il son angoisse »¹².

Nous le retrouvons là à la place du personnage du dessin de Magritte, dans le dessin, et en même temps à celle non pas du spectateur, mais du narrateur, en dehors du récit puisque c'est lui qui narre. Ce que Lacan présente ainsi : « Il n'est en tout cas pas simple montreur de la machine, mais bien l'un de ses ressorts et qui ne sait pas tout ce qui l'y prend »¹³. C'est à ce point qu'il est possible d'opérer un saut pour autant que l'on reconnaisse dans la personne de Jacques Hold celle du psychanalyste dans le transfert.

12. *Ibid.*, p. 295.

13. *Ibid.*, p. 295.

De quelle clinique en effet s'agit-il pour lui dès lors qu'il n'est pas simple montreur de la machine mais qu'il est bien l'un de ses ressorts ? A ceci se rajoute la dimension du non-savoir qui est le sien sur tout ce qui le prend dans le transfert.

Il est un moment où Jacques Hold rend compte de la folie de Lol ; ceci arrive à la fin du livre, pas seulement lorsque l'accompagnant en pèlerinage au Casino de T. Beach, il l'assure d'une compréhension qui le déloge de sa place. Mais aussi lorsqu'il la prend, la déshabille et fait de même :

« La crise est là. Notre situation en ce moment dans cette chambre où nous sommes seuls, elle et moi, l'a déclenchée.

— La police est en bas.

Je ne la contredis pas.

— On bat des gens dans l'escalier.

Je ne la contredis pas.

Elle ne me reconnaît pas, plus du tout »¹⁴.

C'est au moment où Lol et lui se retrouvent seuls dans la chambre que Lol devient folle. Mais c'est aussi à ce moment-là que Jacques Hold perçoit sa folie. C'est sur le point de la prendre qu'il se déprend d'elle.

Il provoque ainsi le dénouement où Lol plonge dans la folie. Et c'est ce dont le récit que lui prête Marguerite Duras rend compte. C'est alors que surgit son regard sur la folie de Lol.

Il se trouve qu'après les deux ternaires dont il vient d'être question et qui jalonnent le roman, Lacan va en introduire un troisième dans le texte de son *Hommage* :

« Ceci légitime que j'introduise ici Marguerite Duras, y ayant du reste son aveu, dans un troisième ternaire, dont l'un des termes est le ravissement de Lol V. Stein pris comme objet dans son nœud même, et où me voici le tiers à y mettre un ravissement, dans mon cas décidément subjectif »¹⁵.

L'introduction de ce troisième ternaire n'est pas fortuite : elle met en place le nœud de l'auteur, du roman et du psychanalyste. Avec cette précision que Lacan ajoute qu'il s'y trouve ravi de façon subjective. Au-delà de la circonstance qu'est l'hommage fait à Marguerite Duras, l'accent est mis sur la singularité d'un tel ternaire dont le psychanalyste vient constituer l'un des ressorts.

Dupe, Lacan l'est-il totalement dès lors qu'il met en place un tel ternaire ? Certainement pas. Mais n'interroge-t-il pas là la position du psychanalyste qui, à être dupe du transfert par le biais de l'investissement du sujet supposé savoir dont il est l'objet, n'y est cependant pas toute ?

14. Marguerite Duras, *op. cit.*, pp. 187-188.

15. Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 295.

La position de l'analyste correspond à celle de l'observateur *et* du personnage dans le dessin de Magritte. Ceci suppose une topologie qui rende compte de cette aporie du dedans et du dehors dans laquelle on risque de se trouver pris si on se limite, dans l'appréciation de l'espace à la topologie de la sphère.

De ceci peut se déduire l'idée que l'espace où le transfert se noue est troué.

En cela réside la possibilité d'une clinique du psychanalyste qui tienne compte de la singularité du ternaire auquel il participe.

L'assemblage des mots et des phrases qui n'ont pas de sens chez Stephen

Dix ans plus tard, lors de son séminaire sur *Le sinthome*, Lacan aborde la lecture de James Joyce en s'appuyant sur deux aspects de la structure du sujet : sa singularité et sa dynamique.

Cette approche suppose la reprise de la méthode employée dans son commentaire du texte de Marguerite Duras. Il s'y heurte de manière plus décisive à la question de la psychose.

On peut faire une lecture d'un passage de *Stephen le Héros* où peut être saisi un moment de nouage, de subjectivation qui fait entrer en ligne de compte, l'acte d'écrire.

Ce court passage nous livre ainsi ce qui est alors au ressort de l'écriture joycienne :

« En classe, dans le calme de la bibliothèque, accompagné par d'autres étudiants, il lui arrivait tout à coup d'entendre un ordre lui enjoignant de partir, de demeurer seul, une voix qui faisait vibrer jusqu'au tympan de son oreille, une flamme qui d'un bond pénétrait dans la vie divine du cerveau. Pour obéir à cet ordre, il s'en allait rôder dans les rues solitaires, entretenant par des éjaculations la ferveur de son espérance, jusqu'à ce qu'il sentit avec certitude l'inutilité de prolonger ce vagabondage ; alors, rentrant chez lui d'un pas ferme et décidé, avec une gravité ferme et décidée, il assemblait des mots et des phrases, qui n'avaient pas de sens »¹⁶.

Cette citation illustre le passage d'un épisode où les paroles imposées sur un mode hallucinatoire se prolongent dans l'écriture, une écriture particulière, puisqu'elle consiste en un assemblage de mots et de phrases qui n'ont pas de sens.

Le terme d'assemblage ne convient pas seulement pour désigner le procès de l'écriture mais aussi pour souligner sa fonction.

16. James Joyce, « Stephen le Héros », dans *Oeuvres* (voir note 13), p. 346.

Lorsqu'il obéit aux paroles qui s'imposent à lui, se repère un défaut au niveau de ce que Lacan a décrit comme tresse subjective¹⁷ : c'est par l'écriture qu'il peut y avoir reconstitution d'une telle tresse. L'assemblage peut ainsi se lire comme processus de réparation.

De ceci, Lacan propose l'écriture par le biais du nœud borroméen à quatre où il dénomme *sinthome* le quatrième terme. Ainsi l'œuvre répond-elle chez Joyce à une nécessité structurale, celle qui suppose l'introduction d'un quatrième terme sans lequel il n'y aurait pas de subjectivité.

Cette version vers le père, qui fait *sinthome* chez Joyce, est à prendre dans le registre où Lacan l'inscrit : soit la quête de la singularité qui se dévoile par sa lecture de l'œuvre¹⁸.

Il est à noter que Lacan ne pose pas le problème de Joyce comme celui d'une folie évitée.

Tout au plus, se pose-t-il la question : Joyce était-il fou ? Cette question est d'importance. Parce qu'elle souligne le passage de l'affirmation voire de la question préliminaire à tout traitement de la psychose à l'interrogation : Joyce était-il fou¹⁹ ?

L'effet produit par une telle interrogation est de lever l'a priori nosologique qui empêche la question. Le suspens introduit par celle-ci ouvre le champ à la singularité du sujet, jusque-là enchâssée dans les catégories des différentes névroses de transfert par exemple.

Ceci permet d'inventer une écriture qui rende compte d'une telle singularité : n'est-ce pas ainsi qu'est donnée à lire la suppléance par raboutage de l'*ego* qui corrige une erreur de passage entre les consistances du symbolique et du réel, telle que Lacan la propose au sujet de Joyce ? Ce qui montre que l'absence d'un tel raboutage pousserait Joyce dans la folie.

La question : y a-t-il une clinique du singulier ? rend compte non pas seulement de la difficulté d'une écriture qui énonce le réel mais aussi de celle de sa lecture prenant en considération le singulier qu'elle inclut.

La même année de son séminaire sur le *sinthome*, à la fin de R.S.I., en juin 1975, Lacan fait une intervention suite à un exposé d'André Albert. Il conclut ainsi :

« L'analyse est quelque chose qui nous indique qu'il n'y a que le nœud du symptôme pour lequel il faut évidemment en suer un coup pour arriver à le tenir, à l'isoler ; il faut tellement en suer un coup qu'on peut même s'en faire un nom, comme on dit, de ce suage. C'est ce qui aboutit dans certains cas au comble du mieux de ce

17. Jacques Lacan, *Le sinthome*, séminaire inédit du 16 décembre 1975.

18. *Ibid.*, séminaire du 18 novembre 1975.

19. *Ibid.*, séminaire du 10 février 1976.

qu'on peut faire : une œuvre d'art. Nous, ce n'est pas ça, notre intention ; ce n'est pas du tout de conduire quelqu'un à se faire un nom ni à faire une œuvre d'art. C'est quelque chose qui consiste à l'inciter à passer dans le bon trou de ce qui lui est offert, à lui, comme singulier »²⁰.

20. *Id.*, « Intervention à la suite de l'exposé d'André Albert », dans *Petits écrits et conférences*, s.l. 1965, p. 158.

Perturbation dans pernepsy

Jean ALLOUCH

Lisez tous les ex-voto qui, dans certains temples, couvrent les murs jusqu'à la voûte ; personne n'a jamais demandé la guérison de la folie ou d'acquérir un poil de sagesse.

Erasme

Localiser la folie ?

D'abord une anecdote vraie ou, plus exactement, portée à sa vérité par la grâce de sa transcription littéraire. Un habitant d'Augsbourg prétendait que le nommé Goethe, sur son lit de mort, aurait dit non pas : « *Mehr Licht !* », comme tout le monde le croit, mais bien plutôt : « *Mehr nicht !* », non pas donc : « plus de lumière ! » (ce qui, en un tel instant, nous apparaît quelque peu étrange) mais : « Suffit comme ça ! » (affirmation assez commune en cette occurrence). Thomas Bernhard, qui nous rapporte le cas ¹, titre son récit *mordicus* pour cette raison que l'augsbourgeois tenait beaucoup à sa version, et au point de sérieusement agacer ses concitoyens goethophiles ; après six tentatives infructueuses, ces derniers finirent par trouver un médecin qui signa l'internement d'office à l'asile.

Il n'y a rien là qu'un fait divers d'une quotidienne banalité ; et ce n'est d'ailleurs pas cet événement en tant que tel qui sollicita Bernhard à le porter au récit. Il y fut contraint, par contre, lorsqu'il lut dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* que le médecin en question, et pour cette décision, venait de se voir décerner..., on hésite à

1. Thomas Bernhard, *L'imitateur* (en allemand : *Der Stimmenimitator*, l'imitateur de voix), Paris, Gallimard, 1981.

l'écrire, on recule presque à le faire savoir tant la chose est incroyable, ... le prix Goethe de la ville de Francfort² ! Exactement comme Freud quelques années avant lui !

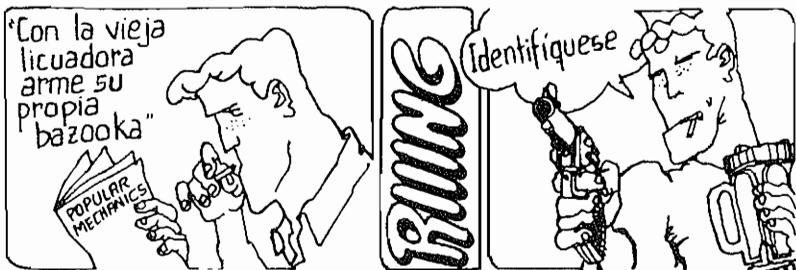
Où se laisserait localiser la folie en pareil cas ? La question, certes, ne vaut que pour ceux qui (à commencer par T. Bernhard) ne se satisfont pas de la réponse que fournit la mesure administrative.

Mais voici, du même Bernhard, un autre récit, lui intitulé nettement *folie*. En tout dix-sept courtes lignes.

Il s'agit d'un facteur, mais d'une certaine trempe, je veux dire en tant que facteur. Il ne s'agit pas d'un facteur de la vérité mais, plus trivialement, d'un transporteur de missives. Un facteur peut-il ignorer qu'il se trouve, plus souvent qu'à son tour, porteur puis débiteur de mauvaises nouvelles ? Peut-il croire qu'avoir accepté d'être un temps le dépositaire d'une mauvaise nouvelle et l'avoir effectivement livrée à l'« intéressé » (!) serait un acte qui le laisserait lui-même indemne ?

Certains facteurs de l'Antiquité, tout au long de leur périple, tenaient le message qui leur était confié au bout d'un long bâton, le plus loin possible d'eux-mêmes, de façon à ne pas être atteints par un texte dont, illettrés, ils ignoraient le contenu. Qui sait en effet si l'expéditeur, dans la missive, ne chargeait pas le destinataire de supprimer le messenger, témoin désormais encombrant, sinon du contenu, en tout cas de l'existence de leur échange ? Ce sont des choses qui se pratiquaient, et dont on trouve mention encore dans Shakespeare. De mémoire de facteur, on avait déjà vu ça... ; aussi, dans la factorielle, se méfiait-on quelque peu... Aujourd'hui qu'ils ont accédé au statut éminent d'employés, les facteurs continuent certes à nous apporter des nouvelles généralement désagréables (convocations, deuils, factures, impôts, report d'un rendez-vous attendu, etc.). Comment pourraient-ils s'en trouver dédouanés par le seul fait qu'ils viennent, à l'occasion des fêtes de fin d'année,

2. Montre ici le bout de son nez ce que peut être l'intérêt bien particulier des « Sociétés des amis de... », ces sangsues du monde littéraire, et, par extension, celui des sociétés analytiques.



réclamer avec notre obole, une marque de notre sympathie à leur endroit ?

Cette « solution » ne convenait certes pas au facteur dont nous parle T. Bernhard. Aussi brûlait-il, purement et simplement, toutes les lettres qu'il considérait (grâce à quelques indices dont certains étaient indiscutables — un faire-part de deuil se reconnaît à l'enveloppe), porteuses de mauvaise nouvelle. On apprécie l'élégance de sa solution : il n'allait tout de même pas les garder en souffrance chez lui, pâtir de leur détention tel ce vulgaire ministre d'une célèbre lettre volée !

Il semble que, si ça n'avait tenu qu'à lui, les choses auraient fort bien pu continuer comme ça. On se doute pourtant que l'administration des postes ne l'entendait pas ainsi et qu'elle n'a donc pas tardé à le faire enfermer à l'asile de Schernberg, excluant ainsi de son régiment de facteurs le seul d'entre eux pour lequel son activité professionnelle avait une portée subjective notoire.

Est-ce là la folie ? Où est-elle précisément ? Ici encore l'écrivain intervient pour autant que l'affaire ne s'arrête pas là. Une fois à l'asile, le facteur reste habillé en facteur — car l'asile, philanthropie oblige, reste un lieu libéral. Il est tellement libéral qu'il va accepter de jouer le jeu, exactement comme dans certaines tentatives pinéliennes de traitement moral. Dans le cas présent, l'administration décide donc de jeter, dans une boîte spéciale, des lettres elles aussi assez spéciales puisqu'écrites par cette administration, envoyées par elle à quelques compagnons d'enfermement du cher facteur mais à seule fin que celui-ci puisse — il en avait formulé la demande — continuer son activité.

Le grand guignol paraît peu de chose au regard de la situation ici mise en place. Qu'on imagine quelqu'un (mais au fait qui ? Le directeur de l'asile ? La surveillante du pavillon ? Une petite secrétaire ? Le médecin traitant ?) écrivant quotidiennement une dizaine de lettres (mais avec quel contenu ? On donnerait cher pour avoir ces lettres-là !) à une dizaine de malades (mais comment sont-ils sélectionnés ? Et quel effet sur eux de ces missives qui, n'étant pas écrites à leur intention, leur sont néanmoins adressées ?) dans le



seul but de permettre au psychotique facteur d'exercer son activité.

L'histoire ne dit pas s'il les distribue toutes ou si l'on a choisi de lui réserver l'usage d'un petit poêle où il pourrait brûler certaines d'entre elles. Mais une telle absence d'indication ne vaut-elle pas comme indication de ce que, maintenant, il les distribue toutes ? Mais alors..., il est guéri !

On songe à Erasme : *tout en effet chez les hommes ne se fait-il pas selon la Folie, par des fous, chez des fous ?* Ces récits lui donnent, certes, amplement raison.

Maldonne sur la folie

Mais au fait, pourquoi ce facteur tenait-il à conserver son uniforme et son activité à l'asile ? Il nous le dit lui-même, ou, tout au moins, c'est ce qu'on nous raconte et ce que T. Bernhard fait valoir comme la pointe de sa transcription : la chose est claire et nette, aussi tranchante que le rasoir, c'est « pour ne pas devenir fou ».

La crainte de devenir fou, de verser dans la folie fait partie de la folie. Elle fut explicitement notée, dans la dite « psychose », par les maîtres de la psychiatrie³ mais sans qu'ils aient su lui donner la portée qu'elle prend dans ce récit de T. Bernhard. Une juste prise en compte de l'insistance de cette crainte là-même où on l'attend

3. On la trouve chez tous les bons auteurs. Citons, extrait de : Legrand du Sault, *Le délire des persécutions*, Plon, Paris, 1871, p. 192, ce dialogue typique : « — Vous êtes dans l'erreur, ce sont de fausses sensations. — Oh ! je ne suis pas malade, il faut même que je sois bien fort pour avoir résisté à tout cela. Les trois quarts en seraient devenus fous et seraient à Sainte-Gemmes ». Citons aussi cette phrase d'une malade de Clérambault : « ... je me tiens des raisonnements TOUT EXPRÉS POUR ME PROUVER QUE JE NE SUIS PAS FOLLE » ; le soulignement de Clérambault semble indiquer qu'il lit cette déclaration comme une dénégation. Or, à mon avis, une telle lecture est réductrice. Il est préférable d'accueillir le dire tel qu'il se formule littéralement : les raisonnements qu'elle se tient, en effet, ne sont pas sans (ce « pas sans » qu'escamote la lecture avec la dénégation) prouver qu'elle n'est pas si folle, et en tout cas pas folle au sens de l'automatisme mental (cf. G. de Clérambault, *OEuvres psychiatriques*, Paris, P.U.F., 1942, p. 498).



le moins ne pourrait-elle nous aider à reconnaître que la folie n'est peut-être pas... ce qu'on croit ?

Car il doit y avoir maldonne. Si le fou craint terriblement de devenir fou, c'est qu'il juge ne l'être pas (exemplarité de la paranoïa) ; du coup, celui qui le dit tel (avec, derrière lui, le plein accord du corps social des augsbourgeois ou de l'administration des postes autrichiennes⁴), se révèle mettre en jeu un autre concept de la folie que celui qui habite son « malade ». N'est-ce pas là, dira-t-on, la Science, en tant que différenciée du bon sens ? Mais il y a un os, en ce que cet autre concept de la folie ne peut être maintenu pour ce qu'il est (y compris dans ses incidences pratiques) qu'au prix d'une dévaluation de la parole du fou, d'une hypothèque portée sur cette parole et qui va jusqu'à lui ôter toute incidence d'acte. Ne parle-t-on pas de la folie comme d'une « maladie de la liberté » (cf. H. Ey) ? « Aliéné », comment le fou pourrait-il tenir un discours autre qu'aliéné⁵ ? Or, on ne peut, dans le même mouvement, éliminer complètement ce que cette parole apporte de témoignage, donc l'accueillir comme étant sans aucune portée.

Le paranoïaque vient-il déclarer qu'il n'est pas fou, qu'il craint de l'être, que ses persécuteurs se trompent en lui prêtant telle activité homosexuelle, qu'il y a lieu qu'on examine son sexe pour attester qu'il n'est pas comme ces sexes tordus des homosexuels dont parlent les médecins, on le trouve aussitôt fou en ses propos, ceux-ci, en retour, s'en trouvant disqualifiés, moyennent quoi on se trouve faire exactement ce qu'il faut pour l'aider à affirmer sa non-folie dans ce qu'on nomme un passage à l'acte suicidaire qu'on juge, bien évidemment, comme étant la preuve irréfutable de sa folie⁶. Je

4. Lorsque — par exception — tel n'est pas le cas il y a problème et même danger pour l'entreprise soignante. Cf. Legrand du Saulle, *op. cit.*, p. 172 ou encore, p. 334 : « ... l'opinion publique s'émeut, la presse s'enflamme, la magistrature hésite, l'aliéné bénéficie du trouble des consciences, et le médecin a le tort d'avoir raison ».

5. « L'homme est transformé par le délire : le citoyen a disparu, le père n'est plus, l'aliéné seul survit » Legrand du Saulle, *op. cit.*, p. 50.

6. Cf. Legrand du Saulle, *op. cit.*, p. 200 : « Le suicide de L... n'a été que la confirmation ultime de son délire. »



n'invente rien : qu'on se reporte à l'observation LXXXV de Legrand du Saulle dans son ouvrage sur *Le délire des persécutions* où le cas est décrit avec une ampleur suffisante pour qu'on saisisse que s'y agit essentiellement et sauvagement le transfert de l'auteur à l'endroit de la folie, son acharnement à distinguer le fou du... fou...rbe.

Kraepelin lui-même, et bien d'autres que lui, notaient à quel point les malades se mettent en pétard lorsqu'on prétend ôter toute portée à ce qu'ils disent au nom d'une « incohérence » ou d'un « illogisme » qui n'est que l'opinion qu'on a sur leurs propos⁷. Pourtant, pas plus qu'à propos de la crainte de devenir fou, on ne tire de cette pertinente observation la moindre conséquence ; on persiste et signe en trouvant heureux que le malade parvienne à la « critique du délire », autrement dit à une lecture qui est celle du médecin⁸.

A quoi tient cette maldonne ? Il fut d'ailleurs un temps, en France dans les années 30-40, plus tôt en Europe centrale, un temps aujourd'hui révolu, où on entrevoyait que la psychanalyse pouvait contribuer à la lever. N'instaure-t-elle pas un autre mode de l'accueil de la parole du sujet ? Il s'agissait d'une psychiatrie nouvelle, renouvelée, dont l'ambition a fondu comme neige au soleil comme il se voit à l'absence, désormais voulue, de tout projet théorique, incarnée par l'entreprise yankee (donc « internationale ») du

7. « Toute allusion à l'incohérence et à l'illogisme complets des idées qu'il exprime affecte considérablement le malade et peut, **au mieux** (je souligne), aboutir à le mettre dans un état d'irritabilité et de colère. » Emil Kraepelin, *La psychose irréversible* (titre qui n'est pas de l'auteur), Paris, Navarin, 1987, p. 122. Cf. également : Legrand du Saulle, *op. cit.*, p. 122 : « On ne pouvait lui faire aucune représentation sur le peu de fondement de ses accusations sans avoir la crainte de provoquer immédiatement sa colère ».

8. Cf. Legrand du Saulle, *op. cit.*, p. 372, cet extrait de l'ouvrage du « plus célèbre des persécutés », Al-Vine Ch., Berbiguier, de Terre-Neuve du thym : *Les Farfadets, ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde* : « Je compte sur l'indulgence des honnêtes gens pour croire qu'ils ne verront dans cet écrit que la pure vérité de ce que j'ai éprouvé, et qu'ils ne vous donneront pas le plaisir de critiquer l'ouvrage d'un homme qui n'écrit pas pour paraître savant... ».



D.S.M. III. Pour aussi instituée qu'elle soit, cette entreprise ne supprime pas le malaise, comme il se voit à l'efflorescence, aujourd'hui en France, des « Sociétés d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse » : on se rabat sur l'histoire quand se réduit à rien l'ambition théorique, vérité canonique mais que je puis dire ici vérifiée pour l'avoir entendue de la bouche d'un président d'une de ces Sociétés, d'autant mieux entendue qu'elle s'y trouvait proférée sous une forme déniée.

Pourtant, un tel « détour » (hypothèse optimiste) s'avère n'être pas sans intérêt. S'est trouvé en effet souligné à quel point le traitement de la folie fut, dès son origine pinélienne, mis à l'enseigne d'une école philosophique de l'Antiquité, nommément la stoïcienne. Un certain nombre de travaux actuels⁹ nous permettent de toucher du doigt ce stoïcisme perdurant du discours psychiatrique. Une notion aussi décisive, en ce discours, que celle de *processus* (on est allé jusqu'à en faire le paradigme de la psychiatrie moderne) ne relève-t-elle pas de cette perspective stoïcienne ? Elle se laisse appréhender, en effet, comme un avatar de cette métaphore qui, chez les stoïciens, cernait le rapport du sujet à cette sienne passion qui n'est que le premier moment de la maladie de l'âme : la passion (le *pathos* grec) serait comme une pierre que le sujet maître a un instant dans la main, il suffit qu'il la jette pour qu'elle aille son chemin sans qu'il y puisse désormais quoi que ce soit. N'est-ce pas ce que soutient un Clérambault (mais il ne fait pas, quant à cette référence au processus, exception) en identifiant comme « processus » son automatisme mental ?

La métaphore stoïcienne de la pierre jetée avait au moins cet avantage sur sa version moderne de ne pas escamoter ce que la

9. Cf. les deux ouvrages fondamentaux de Jackie Pigeaud (*La maladie de l'âme*, Paris, Belles Lettres, 1981, et *Folie et cures de la folie*, Paris, Belles lettres, 1987), ainsi que : G. Swain, *Le sujet de la folie*, Toulouse, Privat, 1977, J. Postel et C. Quézel, *Nouvelle histoire de la psychiatrie*, Toulouse, Privat, 1983, le « que sais-je ? » de M. Collée et C. Quézel sur *l'histoire des maladies mentales* (Paris, P.U.F., 1987), les travaux de la revue *Frénésie*. On y ajoutera la préface-essai de P. Veyne au livre de Sénèque *De la tranquillité de l'âme*, Paris, Rivages, 1988.



folie implique d'acte d'un sujet : cette pierre, au moins à un moment précis de son histoire, il aurait pu ne pas la jeter ; il n'est pour rien, par contre, dans la survenue de sa folie, si le processus de l'automatisme mental « traduit », comme le veut Clérambault, un processus organique. Chez les stoïciens la maladie de l'âme comme passion incontrôlable n'est pourtant pas sans faute morale.

Ce rapport non seulement stoïcien mais aussi stoïque à la maladie mentale n'a pas été sans contaminer quelque peu la doctrine psychanalytique. Le « se coltiner », si cher au praticien quand bien même ses références sont analytiques, reste une attitude stoïcienne typique. Il est vrai qu'il y a du stoïcisme chez Freud, et pas seulement dans cette idée on ne peut plus familière aux stoïciens selon laquelle le moi devrait « dompter » les pulsions (j'allais écrire « passions » mais c'est au « dompter » que revient la responsabilité de cette identification intempestive). Lorsque Freud théorise comme « processus psychique » ce que son expérience met au jour au titre de formation de l'inconscient (mais c'est à Lacan, semble-t-il, que nous devons cette appellation) il donne d'emblée une version stoïcienne de quelque chose qui n'a rien de processuel.

Notons ici comme une donnée majeure qu'il n'y a pas, chez Lacan, la moindre trace d'un tel stoïcisme ; ajoutons : et pour cause. Lacan, en effet, dès sa rencontre avec Marguerite Anzieu (cette femme qu'il nomme « Aimée »), a rompu radicalement avec tout abord de la maladie mentale fondé sur l'idée d'un processus¹⁰. Le caractère absolu, chez Lacan, de cette éradication du stoïcisme de la clinique se trouve d'ailleurs confirmé, bien des années après, lorsqu'il identifie le discours du maître comme envers de la psychanalyse. Déjà auparavant on avait pu noter que, dans l'imaginaire, la maîtrise ne s'instaure jamais que comme méconnaissance de l'altérité constituante de l'image de soi, que, dans le symbolique, le signifiant ne venait jamais à représenter le sujet sinon au prix de son évanouissement

10. Cette rupture fut du genre « chemin de Damas » : parti, dans le projet de sa thèse, de l'intention de démontrer que la psychose relevait d'un processus, Lacan aboutit à une conclusion « toute contraire » (cf. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 295). Du fait des confusions



de sujet dans cet autre signifiant auprès duquel le premier l'aura représenté et que, dans le réel (distingué de la réalité) ne peut, au mieux, que s'isoler une impossibilité au regard de laquelle l'idée même d'une quelconque maîtrise est proprement saugrenue.

Erasme :
critique de la version stoïcienne
de la maladie de l'âme

Nous devons à Erasme la première critique majeure de la problématisation stoïcienne du rapport du sujet à la folie. De là notre étonnement à constater que l'érudition de Pinel ait passé outre cette

qui aujourd'hui s'entretiennent il nous faut ajouter que cette rupture théorique prit le biais d'une rupture à la fois théorique et personnelle avec de Clérambault. Pour ce dernier en effet « *L'automatisme mental est un processus primitif* » (cf. G. de Clérambault, *op. cit.*, p. 566), à quoi Lacan répond, dans sa thèse, que le dit automatisme est « *d'autant plus séduisant qu'on peut y confondre à loisir les sens tout différents que présentent ses usages précis, en neurologie d'une part, et en psychiatrie d'autre part* » (*op. cit.*, p. 287). Cette « confusion » était précisément le cœur de la doctrine de Clérambault. Ce n'est pas parce que, bien des années plus tard, Lacan a parlé de Clérambault comme ayant été son « seul maître en psychiatrie » qu'il nous faut aujourd'hui négliger le décisif — c'est-à-dire, aussi bien, le définitif, de cette rupture. On mesurera son audace à simplement évoquer ici la doxa kraepelinienne de l'époque : « *Le diagnostic, avait écrit Kraepelin, signifie aujourd'hui pour nous la reconnaissance du processus morbide, une espèce définie à la base du tableau donné* » (cité in *L'évolution psychiatrique*, Toulouse, Privat, oct. déc. 1986, p. 882. Dans ce même numéro on pourra lire, pages 877 à 887, de S. Follin et C. Masi : « *Note sur l'évolution de l'épistémologie psychiatrique* », texte où la notion de processus est revendiquée comme acquérant alors le statut d'un paradigme fondateur de la nouvelle psychiatrie). La rupture opérée par Lacan est à confronter avec la position, quasi contemporaine, prise par H. Ey dans le texte polycopié intitulé : « *La conception d'E. Bleuler* » qui accompagnait sa traduction de *Dementia praecox oder Gruppe der Schizophrenien*. Ey y rend gloire à Bleuler d'avoir refondé la psychiatrie précisément pour avoir distingué le tableau clinique du processus morbide proprement dit, seule véritable pierre de touche de la discipline ainsi renouvelée jusqu'en ses fondements.



BIOLN!

critique pour reprendre le problème dans des termes qui avaient été ceux de Sénèque ou de Cicéron ¹¹. Mais notre étonnement n'est pas moins grand, à relire aujourd'hui *l'Eloge de la folie*, lorsque nous saute au visage à quel point les positions les plus décisives d'Erasmus à l'endroit de la folie anticipent sur celles de Freud.

Erasmus ? C'est Thomas More, c'est Rabelais, c'est l'édition critique de Saint Jérôme, c'est la contestation de la *Vulgate* comme n'étant pas nécessairement conforme à la lettre de la Parole de Dieu, c'est une condamnation par la Sorbonne, c'est un intérêt tout particulier porté au Silène... et (avis aux topologistes) à son retournement, c'est bien d'autres choses encore et nommément *l'Eloge de la folie*, *l'Encomium moriae*.

L'écriture elle-même de *l'Eloge* est, dans sa détermination, on ne peut plus freudienne. Voici Erasmus revenant d'Italie, passage obligé pour tout lettré de la Renaissance ; méditant sur son cheval, il lui vient à l'esprit son ami Thomas More ; puis son esprit glisse de « More » à « *Moria* », et voilà l'affaire entendue : plutôt que de passer le temps de ce long voyage à rêvasser, il va entreprendre d'écrire un éloge de *Moria*. Si ce n'est pas là être dupe du signifiant, je demande ce que cela peut être.

Ce caractère « freudien » de la détermination à écrire *l'Eloge* se retrouve encore dans ce qu'elle provoque. Erasmus, dans ce texte, donne la parole à *Moria* d'une façon où nous lisons sans difficulté, quatre siècles avant Freud, sa « règle fondamentale ». Pour *Moria* il s'agira de « dire tout ce qui me vient sur la langue » ¹², de même que l'écrivain moriasque « laissera couler de sa plume tout ce qui lui passe par la tête » ¹³, et sans négliger de « transcrire à mesure ses rêves » ¹³. De quoi s'agit-il en cette méthode donnée comme explicitement non stoïcienne ? Il s'agit, nous précise-t-on, de contour-

11. Cf. Philippe Julien, « Pinel, Esquirol, Freud, Lacan », in *Littoral* N° 25, Toulouse, Erès, avril 1988, p. 37-48.

12. Erasmus, *Eloge de la folie*, Traduction de Pierre de Nolhac, Paris, Flammarion, 1964, p. 19.

13. Erasmus, *op. cit.*, p. 61.



ner la sottise qui consisterait à « traiter avec sérieux des choses frivoles »¹⁴, message que nous retournons à l'émetteur en disant qu'il s'agit donc de faire valoir le sérieux de la frivolité — ce qui donne exactement la portée de la règle fondamentale.

Cette légèreté s'oppose à la lourdeur de l'écrivain stoïcien, qu'Erasmus désigne comme *morosophe*, sage-fol. Erasmus reprend ici un mot de Lucien que Rabelais, à la suite d'Erasmus, tentera en vain d'introduire dans notre langue en le francisant¹⁵. Soucieux avant tout de ne dire que ce qui est opportun (quitte à avoir du coup quelques difficultés spécifiques avec la vérité), l'écrivain stoïcien pensera avant tout au petit nombre d'érudits auxquels il adresse son texte ; il les consultera par avance, supprimera, corrigera, hésitera, ré-écrira cent fois ; il aura bientôt des ophtalmies, en perdra le sommeil ; enlaidi, appauvri, il deviendra vieux avant l'âge, jusqu'à ce qu'une mort prématurée mette fin à ses tortures, à une vie sans plaisir consacrée à courir en vain après l'approbation que lui marchandera chichement tel et tel cacochyme. Ainsi font font font les coassantes grenouilles stoïciennes¹⁶.

Cette manière laborieuse, ce pesant souci de l'opportunité, cette visée d'une justesse avec tout ce qu'elle implique de contention sont présents dans la clinique stoïcienne. Certains psychiatres y furent on ne peut plus sensibles. Tel fut le cas d'un Von Gudden, maître des maîtres puisque maître de Kraepelin comme Aristote l'était, disait-on des philosophes. Sa mort fut celle d'un psychiatre averti de l'inconvenance de la position de morosophe. C'en était au point qu'il refusait de faire le moindre diagnostic excepté le cas de la

14. Erasmus, *op. cit.*, p. 14.

15. Indication que je dois à l'érudition d'André Prévost. Cf. A. Prévost, *L'utopie de Thomas More*, Paris, Mame, 1978, p. XXXVI.

16. « Mais j'entends coasser derechef les stoïciennes grenouilles... » Erasmus, *op. cit.*, p. 46. De même que la folie d'un de ses membres provoque fréquemment une réaction stoïque de la famille (cf. Legrand du Saulle, *op. cit.*, p. 207), de même un enseignement dans la population de ceux qui le suivent. De là la présence des dites grenouilles sur la couverture du recueil de *132 bons mots avec Jacques Lacan* (J. Allouch, Toulouse, Erès, 1988).



paralytie générale ; il abandonnait ça, disait-il, aux « esprits sublimes », au nombre desquels il ne se comptait donc pas. Un jour, cependant, il choisit de faire exception à la règle qu'il s'était fixée ; il est vrai que son malade, Louis II de Bavière, n'était pas absolument quelconque (mais y-en a-t-il un qui le soit ?). Partant informer la royale personne de la destitution qu'impliquait le diagnostic de paranoïa, von Gudden dit à sa femme : « *Je reviendrai, ..., mort ou vif.* » Il revint en effet, et en l'état qu'on sait¹⁷. Quelle est donc cette surdité à l'événement qui a fait qu'on a osé inscrire la conséquence de l'acting-out de von Gudden (car il s'agit de cela), puis du passage à l'acte qui devait le tuer, autrement dit sa mort elle-même, dans une liste qui se veut celle des « martyrs de la psychiatrie » ? Quand se décidera-t-on (il s'agit de la même question) à lire Clérambault en ne négligeant plus son passage à l'acte suicidaire ? Il est vrai qu'il faudrait d'abord en avoir fini avec la pseudo-commodité qu'est censée offrir la position du morosophe.

Tel était pourtant le projet explicite d'Erasme. Disons en quelques phrases les traits fondamentaux de ce qu'il présentifie pour nous comme étant un rapport à la folie clairement distinct de celui mis en œuvre par l'école stoïcienne puis par le discours psychiatrique en tant qu'il a repris ce flambeau.

1) L'exclusion du morosophe, cet être téréatologique, n'a pas pour fin de loger quelque autre figure à cette place qui serait celle du non-fou. L'acte de cette exclusion joue d'une métonymie, elle vaut comme l'exclusion de quelque terme que ce soit qui servirait de référence pour incarner une figure de non-fou (en vrac : le sage, le raisonnable, le libre, le censé, le normal). En une formule toute pascalienne, Moria interroge mais, en fait, affirme, et d'autant plus nettement qu'elle paraît interroger : « Tout, en effet, chez les hommes ne se fait-il pas selon la Folie, par des fous, chez des fous »¹⁸ ? Première affirmation heuristique donc : *il n'y a pas de non-fou*. A elle seule, elle forclot la problématique stoïcienne de la folie.

2) Pas moins non stoïcienne sera la seconde affirmation : « *Il est honorable d'être attaqué par la folie* »¹⁹. Pour les stoïciens, il n'y a de folie que sur le fond d'une faute morale ; faute de cette affirmation c'est la maîtrise elle-même qui ne saurait persister à

17. Cf. P. Rauchs et C. Guionnet, « Bernhard von Gudden (1824-1886), garde fou du roi et maître de Kraepelin », *L'évolution psychiatrique*, année 1987, T. 52, Fasc. 3, Toulouse, Privat, p. 643-654.

18. Erasme, *op. cit.*, p. 34. Egalement, p. 41 : « *De même que son ignorance grammaticale ne saurait rendre malheureux le cheval, la Folie ne fait point le malheur de l'homme, puisqu'elle est conforme à sa nature* ». Egalement, de la bouche de Moria : « ... nul homme ne peut vivre heureux s'il n'est initié à mes rites et honoré de ma faveur » (p. 80).

19. Erasme, *op. cit.*, p. 15.

prétendre qu'elle reste ce qu'elle prétend être. Or nous savons que l'acte le plus fou peut parfaitement être l'acte d'une moralité « la plus achevée » (Lacan).

3) Le troisième énoncé constitue la possibilité d'un abord clinique de la folie « *Je ne sache personne, nous dit Moria, qui me connaisse mieux que moi* »²⁰. Il ne s'agit de rien de moins que de la condition de possibilité d'un questionnement du fou qui passe par sa reconnaissance comme être parlant — pas que Freud devait franchir, se séparant ainsi de Charcot, pour le traitement des hystériques.

Mais il s'agit aussi, puisque le savoir de la folie est ici positionné au lieu même de la folie, de l'instauration d'une assertion qui donne sa condition de possibilité à ce que nous avons désigné comme étant le transfert psychotique²¹, avant tout un transfert au psychotique.

De la co-présence des points 1/ et 3/, se laisse déduire l'exemplarité de la folie à deux, voie royale pour l'abord des psychoses. En effet s'il n'est pas de non-fou et si la folie se connaît elle-même mieux que personne ne la connaît, il s'ensuit que qui l'interroge ne le peut qu'à ne pas, *a priori*, s'instaurer comme non-fou, ne le peut donc qu'à se prêter à ce possible que d'aucuns qualifient de « folie à deux ». « A force de les fréquenter, dit le populaire, on devient comme eux. »

Ce n'est pourtant qu'assez tardivement dans son parcours (exactement au point XXXVIII, l'ensemble en comportant LXVIII) qu'Erasmus en vient à cette nécessité, interne à son discours, d'opérer une distinction clinique, une différenciation dans le domaine de la folie. Ceci nous intéresse d'autant plus qu'il s'agit du point le plus problématique de son démarquage d'avec les stoïciens.

Les formules que nous venons de mentionner valent-elles pour tous les cas de folie, « tous » étant ici pris au sens de : chacun d'entre eux quel qu'il soit ? Moria les revendique pour tous les cas qui sont « de sa farine »²². Y en aurait-il d'autres ? Dans son débat avec les stoïciens, Erasmus est conduit à admettre que oui. Quel est donc ce débat ?

20. Erasmus, *op. cit.*, p. 18.

21. J. Allouch, « Vous êtes au courant, il y a un transfert psychotique », *Littoral* N° 21, oct. 86, Toulouse, Erès, p. 89-110.

22. Erasmus, *op. cit.*, p. 49. Ajoutons que de cette farine fait explicitement partie, pour Erasmus la folie de la croix qu'on s'obstine, à partir de malencontreuses et partielles indications de Freud, à rapprocher de la névrose obsessionnelle. Lorsqu'un théologien, comme nous le rapporte Erasmus (p. 71) avance que la déclinaison latine du nom de Jésus démontre que Jésus est le commencement, le milieu et la fin car la première forme « Jesus » se termine par l'S du début de *summum*, la seconde « Jesum » par l'M du début de *medium* et la troisième « Jesu » par l'U d'*ultimum*, il est difficile de ne pas voir là une interprétation proprement délirante ; de même

Les stoïciens, en définissant la folie comme « absence de raison », font de toute folie, aussi mineure soit-elle, un mal, et à combattre comme tel. Erasme reprend ici telle quelle une démonstration que nous trouvons dans les *Tusculanes*²³. Mais c'est pour la faire valoir comme étant « un syllogisme spécieux »²⁴. Pour l'anéantir, il va user de la méthode socratique, non sans humour en l'occurrence puisque les stoïciens n'étaient pas sans revendiquer Socrate comme étant un des leurs et non des moindres. Erasme distinguera donc deux sortes de démente, l'une, au domaine de Moria, dont il persiste et signe à faire l'éloge ; l'autre, qui relève de l'action des Furies, serait donc d'un autre ressort. Les stoïciens auraient le tort de condamner la première au nom du fâcheux de la seconde.

Notons tout de suite qu'à adopter la référence qui est ici celle d'Erasme, à savoir la mythologie grecque, il nous faut reconnaître que si l'action des Furies est en effet maléfique, que si elles font mal, ce n'est pas dire pour autant qu'elles feraient le mal, loin s'en faut. Sur ce point, son christianisme joue un mauvais tour à Erasme ; il ne s'accorde pas si bien que ça avec cette sienne hellénophilie d'homme de la Renaissance. En effet, dans chacun des cas, peu nombreux mais, pour certains d'entre eux, détaillés, où les Furies interviennent, les persécutions qu'elles infligent sont moralement justifiées. Ainsi Œdipe à Colone subit-il leurs tortures tout en admettant, lui le parricide, l'incestueux, qu'il les a « méritées ». De même Oreste est-il fait, par « la triple déesse » par deux fois fou furieux mais d'une façon que chacun en Grèce trouvait légitime au regard de l'affaire dans laquelle il était pris (elle joue sur trois générations comme toute psychose digne de ce nom) et qui devait le conduire à vouloir réaliser le conseil d'Apollon alors même que ce commandement à venger son père allait contre la loi qui voulait que le fils défende sa mère aussi fautive qu'elle ait été. Il y a donc bien une raison à cette folie d'Oreste, et, qui plus est, sociale puisque son enjeu se révélera n'être rien de moins que l'instauration, dans les cités grecques, du primat du paternel sur ce sacré maternel dont les Furies avaient la garde d'une façon — jusqu'à la folie d'Oreste — admise par tous.

qu'il est quelque peu léger de négliger que, si, dans les Psaumes, offenser Dieu est pensé comme une folie (« O Dieu, tu sais ma folie, mes offenses sont à nu devant toi », Psaume LXVIII, 6), la rédemption de cette folie n'est pas reçue comme moins folle par un Saint Paul lorsqu'il écrit (Première Epître aux corinthiens, I, 21) : « Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a point reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants ». Pour donner ici une référence plus récente je mentionnerai simplement, le livre de Jean Bottero, *Naissance de Dieu*, Paris, Gallimard, 1986.

23. Cicéron, *Tusculanes*, op. cit., p. 74.

24. Erasme, op. cit., p. 46.

Dans le domaine de Moria nul n'est fou sinon à propos²⁵. Mais la façon dont Oreste « fait avec » sa folie furieuse atteste pour nous que cette fondamentale proposition érasmiennne (nous l'ajoutons ici aux trois précédemment recensées) vaut aussi bien dans les cas dont Moria se dessaisit au profit des Furies. Nous soupçonnons de là qu'il se pourrait bien que là-même où l'*Eloge de la folie* laisse le champ libre à la problématisation stoïcienne de la folie, cette problématisation s'avérât inconvenante.

Il est d'ailleurs remarquable que la distinction clinique folie moriasque / folie furieuse est, de fait, une distinction qu'Érasme reprend des stoïciens. Dans les *Tusculanes*, Cicéron distingue l'*insanus* du *furiosus*, ce dernier seul privé de ses droits civiques par la loi romaine dite « des douze tables ». Le « furieux » latin est le grec « mélancolique » mais généralisé puisqu'il n'est pas nécessairement frappé par la seule bile noire. Le stoïcisme condamne l'*insanus* comme ne différant que par degrés du *furiosus*. Érasme fera l'éloge de la folie en reprenant cette distinction stoïcienne mais pour lui donner une fonction différente de celle qu'elle avait chez les stoïciens. Dans sa critique du « syllogisme spécieux », Érasme sacrifie le *furiosus* pour soustraire l'*insanus* de l'emprise stoïcienne.

Notons que cette distinction clinique est aussi, chez Érasme, et d'une façon on ne peut plus éminente, une distinction doctrinale. Il s'agit, grâce à elle, de ne plus condamner, au nom d'une sagesse qui n'est que celle, prétendue, des *morosophoi*, la folie de l'*insanus*. Elle est donc aussi une distinction éthique.

Le dérapage d'Érasme sur la question de la folie furieuse est sensible lorsque nous le voyons présenter les Furies comme étant à l'origine de la faute morale alors que toute la tradition en Grèce n'en fait qu'un instrument légitime de la punition de ceux qui ont enfreint la loi du maternel. S'il faut un responsable de la folie furieuse d'Oreste, il a bien plutôt la figure d'Apollon qui, en donnant à Oreste ce conseil inouï de ne pas soutenir Clytemnestre quoi que cette mère ait pu faire de criminel, sait bien, aussi bien qu'Oreste ou que quiconque en Grèce, qu'il met *ipso facto* Oreste en position d'avoir désormais affaire à la haine des Furies. Lisons Érasme sur ce point, nous le verrons présenter les Furies comme figure de Satan.

25. Érasme, *op. cit.*, p. 81. La formule est reprise d'Horace : « *Pense au bûcher funèbre et, quand tu le peux encore, mêle un peu de folie à tes desseins : il est doux de déraisonner à propos* ». Que Freud ait porté la recherche de la douceur au rang d'un principe valable pour tous (le « principe de plaisir ») nous ouvre la voie pour l'universalisation que nous opérons ici à propos de cet « à propos » : il ne concerne pas seulement, disons-nous, la « douce folie » mais aussi bien la folie furieuse (cf. la suite de notre analyse).

Il est une folie, écrit-il, « que les Furies déchaînent des Enfers, toutes les fois qu'elles lancent leurs serpents et jettent au cœur des mortels l'ardeur de la guerre, la soif inextinguible de l'or, l'amour déshonorant et coupable, le parricide, l'inceste, le sacrilège, et tout le reste, ou lorsqu'elles poursuivent de leurs torches terrifiantes les consciences criminelles »²⁶. Dans cette phrase, une version chrétienne des Furies identifiées à Satan cohabite mal avec la version grecque des Furies comme bras de la justice ; un « ou » sépare les deux versions, permet à Erasme, si soucieux d'une heureuse cohabitation des traditions grecques et chrétiennes, d'escamoter, dans sa discussion avec les stoïciens, une réelle difficulté.

A ne pas admettre, avec Erasme, que le désir de tout un chacun vient s'inscrire dans « la folie de la croix », à le cerner, avec Lacan comme désir de l'Autre (le désir d'Oreste est celui d'Apollon), serons-nous amenés à radicaliser la critique érasmiennne de la problématisation stoïcienne de la folie ? On peut s'y attendre pour autant qu'on se souvienne ici à quel point les stoïciens se consacraient à ce qu'un E. Jones nommerait l'*aphanisis* du désir (un cas de plus de l'incidence du stoïcisme jusque dans le mouvement psychanalytique). « Ne désire que ce qui dépend de toi »... conseillait Épictète²⁷ !

Perturbation dans pernepsy

Lus par après l'invention de la psychanalyse, certains textes stoïciens laissent clairement paraître, même à des yeux qui ne se prétendent pas psychanalytiquement avertis, à quel point le symptôme, chez celui qui s'est fait un certain jour partisan du Portique, est fait pour interroger voire mettre en cause ce transfert. Tel fut le cas du malaise de Lucilius, motif d'une demande de guérison par lui adressée à Sénèque²⁸. Le maître s'en tire plutôt mal (en dépit du succès de librairie de sa *Lettre à Lucilius* sur laquelle le « tout Rome » se précipite comme sur du pain béni) dans son souci de maintenir Lucilius comme membre de l'École. Le malaise mineur mais permanent, mais insidieux, mais insistant, de Lucilius réclamait une réponse autre que toutes celles que lui fournissait la Doctrine et qu'il savait aussi bien que quiconque. Malheureux Sénèque qui ne

26. Erasme, *op. cit.*, p. 46.

27. Épictète, *Le manuel d'Épictète*, trad. M. Dacier, Avignon, Aubanel, 1986, p. 23. L'homme stoïcien est « toujours en garde contre lui-même, comme contre un homme qui lui tend continuellement des pièges et qui est son plus dangereux ennemi » (p. 72 du *Manuel*).

28. Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, *op. cit.* C'est par allusion à l'essai de P. Veyne que nous parlons, plus haut, d'une clairvoyance chez qui ne se prétend pas psychanalytiquement averti.

peut que lui rabacher les sempiternels conseils, le malaise de Lucilius le met en échec et, par-delà sa personne, l'École et la Doctrine qu'elle sut transmettre.

La clinique psychanalytique interroge cette articulation du symptôme (et par-delà le symptôme, de l'entité clinique) au transfert. Mon intention n'est pas ici d'étudier dans toute son ampleur le rapport de Lacan aux stoïciens. Je voudrais en revanche et d'une façon on ne plus locale, montrer, en étudiant de près une certaine intervention de Lacan lors des *Assises sur la passe* de l'E.F.P., qu'un tel questionnement n'est pas sans apporter quelque perturbation dans ce qui se donne comme différenciations cliniques quasi définitivement établies.

Il s'agissait donc, en avril 1978, à Deauville, de la passe. Lacan attendait alors, de cette passe, qu'elle éclaire ce qu'indique d'enjeu sa formule : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même », formule qui, comme le prouve cette attente de Lacan, indique bien plus une difficulté qu'elle n'y apporte de solution. Il est vrai que pointer, que localiser précisément une difficulté n'est déjà pas rien. Confronté par l'école à une certaine non-réponse à sa demande, Lacan, en conclusion de ces journées, va avancer un pion qui, nous l'allons voir, jette quelque trouble dans ce que j'appelle la clinique pernépsy. On obtient ce « pernépsy » en translittérant, suivant une règle acrosyllabique, les trois entités dites majeures de notre clinique : perversion, névrose, psychose. On s'aperçoit alors, avec cette translittération, que tout ça vient bien gentiment se ranger à l'enseigne d'un père né psy comme d'autres sont nés coiffés ou avec le stérilet de leur petite maman dans la main. Ça a l'air de tourner rond ce pernépsy, mais à quel prix ?

Se constituer comme analyste, commence par dire Lacan, c'est être mordu par Freud. Mordu ! Être mordu n'est pas très drôle, même quand ça dure le temps d'un éclair. Mais être mordu par Freud dure plus longtemps, ... généralement toute une vie. Où Freud mord-il les hommes ? Lui avait sa petite idée là-dessus et qui correspond, malheureusement, à cet endroit auquel, malheureusement, chacun pense aussitôt. Et les femmes ? Ici l'absence d'une évidente réponse nous laisserait plutôt le bec dans l'eau...

Dans cette intervention de Lacan, *être mordu par Freud*, est donné comme équivalent à *croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient*. Chacun sait que Freud donnait cette croyance comme nécessaire sinon suffisante pour que quiconque soutienne la position du psychanalyste. Pourtant Freud, que je sache, n'a jamais désigné l'inconscient comme une *chose absolument folle*. Il y a là une disparité entre Freud et Lacan, et qui joue d'une façon décisive dans ce texte. Elle rejoint ce que nous avons déjà noté d'un rapport différent au stoïcisme.

Deux années auparavant, en octobre 1976, Lacan s'était autorisé à translittérer l'*Unbewusst* en l'écrivant « l'une bève ». En renommant ainsi l'*Unbewusst*, il substituait cet « une bève » à la traduction reçue d'*Unbewusst* par « inconscient », il rejetait cette traduction, acte décisif dont la majorité des psychanalystes, y étant inclus les « lacaniens », continue à se taper le coquillard avec les plumes de l'indépendance. Que disait Lacan en 1976 ? Que Freud avait ramassé cet *Unbewusst* chez Hartmann, que Freud avait été mordu par l'*Unbewusst* hartmannien. Être mordu par l'*Unbewusst* ou le translittérer sont deux positions subjectives fort différentes, différentes au point que Lacan pourra en venir à formuler (après l'avoir dit d'Hartmann) que Freud ne savait absolument pas ce qu'il disait avec son *Unbewusst*²⁹.

On pourra être sensible à la portée érotique du tableau façon Pierre Klossowski qui se laisse ici dessiner : quelque chose mord quelqu'un qui mord quelqu'un ou, mieux encore du point de vue de la jouissance, quelques autres.

De 1976 à 1978, le problème se déplace : en 76 Lacan translittère l'*Unbewusst*, ce qui lui permet de proposer, en 78, une traduction qui diffère sensiblement de celle qui se trouve reçue ; il peut dire, maintenant, l'avoir traduit par le « sujet supposé savoir ». L'élève scrupuleux est ici tenté de le rappeler à son propre ordre (mais ordre de qui ?), comme savait si bien le faire J.A. Miller : « Mais non mais non, Monsieur, vous confondez ici inconscient et transfert. » Ce serait pourtant méconnaître ce que ce déplacement nous suggère, à savoir que toute l'affaire ne tient pas tant au statut de l'inconscient qu'au transfert.

Il y a des gens, remarque Lacan, « qui croient aux psychanalystes » ; il voit là, *once more*, une « histoire absolument folle ». S'agirait-il de la même folie qui fait le psychanalyste croyant en l'inconscient ? Plutôt que de répondre précipitamment, mettons bout à bout les énoncés qui viennent d'être mentionnés : l'analysant croit en quelqu'un (le psychanalyste) qui croit en quelque chose (l'inconscient) qui a mordu quelqu'un. Ceci se laisse transcrire en ce que je nommerai ici une *chaîne de la croyance* :

quelqu'un	CROIT	en	quelqu'un	qui	CROIT
<i>l'analysant</i>			<i>l'analyste</i>		
		en	quelque chose	qui a	MORDU
		<i>l'inconscient</i>			<i>Freud</i>

Il est à noter que la position du psychanalyste lambda y diffère nettement de celle du premier d'entre eux : Freud est mordu par l'*Unbewusst*, chacun des autres psychanalystes se trouve mordu par

29. Un an plus tard il le qualifia de « délire de Freud ».

Freud devenant ainsi, du coup, croyant en l'inconscient freudien. Il faudra dire si pour nous est acceptable l'idée qu'il puisse y avoir deux essences différentes du psychanalyste.

Notons aussi que ce qui mord l'un est objet de croyance pour l'autre qui, de ce fait et à la différence du premier, se trouve mordu non par quelque chose mais par quelqu'un. Il apparaît donc que les deux concepts cliniques des *mordus* et des *croyants* sont liés et même enchâssés mais décalés, et liés par ce décalage même.

La *chaîne des morsures*, étant celle du psychanalyste sans analysant, comportera un cran de moins :

quelqu'un MORDU par quelqu'un MORDU par quelque chose
l'analyste *Freud* *l'inconscient*

Une certaine formalisation apparaît puisque les places, dans les deux chaînes se révèlent être dans le même ordre :

quelqu'un / quelqu'un / quelque chose / quelqu'un

De même les deux fonctions (*être mordu* et *croire en*) sont pareillement ordonnées dans les deux chaînes :

chaîne des croyants : croit / croit / mordu
chaîne des mordus : mordu / mordu / ...

Les exigences de symétrie formelle appellent que la place vide de la ligne ci-dessus soit tenue par une fonction « croyance » ; tel est en effet le cas dans le texte de Lacan lorsqu'il donne l'analysant comme croyant.

Trois positions subjectives se laissent donc différencier. Freud à tout seigneur tout honneur, est un incroyant mordu, tels ces théologiens seuls véritables athées au dire de Lacan. L'analysant, lui, est un croyant non mordu, tandis que le psychanalyste serait à la fois croyant et mordu. Ecrivons ceci en un tableau pour ce qu'il dégagera d'une quatrième et imprévue position subjective :

croyant	-	+	+	-
mordu	+	-	+	-
	Freud	L'analysant	L'analyste	<input type="text"/>

Si ce n'était cette quatrième possibilité, on pourrait imaginer que, dans l'analyse, les choses tournent bien rond. Ainsi la didactique consisterait-elle en l'opération par laquelle le psychanalyste transformerait qui croit en lui en un croyant en l'inconscient et désormais

mordu par Freud — soit en quelqu'un d'identique à lui-même³⁰. Moyennant quoi c'est la question portée sur le « lui-même », si centrale dans la passe effective, qui se trouverait court-circuitée comme elle le fut, d'ailleurs à leur insu, mais néanmoins de façon pour nous parfaitement lisible, par certains des membres les plus éminents du jury d'agrément de la défunte E.F.P.³¹.

Cette quatrième possibilité marque la place de la clinique analytique telle que Freud en formulait une exigence principielle et d'ailleurs impensable en psychiatrie : aborder chaque cas comme si rien n'avait été déposé, au titre d'un savoir, depuis l'analyse des cas précédents. Sans cette quatrième possibilité, pourraient sans plus de difficulté être identifiées comme une seule et même folie, comme un avatar de cette unique folie, les deux choses ici dites par Lacan « absolument folles » à savoir l'entrée en analyse et le passage du psychanalysant au psychanalyste.

Quel est le statut clinique de cette folie absolue, la croyance aux psychanalystes ? Lacan, sur ce point, à Deauville, va se prononcer, non sans que sa prise de position — on va le voir — ne jette quelque trouble dans la clinique établie. Il avança en effet ce jour-là que celui qui franchit le pas de venir demander une analyse à un psychanalyste, « *il faut bien [!'] appeler le psychotique* ».

Ce dire de Lacan part d'une vérité grossière et dont on a beaucoup abusé : tout le monde a des symptômes névrotiques mais seulement quelques-uns, poussés, par les dits symptômes, viennent demander une analyse à un psychanalyste. En les appelant psychotiques, Lacan donne ce jour-là un critère qui les différencie du commun des névrosés.

Nous voici donc avec une définition *psychanalytique* du psychotique, une définition parfaitement claire et distincte même si elle reste partielle : est dit par nous « psychotique » celui que ses symptômes névrotiques conduisent à venir nous demander une psychana-

30. Ceci jette un éclairage non négligeable sur cette si difficile question du « retour à Freud ». En désignant Freud, Lacan ne tentait-il pas de déplacer cette croyance dont il est l'objet ? Est-ce que, précisément, cette opération n'a pas trop bien marché avec un certain nombre de ses élèves qui, sous sa suggestion, se sont en effet trouvés mordus par Freud en croyant en son inconscient ? N'a-t-on pas là l'explication de ce fait que les plus brillants d'entre eux (un Laplanche par exemple) se soient détournés de lui pour, apparemment, ne s'intéresser qu'à Freud ? En 1978 Lacan prend acte de cet os, l'impossibilité du transfert de transfert (il a reconnu qu'il n'y a pas de transfert de transfert au moment du séminaire sur *L'acte psychanalytique*). A une nouvelle génération d'analysants il ne saurait, après 1978, désigner Freud comme il l'avait fait auprès des précédentes, ce qu'entérinera, de Caracas, son « *soyez lacanien si vous le voulez* ».

31. Lacan, le 19-04-1977 : « *Pourquoi Freud n'introduit-il pas quelque chose qui s'appellerait le lui ?* » Cf. J. Allouch, « Une femme a dû le taire », in *Littoral* N° 11/12, Toulouse, Erès, fév. 1984, p. 81-100.

nalyse. Celui-là est « absolument fou » — donc au sens de la psychose — en ceci qu'il croit aux psychanalystes. Il existe donc cet être, étrange à en juger du point de vue de la clinique du pernépsy, le psychotique à symptôme névrotique.

Le spécieux du transfert

Ce psychotique à symptôme névrotique ferait-il scandale dans la clinique du pernépsy au point de conduire chacun à minimiser la portée de ce que Lacan ici indique ? Quiconque refuserait l'identification proposée devrait en tout cas dire comment il différencie ces deux catégories de névrosés, ceux qui demandent une analyse et ceux qui ne le font pas. Pour autant que je le sache, rien de décisif n'a jamais été proposé comme susceptible de différencier ces deux cas.

Concluons en montrant que cette perturbation dans la clinique du pernépsy, venant d'un homme qui n'en revient pas de quarante années d'expérience analytique et qui a maintenant (d'ailleurs tel était aussi le cas, mais fort différemment, au tout début de son parcours) les moyens de faire valoir sa disparité avec Freud, n'est pas un hapax mais qu'elle est cohérente avec un certain nombre de prises de positions contemporaines qui lui fournissent un étayage à mon sens capital.

Et tout d'abord, qu'en est-il des « autres », en particulier des psychotiques à symptôme psychotique ? Toujours dans la même intervention de Deauville, Lacan remarque qu'ils ont « la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper ». Pour entendre cette phrase correctement, il convient de savoir ce que veut dire « sagesse » dans la bouche de Lacan, un quelque chose à propos de quoi il ne se gausse pas moins qu'Érasme dans son *Eloge de la folie*. La « sagesse » en question repérerait donc une certaine incompatibilité entre le discours tenu par le psychotique à symptôme psychotique et le discours analytique. Ceci devrait quelque peu nous mettre la puce à l'oreille : si ces deux discours sont reçus comme incompatibles... c'est qu'ils sont reconnus comme étant du même tonneau ! Or il se trouve que c'est exactement ce qu'indique Lacan en juin 1979, lorsqu'il remarque que l'inconscient explique trop, remarque qui reprend, à propos de l'inconscient, ce qu'on a déjà dit du délire systématisé. Si l'analyse est, comme le dit encore Lacan à la même époque « un délire dont on attend qu'il porte une science », on comprend que le psychotique à symptôme psychotique puisse n'avoir rien à faire avec cela. Si le gain d'une analyse se paye d'une transformation de l'analysant en un croyant en l'inconscient désormais mordu par Freud, il est clair que ce psychotique ne se montre pas intéressé. Question mordant, il a tout ce qu'il lui

faut, il s'en trouve aussi empêché que le psychanalyste par la morsure de Freud.

Cet épingle de l'analyse comme un délire présente au moins cet avantage de satisfaire à une condition de la clinique qu'Erasmus nous a aidés à formuler, celle qui posait : il n'y a pas de non-fou. C'est encore Erasmus qui peut nous aider à formuler ce qui différencie le psychotique du tenant du discours analytique lorsqu'il écrit que « *l'homme qui prend une citrouille pour une femme est traité de fou parce qu'une telle erreur est commise par peu de gens; mais celui dont la femme a de nombreux amants et qui, plein d'orgueil, croit et déclare qu'elle surpasse la fidélité de Pénélope, celui-là personne ne l'appellera fou, parce que cet état d'esprit est commun à beaucoup de gens* »³². Autrement dit, cette différence est sociale, ce qui rejoint ce que nous avons déjà indiqué à propos de la folie furieuse d'Oreste, à savoir que l'incidence de chaque psychose, par-delà son enjeu familial, est proprement sociale (ceci rejoint d'ailleurs les tout premiers frayages de Lacan).

Dans le dernier temps de son parcours, que Lacan ait reconnu à toute parole ce statut de « parole imposée » qu'elle se trouve avoir chez le psychotique (le 17-02-1976), qu'il ait situé le rapport sexuel comme consistant dans le fait de « prendre des vessies pour des lanternes » (le 16-03-1976), qu'il ait positionné l'analyse comme « un délire scientifique » (le 11-01-1977), qu'il soit allé jusqu'à poser la question de savoir si l'analyse n'était pas « un autisme à deux » (le 19-04-1977), qu'il ait déclaré : « vous n'avez pas idée jusqu'où ça va le délire sur moi » (le 19-03-1980), voilà autant d'indications qui, semble-t-il, ne peuvent pas davantage être négligées que celle que nous venons d'étudier et qui confirment la présentation que nous en faisons ici.

Disons, pour conclure, d'où s'origine, à notre avis, cette ultime position lacanienne, bien plus radicale qu'on ne veut bien le voir. Non pas que nous souhaitions débusquer le principiel en son insondable gouffre. Plus trivialement, il s'agira, dès lors que le transfert a pu être référé au sujet supposé savoir, de ce à partir de quoi s'instaure un transfert, autrement dit de ce à partir de quoi, nous pouvons maintenant le dire, un sujet psychotique à symptôme névrotique ou — parfois — psychotique s'adresse à un psychanalyste pour s'en délester.

Le transfert fut par Lacan mis en place comme rapport du sujet à ce qu'il a nommé comme étant le *sujet supposé savoir*. Repérer qu'il y a là un quelque chose d'assez spécieux n'est pas bien difficile ; il suffit de remarquer que c'est seulement après avoir renoncé à l'intersubjectivité que Lacan a pu situer ainsi le transfert ; il en

32. Erasmus, *op. cit.*, p. 47.

résulte que ce rapport du sujet au sujet supposé savoir ne peut en aucun cas être pensé comme un rapport intersubjectif. Comment donc peut-il être conçu ?

S'il s'agit du sujet, autrement dit de ceci qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, il ne peut avoir de rapport avec quoi que ce soit sinon par le biais d'un signifiant. C'est donc avec un signifiant que le sujet s'adresse au sujet supposé savoir, signifiant que, dans la *Proposition d'octobre 1967*, Lacan appelle « signifiant du transfert ». Ceci lui permet d'écrire un mathème du transfert qui n'est rien d'autre qu'un des avatars de l'écriture canonique du rapport du sujet au signifiant. Cette dernière se présente ainsi :

$$\frac{S^1 \rightarrow S^2}{\S}$$

Le mathème du transfert s'écrira lui :

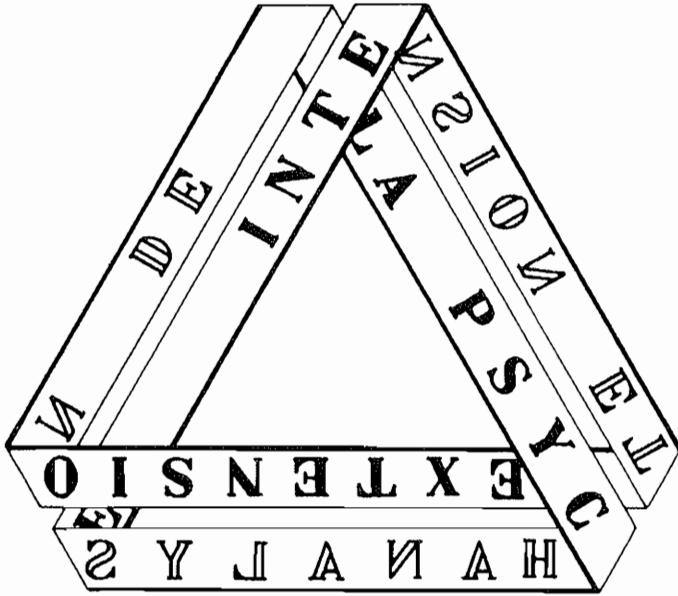
$$\frac{S \longrightarrow Sq}{s (S^1, S^2, \dots, S^n)}$$

On peut voir qu'il y a une nette disparité entre ce S, signifiant du transfert, et l'ensemble des S^1, S^2, \dots, S^n , signifiants dans l'inconscient : il occupe une autre place, il a une autre fonction. L'ensemble des signifiants inconscients valent comme ce matériel à partir duquel se foment le symptôme névrotique. Freud a été conduit à formuler l'hypothèse de l'inconscient afin de rendre compte de ces symptômes. Mais qu'en est-il de cette subjectivation en souffrance dans le signifiant du transfert ? Elle est d'une autre teneur, cela l'écriture elle-même du mathème du transfert le disait déjà. En disant, quelques années plus tard et précisément à l'occasion d'assises sur la passe, soit de ce moment où s'avère inopérante cette écriture d'un mathème du transfert, que seul le psychotique à symptôme névrotique vient demander une analyse, Lacan apporte un supplément fondamental susceptible de nous aider à repérer de quoi il s'agit dans le rapport au signifiant du transfert au signifiant quelconque, dans ce rapport dont c'est le fait même du transfert qu'il ne cesse pas de ne pas s'établir comme rapport. Nous pouvons en effet considérer, grâce à cette indication de Deauville, comme psychotique cette instauration du transfert avec ce S qui, hors l'effectuation de l'analyse, ne cesse pas, telle est l'incidence du transfert, de ne pas représenter le sujet auprès du signifiant quelconque.

Autrement dit le « psychotique », dans la formule « psychotique

à symptôme névrotique » se laisserait localiser en ce point lui-même d'instauration du transfert, d'adresse du futur analysant au sujet supposé savoir³³. C'est admettre que transfert et folie à deux se présentent comme deux formulations différentes d'une même question. Comment le psychanalyste opère-t-il avec cette folie-là ? Notons que le traitement de cette question qui est, pour nous, la question clinique par excellence, n'est envisageable que pour autant que le psychanalyste aura pu être décroché d'une position de croyant en l'inconscient ou de mordu par Freud où il trouve un refuge d'ailleurs pas si douillet que ça.

33. On pourra lire une étude plus détaillée de ce point dans mon article « Paranoïisation ? », in *Études Freudiennes*, N° 30, oct. 1987, p. 65-80.



*INTENSION ET EXTENSION
DE LA PSYCHANALYSE*

De l'efficienne de l'acte : causalité mentale ou loterie ?*

Antonia SOULEZ

I. La pensée de l'acte explique-t-elle l'acte ?

*(Place de la délibération et difficultés soulevées
par la définition de l'acte
comme sous-produit de l'activité humaine.)*

Le thème de l'action, dit H. Arendt à la fin de *La vie de l'esprit* (vol. 1) a été forgé par les professionnels de l'inaction. Voyons donc ce que les philosophes de la tradition en ont dit, à commencer par Aristote qui le premier a fixé de manière exemplaire les termes dans lesquels se posait le *problème* du passage à ce que j'appellerai pour l'instant, faute de mieux, l'action¹. Il faut dire ici qu'Aristote a sans doute inventé le problème de l'action ; il l'a inventé comme problème. Il a voulu expliquer la face technique de la possibilité d'agir à partir de la mise en œuvre des moyens pour une fin.

L'action comme problème dans le domaine de la philosophie, c'est une grande première. Parallèlement d'ailleurs, l'imitation de l'action découvre au philosophe un champ d'intérêt inédit qui a pour nom la *Poétique*.

* Ce texte résulte d'un travail pour un exposé d'abord prononcé à titre amical le 13 avril 1988 dans le groupe *Comment dire ?*, puis repris avec quelques modifications pour un exposé prononcé le 9 mai 1988 à l'*Ecole de la Cause*. Mais il est avant tout le fruit d'un enseignement d'un an dispensé en 1987-88 aux étudiants de philosophie de l'*Université de Paris XII-Val-de-Marne*, à Créteil, qui ont été ici mes premiers auditeurs.

1. Cf. plus bas ma note 3, mais il m'arrivera de parler aussi d'acte dans cette étude. Je n'ai pas voulu ici faire un travail, qui s'imposerait d'ailleurs, sur la distinction entre action et acte, mais cette étude pourrait y introduire aussi.

Une « grande première », pourquoi ? Parce que à son prédécesseur et maître Platon, la question de l'action semble bien avoir échappé, et Aristote ne s'est pas privé de le lui reprocher réduite qu'elle est à la thèse fameuse qu'il suffit de connaître le Bien pour le faire². La question de l'acte est ici immédiatement abordée sous l'angle de l'action morale :

— comme si il était entendu d'avance que l'acte vrai est d'abord éthique

— même s'il peut prendre toutes sortes d'autres formes.

Platon a cru en effet pouvoir *directement* déduire l'action bonne de la science du Bien et c'est cette déduction directe du faire à partir du savoir qui signe, aux yeux d'Aristote, l'ignorance du domaine propre à l'action, c'est-à-dire aussi la méconnaissance du chaînon intermédiaire entre *penser* et *action*, à savoir *pouvoir* agir.

Platon a manqué la foncière hétérogénéité entre ces deux registres du faire et du savoir parce que pour lui savoir c'est d'emblée pouvoir. Pour Aristote l'analyse de la *capacité d'agir* prend une valeur à part. A partir du moment où, n'en déplaise à Platon, l'incapacité d'agir s'avère a) toucher certes l'homme qui sait, mais b) être engendrée par autre chose qu'un accident purement externe, la déduction directe de l'action à partir de la science perd son sens. Un cap est dès lors à franchir du savoir à l'action qui n'est autre que *le pouvoir, et ses empêchements*.

Pour Aristote la question du pouvoir agir se pose dans le domaine des choses qui dépendent de nous, et peuvent, pour cette raison, être autrement qu'elles ne sont, tandis que, au niveau des principes dont il y a science, on a affaire à des choses nécessaires qui ne dépendent pas de nous parce qu'elles ne peuvent être autrement qu'elles ne sont. Pour le dire autrement, pouvoir ou ne pas pouvoir agir a lieu dans les affaires contingentes. Et si l'homme expérimente l'empêchement, c'est pour Aristote, précisément quand cela dépend de lui.

1. La forme logique du passage à l'action dans le syllogisme pratique d'Aristote

Examinons donc le « problème » du passage à l'action tel qu'il se trouve articulé par le syllogisme pratique, à savoir ce raisonnement de l'action qui chez Aristote prend la forme d'une chaîne de prémisses afin de résoudre inférentiellement ce qu'on vient de qualifier précisément de « problème ». Toute l'analyse qui suit part du principe

2. Voir notamment le *Protagoras* de Platon 344c-345b, puis 352d-357e.

CLINIQUE DU PSYCHANALYSTE

L'analyste comme Velazquez dans *Les Ménines*
En quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas
Y a-t-il une clinique du singulier
Perturbation dans pernepsy

INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

De l'effcience de l'acte
Chronique du séminaire de J. Lacan

RÉCRÉATIONS TOPOLOGIQUES

Changer de point de vue

LECTURES

La psychologie du moi et les psychoses
Nouveaux fondements pour la psychanalyse

Entre savoir et jouissance, du littoral au trait littéral, il y a un pas — un pas de sens. Faire semblant ici échoue ; et la feinte se prolonge dans le réel : la pas-science de la psychanalyse vire au délire ou s'instaure en religion. Les pages de LITTORAL sont ouvertes à ce qui se brise au tracé de ce trait.

littoral

en librairie

A ANGERS : Richer, 6, rue Chaperonnière. — **A AIX-EN-PROVENCE** : Vents du Sud, 7, rue Maréchal-Foch. — **A BORDEAUX** : La machine à lire, 13, rue de la Devise ; Mîmésis, 5 bis, rue de Grassi. — **A CLERMONT-FERRAND** : Les volcans, 80, boulevard de Gergovia. — **A GRENOBLE** : Arthaud, 23, Grande-Rue. — **A LILLE** : Le furet du Nord, 15, place Général-de-Gaulle. — **A LYON** : Librairie des Nouveautés, 26, place Bellecour. — **A MARSEILLE** : FNAC, Centre Bourse ; L'odeur du Temps, 6, rue Pastoret ; La Touriale, 11, boulevard de la Libération. — **A MONTPELLIER** : Sauramps, Verrière du Triangle. — **A NANCY** : Librairie des Arts, 18, Trottoirs Héré ; Agence de presse, 38, rue St-Dizier. — **A NANTES** : Vent d'Ouest, 5, place du Bon-Pasteur. — **A NICE** : La Sorbonne, 23, rue de l'Hôtel-des-Postes. — **A PARIS** : Le livre à venir, 10,

rue Tournefort (5^e) ; L'arbre voyageur, 55, rue Mouffetard (5^e) ; Librairie générale et universitaire, 5, rue Malebranche (5^e) ; St-Michel Sorbonne, 20, rue de la Sorbonne (5^e) ; Presses Universitaires, 49, boulevard St-Michel (5^e) ; Lipsy, 25, rue des Ecoles (5^e) ; Lire Elire, 16, rue de Santeuil (5^e) ; Autrement dit, 73, boulevard St-Michel (5^e) ; Bonnier Lespiaut, 41, rue de Vaugirard (5^e) ; Le divan, 37, rue Bonaparte (6^e) ; La Hune, 170, boulevard Saint-Germain (6^e) ; Du regard, 41, rue du Cherche-Midi (6^e) ; Tschann, 84, boulevard de Montparnasse (6^e). — **A ROUEN** : Sedac Armitière, 5, rue des Basnage ; Van Moe, 20, rue Thiers. — **A STRASBOURG** : FNAC, place Kléber ; Facultés Boucharlat, 2, rue de Rome. — **A TOULOUSE** : Ombres blanches, 48, rue Gambetta ; Privat, 14, rue des Arts. — **AU HAVRE** : La Galerne, Espace Oscar Niemeyer.

Tres faciunt insaniam, Jean Allouch. Chiffonner le mot, *Mayette Viltard*. Entretien sur *La bataille de cent ans*, *Elisabeth Roudinesco*. La littérature lacanienne en Argentine, *S. Glasman*, *L. Gusman*, *J. Jenkins*, *M. Levin* et *J.B. Ritvo*. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), *Gérôme Taillandier*. *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*, de François Roustang, *Jean Allouch*.

La déclaration de sexe

N° 23/24 octobre 1987

Un sexe ou l'autre, *Jean Allouch*. Entre l'homme et la femme il y a l'a-mur, *Philippe Julien*. De l'albur, *Rodrigo Toscano*. Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud, *Guy Le Gaufey*. Masculin et féminin, *Wilhelm Fliess*. Pour une lecture de Louis Wolfson, *Albert Fontaine*. Crux Logicorum, *Michel Grangeon*. La prise « en passant » de *La*

Lettre volée, *Raphaël Brossart*. Chronique du séminaire de J. Lacan, *Gérôme Taillandier*. Sur la compatibilité de la bande de Moebius et du tore, *Anne-Marie Ringenbach*. L'art de l'enveloppement au Japon.

Il court il court, le sujet

N° 25 avril 1988

Une journée dans la quête du sujet cartésien, *Jean-Marie Beyssade*. Mais quoi, ce sont des fous, *Bernard Casanova*. Pinel, Esquirol, Freud, Lacan, *Philippe Julien*. Une forme du sujet : la subjectivation. D'après *Le temps logique*, *Erik Porge*. Penser/Classer : le sujet, *Michel Cresta*. Du littoral au littéral, *Marie-Claire Boons*. Pli et repli, *Guy Le Gaufey*. La drôlerie du réel, *Jean-Paul Aribat*. De la souplesse des revenants-en-corps, *Mayette Viltard*. Questionner la dénégation, *Kéramat Movallali*.

logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du beau, *C. Simatos*. La grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Du plan projectif au cross-cap, *J.P. Georjin*.

L'enfant et le psychanalyste

N° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonnade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile, *E. Sokolnika*. La croix et le mot, *R. Brossart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier*. Le lien borroméen, *E. Porge*.

Quand l'inconscient se fait savoir

N° 19/20 avril 1986

Reminiscence sans rappel, *Laurence Bataille*. L'imbroglio de la faute, *Erik Porge*. Le savoir occulte, *Hélène Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *Jean Allouch*. En passe de savoir, *Christian Simatos*. Une mémoire sans histoire, *Georges Zimra*. Au commencement était l'hypnose : certitude et objection, *Irène Diamantis*. La sorcellerie et le savoir, *Charles-Henry Pradelles de Latour*. Savoir clinique et clinique du savoir, *Paul Alérini*. Il sait que (je sais qu'il sait que (je sais))),

Alain Didier-Weill. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., *Jean-Paul Abribat*. — (), *Serge Hajblum*. « Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot », *Françoise Wilder*. Le savoir, il s'invente, *Marie-Madeleine Chatel*. Qui sait ? *Guy Le Gaufey*. La parole envolée de Jacques Lacan, *Danièle Arnoux*. De la chose, *Pascal Padovani*. *The grounds are excellent*, *Jean Allouch*. Le contenu fatal, *Charles Bouazis*.

Identité psychotique

N° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, *Philippe Julien*. Revers de rêve : un acting-out, *Georges Zimra*. Avatars du corps et de son enveloppe, *Anne-Marie Ringenbach*. L'illusion des « Sosies », *J. Capgras et J. Reboul-Lachaux*. Endosser son corps, *Erik Porge*. Il y a un transfert psychotique, *Jean Allouch*. L'incorruptible Palio, *Marie-Madeleine Chatel et Arrigo Lessana*. La seconde mort chez saint Augustin, *Jean-Marc Lamarre*. Point de vue sur l'identification, *Mayette Viltard*. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, *Charles Henry Pradelles de Latour*.

DE S.I.R.

N° 22 avril 1987

Introduction, *Jean Allouch*. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ? *Jean-Pierre Dreyfuss*. Qu'il n'y a pas de psychogénèse, *Bernard Casanova*. Une esthétique non transcendante, *Jean-Paul Abribat*. Une présence sans qualités, *Guy Le Gaufey*. De l'objection comme construction d'objet, *Irène Diamantis*. Le fantasme, un nouage h(a)té, *Erik Porge*.

E. Porge. Imaginaire de la procréation et insémination artificielle, *D. David.* Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.J. Rassial.* Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout.* « Jean-Jacques, aime ton pays », *B. Saint Girons.* L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton.* Père dans le réel — père symbolique — père réel, *A. Didier-Weill.* Mémoires, *C. Simatos.*

(épuisé)

Traduction de Freud, transcription de Lacan

N° 13 juin 1984

Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud.* A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux.* Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard.* A travers les langues, *C. Toutin.* Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta.* L'édition des *Ecrits* en espagnol, *M. Pasternac.* Sur la transcription, *D. Arnoux.* La place du lecteur, *D. Cerf-Bruneval.* Transcription et ponctuation, *D. Hebrard.* Lacan censuré, *J. Allouch.* Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier.* Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux.*

Freud Lacan : quelle articulation ?

N° 14 novembre 1984

Freud déplacé, *J. Allouch.* Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien.* L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy.* Représentation freudienne et significatif lacanien, *G. Le Gaufey,* M. Duras ou le ravisement du réel, *J.L. Sous.* De l'amitié,

A. Mizubayashi. Premiers pas, *J.Y. Pouilloux.* Amae sans complexe, *F. Davoine.* Le plan projectif, *S. Barr.* La dissymétrie, le spéculaire et l'objet a, *A.M. Ringenbach.*

L'hainamoration de transfert

N° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien.* Le modèle scientifique : Empédocle chez Freud, *J. Bollack.* *So what ?* *J. Allouch.* L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux.* Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout.* Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis.* Lacan et son camp, *C. Simatos.* L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa.* Sur la « liquidation » du transfert, *M. Viltard.* L'amour Tristan... amour pointilleux des langues, *M. Cresta.* Les deux haines, *A. Didier-Weill.* La pulsion et l'écart, *P. Hassoun.* Le dés(a)ir, *G. Le Gaufey.* Dé-supposer le savoir, *J. Poulain-Colombier.* Dire la haine ? *M.C. Boons.* Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B. Casanova.* A propos d'Hélène, *B. Cassin.* Comment ça s'écrit, *H. Debray.* La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge.* Allogène, *J.L. Sous.* « Mésalliance » et amour de transfert, *C. Toutin.*

Action du public dans la psychanalyse

N° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard.* L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill.* La présentation de malades, *E. Porge.* Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier.* L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien.* Sur le temps

Intension et extension de la psychanalyse

N° 6 octobre 1982

Kant avec Sade, *T. Marchaisse*. Du discord paranoïaque III, *J. Allouch*. Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse », *J.P. Dreyfuss*. Séances mathématiques II, *P. Soury*. J.M. Olivier : « Lautréamont le texte du vampire », *R. Brossard*. Didi Huberman : « L'invention de l'hystérie ».

L'instance de la lettre

N° 7/8 juin 1983

La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoïanoff-Nenoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.H. Pradelles*. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La vis de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdieu*.

La discursivité

N° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur, *M. Foucault*. Les trois petits points du « retour à... », *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libéra F. Nef*. La feinte mystique,

G. Le Gaufey. Y a-t-il un discours de la mystique ? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

La censure

N° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à fossier, *J.Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.M. Ringenbach*.

Du père

N° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome, *M.M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ? *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, *issit* le père, *J. Baril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.H. Pradelles de Latour*. D'où nous vient la théorie psychanalytique ? Du père ? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C. Toutin*. L'autre et le lieu, *A.M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père,

littoral a déjà publié

Blasons de la phobie

N° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi, P. Thèves*. Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge*. Le lieu-dit, *G. Le Gaufey*. Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen*. Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch*. La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien*. A propos de deux portraits de St. Jérôme lisant, *J. Hébrard*. Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard*. Traduction : La lettre 52 de S. Freud à W. Fliess. (épuisé)

La main du rêve

N° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart*. Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus*. Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard*. Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan*. Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit*, *D. Arnoux*. Quand... « la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse », *F. Biégelman-Barroux*. La vérité parle, le savoir écrit [II], *P. Julien*. Le regard suspendu, *D. Chauvelot*. L'invention de la lettre, *D.G. Laporte*. Freud avec Börne, *J. Fourton*. Traductions : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud*. Note sur l'histoire de la technique psychanalytique, *S. Freud*. L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Börne*. (épuisé)

L'assertitude paranoïaque

N° 3/4 février 1982

Le « règne de la parole » de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef*. Sur la théorie médiévale de la *suppositio*, *A. de Libera*. Abord de l'hallucination, *E. Porge*. Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi*. Du discord paranoïaque, *J. Allouch*. La folie à deux, *Dossier* Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont*. Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey*. Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini*. Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons*. « Des trésors aveuglants d'authenticité », *C. Amirault*.

Abords topologiques

N° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.C. Terrasson*. Note sur la trinité, *P. Julien*. De l'écriture nodale, *E. Porge*. Séances mathématiques, *P. Soury*. Lire autrement que quiconque, *M. Viltard*. Du discord paranoïaque II, *J. Allouch*. L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.H. Pradelles*. Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder*. La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdiau*. Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier*. G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres », *L. Bazin*. P.L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne », *G. Le Gaufey*.

Jacques Lacan fut en France le psychanalyste à la fois le plus admiré et le plus contesté. Ces positions extrêmes ont engendré de nombreuses publications sur ce qu'il a enseigné ; centrées sur un point particulier, elles ont privilégié telle période, fixé telle thématique, choisi telle accentuation. Aujourd'hui, après la mort de Lacan en 1981, il devient possible de s'interroger sur l'apport de l'ensemble de ce que fut cet enseignement de 1932 à 1980. Sur quelles impasses de la psychanalyse interroge-t-il ? Quelles réponses donne-t-il suivant les différents moments de son énoncé ? Ce livre permet que soit enfin ouvert le débat sur ce qu'a accompli Lacan. Il a voulu promouvoir un *retour à Freud*. Or, ce qu'aura été ce retour est à dire.

Les pages de ce livre mettent en évidence ce qui a orienté la recherche de Lacan du début à la fin : la place de l'image du corps et de l'imaginaire. Elles montrent comment Lacan, en établissant le rapport de l'image au langage et au réel, fut amené à inventer un *nouvel imaginaire*.

L'enjeu de ce débat concerne non seulement les psychanalystes, mais tous ceux qu'intéresse Freud par la découverte qu'il a introduite en notre culture d'aujourd'hui. Pour le gagner, il est souhaitable que l'enseignement de Lacan ne soit pas réduit à quelques formules péremptoires, ni enfermé dans un ésotérisme d'initiés. Ce livre est né de ce double refus.

John P. Muller et William J. Richardson,
OUVRIR LES ÉCRITS DE JACQUES LACAN
Adaptation de Philippe Julien

1 volume format 14,5 × 23,5, 200 pages, 115 F.

Le nom du psychanalyste Jacques Lacan ne cesse de polariser l'attention de nos contemporains. Cependant, en dépit de nombreux ouvrages et revues consacrés à son œuvre, celle-ci reste mal connue ou même systématiquement méconnue. Comment, dans ces conditions, si l'on ne veut pas se contenter de slogans ou de quelques aphorismes, savoir ce que fut réellement l'enseignement lacanien ? La réponse à cette question paraît à première vue simple : aller aux *Écrits*, seul livre de psychanalyse qu'ait publié Lacan lui-même. Mais ce n'est pas chose aisée. En effet, ce recueil composé de divers articles et communications est un incroyable condensé de plusieurs années d'enseignement hebdomadaire : de quoi décourager les lecteurs les plus persévérants ! Les textes de Lacan resteront-ils donc impénétrables à la plupart d'entre eux ?

Refusant cette situation, deux psychanalystes des États-Unis, J.-P. Muller et W.-J. Richardson ont fait le pari d'accompagner le lecteur la plume à la main, ligne à ligne, en ce déchiffrement difficile. Et ils l'ont gagné.

En effet, leur ouvrage, *Lacan and Language*, est le décryptement des neuf chapitres naguère choisis par Jacques Lacan et jugés les plus importants pour leur traduction en langue anglaise. Traduit et remanié à l'intention du public d'expression française, il est aujourd'hui la première introduction véritable au texte lacanien des *Écrits*.

Collection littoral

Jean Allouch, LETTRE POUR LETTRE,

traduire transcrire translittérer

1 volume format 14,5 × 23,5, 336 pages, 7 illustrations, 150 F.

Un psychanalysant apporte ce très court rêve : l'image de la lettre H. Elle est dessinée en blanc sur un panneau à fond bleu. Ces précisions ouvrent l'interprétation : H chiffre le signifiant « Hôpital ». Il s'agit en fait d'une translittération car, de cette image à ce mot, il y a toute la distance d'une écriture idéographique à une écriture alphabétique. Non sans provoquer un rire amusé, l'interprétation suit : la veille, son psychanalyste était intervenu d'une manière intempestive et cet H, qui renvoie, par contiguïté, à l'injonction « Silence ! » vient signifier au psychanalyste qu'il a à tenir sa place... et rien de plus.

Avec sa réinscription ailleurs (l'opération analytique effective), l'être qui peut lire sa trace se fait « dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui ». Cette formule de Jacques Lacan situe la clinique analytique — une clinique de l'écrit — comme celle des avatars de cette dépendance. En parcourant ici ses diverses formes (toxicomanie, hystérie, phobie, fétichisme, paranoïa), on verra se dégager l'instance de la lettre comme translittération.

Francis Dupré, LA « SOLUTION » DU PASSAGE A L'ACTE

Le double crime des sœurs Papin

1 volume format 14,5 × 23,5, 270 pages, 11 illustrations, 155 F.

Quand sa manifestation se trouve en quelque sorte réduite au seul passage à l'acte, la folie — curieusement — intéresse. Qu'a fait Schreber à l'écrivain, au poète, au dramaturge, au peintre, au philosophe, au cinéaste ? Rien. Les sœurs Papin, par contre, sollicitent : les Tharaud, Eluart, Peret, Man Ray, Sartre, Genet, Houdyer, Papadakis, et d'autres, tout récemment encore, font signe que ce passage à l'acte ne cesse pas de n'être pas résorbé.

A la sensible charnière justice/psychiatrie, leur cas — qui donna lieu à une retentissante bévue psychiatrique — s'inscrit dans le débat, alors fort vif, concernant les « crimes immotivés ». A quoi le passage à l'acte est-il « solution » ? Cette question est au départ du frayage de Jacques Lacan : les sœurs Papin le provoquent à modifier la réponse donnée dans sa thèse, et le conduisent au seuil de l'invention du stade du miroir.

Dans *La psychanalyse et son enseignement* il fixait le « sens » de toute la démarche : une *casuistique* utile à démontrer où se situe la résistance.

Avec les *Nouveaux fondements* nous restons pris dans les effets imaginaires de la relation duelle de la coaptation du vivant et du milieu, l'*Umwelt* psychologique ou l'*endo* de la réalité psychique.

De la réforme du sujet, *du sujet enfin en question*, ici rien de fait.

Ces fantasmes ne sont cohérents qu'à les prendre d'une autre source : pour faire de Freud « un jardin à la française », comme l'écrit « l'Étourdit », encore fallait-il avoir extrait le paradigme du réel, de l'imaginaire et du symbolique, se « prendre la patte » à la topologie de son nouage, question même du désir de l'analyste, de la direction de la cure par l'effet de suscitation de l'objet.

Mais toute « démarche » n'y prépare pas :

« Aucune proposition des psychanalystes enseignants ne pourra être dégagée d'implications inconscientes. Et la recherche d'un statut social pourra commander à leur insu la volonté perceptible chez certains de faire novation à tout prix »³.

3. Entretien d'Anika Lemaire avec Jacques Lacan, décembre 1969.

Il n'est pas sans inconvénient de définir la cure comme « enceinte ». Lacan parlait d'une odeur de renfermé...

La « position » du sujet supposé savoir, s'il est évoqué... est identifiée à la position de l'adulte, supposé *signifier*, de façon énigmatique. La cure est réinstauration purifiée de la séduction originaire infantile. L'originaire est infantile, non mythique, mais effectif, au fondement de *l'actualité*, essentielle à la cure.

En se refusant le savoir, et au savoir, l'analyste prend un rôle agogique (Pb. V), c'est-à-dire inductif, sinon inducteur. Psych-agogie, direction de conscience ?

Par là la « situation » est en elle-même transfert, ce qui reprend Ida Macalpine et Lagache, « production du transfert », « besoin de répétition et répétition du besoin », avec quoi Lacan... dès 57 ... avait dit que nous étions loin du compte !

Mais ce qui permet à Laplanche de distinguer le transfert en plein et le transfert en creux, tous les deux dans un creux, la fameuse neutralité et ses « attentions », sans doute...

Le transfert en creux, la « transcendance du transfert », est définie par rapport à des imagos qui retrouvent leur départ d'énigme.

Ce primat de *l'imgo* détermine la fin de la cure comme « transfert de transfert », terme que W. Reich fut le premier à introduire ; que Lacan ait eu quelque « raison » de l'écarter résolument semble... « oublié » !

Comment alors échapper à l'analyse indéfinie ? Il faut, nous dit-il, que l'analyste saisisse le moment tournant pour ceux qui relèvent du pont transbordeur, pour ceux qui relèvent du lancement de fusée... D'autres avaient dit : allez, le monde est riant et soyez un enfant sage !

Ce n'est décidément pas du côté de la séduction originaire et du transfert de transfert que nous trouverons la question de la fin de l'analyse... Il n'est pas impossible que nous y ayons manqué celle de la direction de la cure !

Conclusion

Lacan au cours de son séminaire *l'Angoisse* ouvrait — au hasard — un des derniers numéros de la Revue française. Au hasard, disait-il, parce qu'ils sont tous pareils !

Il n'a jamais cessé de dire « l'intérêt » que nous avons, pour la théorie, la clinique et la pratique à de telles lectures « critiques ».

Il l'a dit parfois avec lassitude comme dans *La direction de la cure* : « Qui balayera cette énorme écurie d'Augias, la littérature psychanalytique ? », ce qui était une façon de nous encourager à ne pas nous laisser écraser par la nôtre, de lassitude — *cum grano salis*...

L'originnaire est constitué par la présence culturelle universelle d'adultes et d'enfants, faibles et petits, associés à la vie adulte selon des modalités culturelles variables, historiquement.

Une fois de plus, traduire n'est pas neutre : *Hilflosigkeit*, par l'intermédiaire de *désaide*, renvoie à une inadaptation objective, au besoin d'une aide objective, en l'absence de toute conscience du besoin (ne pas se rendre compte du danger). Le cri est alors simple indice objectif, « débordement de la bouilloire ». La mère en fera un appel à l'aide.

Le fondement ultime est donc dans une situation de communication : une relation vitale, une interaction où l'adulte apprend la peur (qui s'assimile très vite... l'angoisse !) à l'enfant et une relation inégale, déviante, où l'adulte, opaque à lui-même, séduit l'enfant et par le trauma, le dote d'un inconscient.

Il restait à réduire « cet inconscient » à l'immanence d'un sens à ses expressions. Politzer (déjà évoqué à Bonneval), Sartre, Roy Schafer sont ici convoqués... Un sens énigmatique laissant un reste désigné et par là refoulé, voilà au terme la peau de chagrin que laissent entre nos mains les *nouveaux fondements*.

Tant il est vrai que le culturalisme de Margaret Mead relayé par la phénoménologie de Merleau Ponty n'entame en rien la « *Position de l'inconscient* », perdant le bébé éperdu dans les dégoûtements de la baignoire, comme l'avait annoncé Lacan... plus de trente années avant !

La séduction psychanalytique

Est-ce mettre au centre *le désir de l'analyste* que de concevoir la cure, au sens fort du terme « contrat », comme une instauration ? un « geste, un ensemble de gestes instaureurs » ?

Voilà qui accorde la première place à la notion de « situation », sans cesse à réinstaurer. Et si, déjà, se pointait un forçage...

La « situation » se définit par rapport aux intérêts adaptatifs, car l'instauration d'un « lieu pulsionnel pur » (qui invite aux plaisanteries de Lacan sur le pâté pur porc...) s'opère par la mise en tangence de l'auto-conservation. Il s'agit du fameux baquet, *analogon* du rêve, un comme-un rêve qui n'est pas le rêve.

La traduction de *Versagung* par « refusement », si elle a le mérite d'éviter frustration, risque de réduire la technique à ce que Lacan a appelé l'art de la civilité puérile et honnête, refuser de conseiller sans pour autant rompre la « relation »... Surtout avec l'accentuation de la « situation » comme « contenance »... de l'environnement, de la séance, de l'attention... « les attentions du psychanalyste »...

Lacan et les lacaniens manqueraient surtout de « contenance » !!

2. La pulsion de mort est dans le champ du sexuel et pour Laplanche l'apport novateur de 1915 *n'est pas la pulsion de mort*, mais... la pulsion de vie, c'est-à-dire la sexualité de *l'objet total* : amour de l'autre, amour narcissique du soi.

3. L'expression de « pulsion de mort », « trop inspirée » n'est rien d'autre que le caractère conflictuel de la sexualité, entre le partiel et le total.

4. La métaphore requiert l'objet total, la métonymie est du côté de l'objet partiel qui est à peine un objet, en fait l'indice. En opposant « pulsion d'indice » et « pulsion d'objet » Laplanche marque qu'il n'y a d'objet que *l'objet total*.

5. Comme se mêlent processus primaire (informe, morcelé) et processus secondaire (synthétisant, totalisant) se mêlent pulsion d'indice et pulsion d'objet. Ainsi l'objet-source dépasse son morcellement vers... la génitalité de l'objet total.

Tout se tient, dirions-nous : sans l'objet *a*, « balle-objet... qui va raidir en fantasme le basket du désir que l'apparolle qui se fait de l'Autre (panier percé) va accrocher de quatre coins... »², sans l'appareil rigoureux du graphe du désir... ancrage biologique, fantaisies imaginaires, méconnaissance de la pulsion de mort et génitalité de l'objet total... forment la ronde !

Pour la grande gloire du moi, activité de synthèse, qu'il nous faut souple car... si la dénonciation par Lacan du moi comme instance de fascination est « outrancière », elle risquerait de n'être pas fausse, si la liaison allait à l'extrême... !

A croire que l'audience du séminaire — l'audience — matelas disait Lacan — avait aussi pour vertu que l'on pouvait en souplesse y rebondir dans la psychologie du moi ! Gardons-nous de la « synthèse excessive », camarade !

Et le culturel gagne à la main :

L'originaire qui fonde la séduction est *situation* : l'enfant est un individu bio-psychique, d'emblée ouvert au monde, en communication, pourvu de montages régulateurs.

L'inconscient, constitué, viendra par inhibition, acquisition d'un moi, *first-me possession* : au départ une sorte de conscience-préconscience, conscience perceptive primaire non verbale (où nous retrouvons le programme de Lagache... et la phénoménologie).

L'appel aux travaux de Margaret Mead vient alors frapper l'Oedipe de contingence culturelle, relativiser le rapport au sein : « combien d'enfants n'ont connu que le biberon » !...

2. Nous démarquons ici la préface à l'ouvrage d'Anika Lemaire.

Œdipe, complexe de castration, surmoi... se situent au lieu d'un refoulement *secondaire*, c'est-à-dire du sceau requis par le refoulement originaire pour être maintenu. Il s'agit « d'une remise en chantier de la topique freudienne »... expression plaisante, ... pour une méconnaissance.

Elle ne mettra pas les instances au même niveau, certaines ne sont pas langagières, le moi est « spécifiquement lié au problème de la *synthèse* ».

Cette remise en chantier, pour le sur-moi, rapproche pulsionnel et culturel, par l'*intersubjectif* : les impératifs sont des messages enclavés, non métaphorisables, mais relevant peut-être d'une métabolisation métonymique.

Pour la théorie des pulsions le moment freudien « le plus lucide » articule la sexualité sur l'auto-conservation, la pulsion sur l'instinct ou la fonction (adaptation-désadaptation). L'humain se caractérise par le rabattement du sexuel sur l'auto-conservation, en raison des failles de cette dernière. Mais l'auto-conservation reste en dehors du conflit psychique, même si elle peut en pâtir : *sphère non conflictuelle du moi*.

Et Laplanche s'interroge : faut-il garder le terme et la notion de pulsion ? Elle est définie comme ce qui pousse à l'action : « ce qui est, d'après vous, ce qui vous pousse au cul, mes chers amis »... ironisait Lacan en 64.

Pour Laplanche, la pulsion se détache du biologique... pour le rejoindre dans la *génitalité* !

La pulsion ainsi caractérisée, s'ancre dans le somatique, s'articule en *étapes* ou stades selon les zones érogènes et est constituée de *représentations* séparées et isolées. L'objet-source est identifié aux représentations-chose, signifiants énigmatiques refoulés. Ainsi la pulsion est en tension, entre son ancrage biologique et les fantaisies susceptibles de métabolisation, un non-symbolisable (corporel) et la symbolisation.

La théorie freudienne des pulsions est profondément « remise en chantier ». Notamment la poussée a une constance *relative* : commandée par les prototypes inconscients, elle varie avec le travail de métabolisation.

Laplanche place au centre de la théorie de la pulsion, l'étayage du sexuel sur l'auto-conservation, l'un et l'autre sont des aspects *globaux* d'un *fonctionnement* qui a un sens. Il s'en suit des conséquences... remarquables :

1. La séduction détache le sexuel de l'auto-conservation. Discontinuité dans la genèse certes, mais qui ne s'opère pas sans la séduction : nous avons un oignon dont une pellicule se détache (le sexuel) mais « l'oignon ne se pèle pas tout seul... la séduction pèle l'oignon de l'auto-conservation » *sic...*

3. aussi l'*inconscient* est condition du langage : la métabole refoulante leste à fond de cale le processus primaire, ainsi se construit le réseau réglé des métaphores et des métonymies ;
4. la « notion » de *métabole* a pour vertu, si on ose dire, d'effacer la distinction entre l'axe des contiguïtés et l'axe des substitutions. La distinction métaphore/métonymie est abstraite, le concret est mélange associatif : inéluctablement, nous retrouvons cette interprétation ouverte à tous les sens que Lacan avait épinglée en... 1964 !
5. ajoutons que métabole oublieuse (effacement de S_1) et métabole refoulante se mélangent dans le « concret » ; ce qui revient à dire que par la métabole, l'*homme auto-théorisant*, auto-symbolisant, c'est-à-dire auto-métabolisant du signifiant énigmatique ne cesse pas de s'arracher au clair-obscur pour s'y replonger...
6. Laplanche n'a pas cessé d'interpréter la barre de la métaphore comme barrière : inconscient/préconscient, là où cette « scription » fait surgir la fonction du signifiant Phallus comme signe de la « passion du signifiant ». Le sujet, dira Lacan, est le « pathème du phallus »... Rappelons-nous le caractère secondaire du fantasme de castration pour Laplanche ? Ici se trouve engagée la question de la psychanalyse comme ce qui concerne le noyau de notre essence : *Kern unseres Wesen !*

L'invigoration du moi

Pour Laplanche, si la topique rend compte du refoulement, le refoulement (originaire) est constitutif de la topique. Le point de vue génétique ne cesse pas de garder le primat.

Le signifiant énigmatique renvoie dans un premier temps à un *moi-corps*, tout de l'individu. Il est fiché, implanté à la périphérie de l'individu : ses zones érogènes, suscitées par l'effet des soins du maternage.

Le refoulement constitue le moi comme instance c'est-à-dire partie d'un tout, qui est une image du tout. Le moi est métaphore du tout biologique et comme organe, métonymie, en continuité avec le tout biologique.

Ce qui, par le refoulement, reste du signifiant énigmatique est l'objet source de la pulsion, interne au moi-individu et externe au moi-instance. La topologie, construite du développement, est faite d'enveloppes tangentes par leur périphérie, susceptibles de se contracter ou de se dilater (dilatation du rêve où le moi coïncide avec l'enveloppe somatique). Sphère enveloppement de la sphère, la *psychologie du moi* trouve son second souffle auprès des travaux de Paul Federn comme auprès de ceux de Didier Anzieu.

la confusion des langues, insiste sur l'importance des messages : le nourrisson aura évité la symbiose d'être un lichen ?

Précisons : il s'agit des messages... du monde adulte car l'élevage par des « parents » est contingence, généralité *biologique* et *historique* peut-être, et non situation inéluctable à quoi Laplanche ramène « l'universel ».

L'enfant est exposé à *des* langues : verbale, de gestes, de mimiques, d'affects... et jusque-là, si on peut dire, sa potentialité naturelle instrumentale et affective lui en permettrait l'acquisition, sinon sans problème du moins sans trauma, ce qui débouterait l'article de Ferenczi... et nous ouvre la voie d'un comportementalisme des apprentissages langagiers !...

Mais il y a pour Laplanche, la question du *sens* de certains messages, *sens* ignoré par l'enfant parce que le psychisme parental est plus « riche », *sens* sexuel que le développement a fait surgir en fondant un inconscient adulte clivé par le refoulement.

Il va donc s'agir pour Laplanche de construire au centre de la théorie de la séduction généralisée, cœur même des *Nouveaux fondements*, une théorie du *signifiant énigmatique*.

Notons que l'énigme a pour effet la séduction et que « ce départ d'énigme » ne subsiste que parce que les adultes trouvent eux-mêmes là des scénarios « partiellement obscurs pour les acteurs eux-mêmes »... Que ne sont-ils devenus parents, après avoir effectué « un travail de compréhension »... dirions-nous, si la plaisanterie n'était... un peu grosse, même si déductible !

Pour Laplanche pas de signifiant énigmatique sans une intentionnalité sémiologique, et là se marque le *refus* de lecture du « signe de perception » de la lettre 52, si ce n'est comme ce qui est susceptible de traduction, c'est-à-dire dans l'ordre du « signifiant à ... », de la « communication ».

Nous marquerons ici que le traitement de l'algorithme lacanien de la métaphore, par analogie, comme une proportion mathématique, présent dès la communication sur l'inconscient à Bonneval et que le dialogue de Lacan avec Perelman, avant le séminaire sur *les Fondements...* « aurait suffi à arrêter (sur cette pente) celui qu'elle fascine », a gardé toute sa puissance de fascination, « nouveauté des fondements » ou pas !!

D'où vient cette fascination si ce n'est :

1. que la visée du *signifié* (inconnu, énigme, s'il est sexuel) a le primat dans toute l'opération. S'il est connu, il associe le S_1 au S_2 et efface totalement le S_1 : transport d'un *sens* qui oublie son origine ;
2. signifié inconnu (que me veut-il ?) il maintient le premier signifiant « qui ne renvoie plus qu'à lui-même » et devient à la base de *l'objet-source* de la pulsion ;

une note Laplanche précise que ce qu'il appelle « l'investigation du fantasme » est aussi impuissante que « la position réaliste » à rompre le renvoi infini de scène en scène. Rien qui soit plus « ignorant » de la lecture par Lacan des *Cinq psychanalyses*, en particulier de l'Homme aux Loups, dans son épreuve de « vérité »...

L'après-coup, « si on veut bien lire Freud même sans Lacan »... est alors compris comme « enkystement » d'un souvenir qui devient « auto-traumatisant », ce qui réduit « le temps logique » à une pure réflexivité associative.

Surtout, cette attaque seconde, de l'intérieur, par le souvenir enkysté, ne serait pas compréhensible sans le pare-excitation, c'est-à-dire le moi ; elle ne l'est qu'à partir du moment où « le sujet *totalité*, l'individu *totalité* se trouve vicarié par *son* moi naissant ».

Tout est extérieur et tout est intérieur, précisément parce que le tout (l'inepte topologie de la sphère) commande... tout ! Mais pour Laplanche, les pointillés prometteurs de Freud ne tiendront leurs promesses qu'avec « un développement de la théorie du moi et de ses *périphéries* »... Tel, et sans vergogne, le chien de l'Écriture...

Freud écartelé...

Il est remarquable que la « période de refoulement » se caractérise aux yeux de Laplanche par un biologisme de la pulsion qui s'accroît et par une anthropo-phylogenèse... des *fantaisies*. C'est dire que le fantasme échoue, chez Laplanche, à trouver son statut : la traduction de *Repräsentanz* par représentance s'accompagne du rabattement du fantasme sur les fantaisies et « la fantaisie, réduite à elle-même, se dissout trop aisément dans la fumée de l'imaginaire ».

L'idéologie de la représentation, que la traduction évoquée plus haut révélerait s'il en était besoin... engage Laplanche dans une recherche acharnée de la factualité, avec laquelle, il confond le réel (*Realität* est... l'événementiel, *Wirklichkeit* est la réalité effective, non contingente, ... d'une *situation* bio-anthropologique). La séduction précoce est constituée par l'inéluctable biologie des soins maternels, du maternage physique — encore Freud a-t-il eu le tort de la limiter à l'éveil de l'organe génital : c'est du corps *entier* dont le maternage s'occupe.

La métabole ou encore « quel est le mot à désigner la similarité dont se dirige la manipulation d'un boulier par un idiot ? »
(in préface de Lacan à l'ouvrage d'Anika Lemaire)

A propos des soins de maternage, en soulignant leur côté bio-anthropologique, aurions-nous oublié l'inconscient de la mère ? Laplanche, avec l'exception que constituait l'article de Ferenczi sur

narcissisme est alors « intériorisation d'un objet *total* », ce qui est prendre en bloc « l'imaginaire Kleinien ».

Laplanche note en le regrettant que Freud lui-même a abandonné cette insistance sur l'auto-conservation. Insister sur l'objet était-ce pour en revenir à l'objet de la « conscience non thétique », de la relation sujet-objet ?

Un refoulement... de soixante-sept ans

Laplanche considère que l'article « Fantasma originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme » écrit par Pontalis et lui-même en 1964, marque la réapparition de la notion de séduction abandonnée par Freud le 21 septembre 1897 ; la théorie a été disloquée, caviardée, refoulée par Freud lui-même et elle est devenue objet de censure, frappée par le silence chez les disciples, en raison des options du *Maître*. Disons-nous que cette date (1964) fait « symptôme » ? En fin 63, après avoir été... négocié, Lacan suspend le séminaire *Le nom du père*, et en 64 traite des *fondements de la psychanalyse* : « Pendant dix ans... nous avons mis au point un *organon* à leur usage (les spécialistes) ». La crise lui permet de renverser la présentation de cet organon, ce qui va éclairer « l'abrupt du réel » restauré dans le champ freudien, ce qui ne se peut que par « la *subversion* produite dans le *sujet du savoir* ». Nous avançons ici que les *Nouveaux fondements* ont précisément pour visée d'effacer, se référant à 64, la coupure explicitement marquée par Lacan et tout ce qui, à partir de là, se construit ; cette visée, dans l'enseignement de Laplanche, n'ayant jamais cessé d'être tue...

Résolument, lire Freud selon la psychologie du développement

Lorsque Laplanche fait « le compte » des forces et des faiblesses de la théorie freudienne de la séduction infantile, qu'il nomme théorie restreinte, il considère comme positif tout ce qui au pied de la lettre, renvoie à l'immaturation biologique de l'enfant comme « *totalité* psychosomato-affective », qui va rendre possible « l'infection » du trauma. Les pointillés de la théorie freudienne qui sont prometteurs, s'expriment en termes d'étapes de développement, de niveau de réaction, de seuil (pubertaire) et d'étapes dans l'évolution biologique.

Si les *Trois essais* effectuent une avancée, ils le font en mettant la sexualité infantile dans la rubrique de la précarité des buts, de l'objet perdu, très explicitement d'une errance « qui ne retrouvera qu'à la fin la sexualité dite génitale », comprise comme celle d'un objet total et coapté...

Par contre la recherche obstinée de Freud de la datation de l'*Urszene* est point de faiblesse, « illusion apophantique », et dans

La psychanalyse (l'inconscient, la sexualité...) interviennent dans ce développement : inter-venir au sens de perturber... L'individu humain se fonde comme mythisant, auto-mythisant (mysthifiant) quand inter-vient la sexualité.

Il s'agit d'un événement (trauma) qui va fonder un *originaire*. Le point de vue essentiel n'est pas topique mais génétique : l'auto-conservation est per-turbée par le surgissement d'un « appareil de l'âme ». Ce dernier surgit parce que l'auto-conservation défaille : reprise en sous-œuvre des fondations du temple pour éviter que son *développement* ne les écrase.

C'est dire que la sexualité (et même le pansexualisme : infiltration de toutes les motivations par le sexuel) est, même en discontinuité, au service de l'auto-conservation et de l'adaptation. En strict parallèle, la psychanalyse vient en vicariance de la psychologie générale (la théorie reflète l'être), et de même que le sexuel se fait prendre pour du vital, la psychanalyse... Première erreur, *πρῶτον πσεύδος* mais *erreur bien fondée*, bien fondée dans le développement lui-même.

Laplanche pense avoir évité la psychologisation de la psychanalyse, précisément en refusant que la psychanalyse soit le tout de la psychologie.

Mais la discussion des étapes mises en place par Freud (auto-érotisme narcissisme, choix d'objet) a pour visée d'affirmer la précession d'une étape de vie de relation, de satisfaction du besoin, y compris sexuel, par rapport à laquelle « l'auto-érotisme » sera secondaire : l'effet d'un rebroussement sur le moi, et l'amour, dans la discussion de la position de Balint et la critique d'un amour primaire, apparaîtra comme ordonnée à un objet total, à la totalisation de l'objet, « acte du sujet total », secondaire et médiée par la totalisation du narcissisme (moi-peau) dont nous nous félicitons « qu'elle ne soit pas seulement aliénante ». L'auto-érotisme étant non unifié, morcelé, nous allons d'une vie générale de relation, biologique, où la symbiose peut avoir un sens, à l'unification de l'amour, de la vie du besoin à l'amour de l'objet total, l'étayage du besoin ne cessant pas d'être intriqué avec le choix de l'objet.

Des caractères prégénitaux à la génitalité de l'objet total par l'unification du moi, la « vicariance » de la P.D.A. par les « nouveaux fondements » est complète au point... qu'il s'agit des indiscernables selon Leibniz...

Laplanche a voulu faire sa place à la psychologie de l'enfant : il l'a mise à la base de la psychanalyse, au point de trouver dans l'*observation* du nourrisson le lieu où interfèrent psychanalyse et psychologie génétique : « unité de la psychologie » ?

S'il pose le problème de l'*objet*, il s'agit d'abord de l'ouverture primordiale du sujet psychologique au monde de l'adaptation et le

si toutes les personnalités étaient des personnalités *as if*? » (phrase que nous laisserons à qui voudra le soin de commenter...). Ces fictions sont en nous des *images*. Leur fonction est clairement indiquée : suppléer, vicarier... le vital chez le petit enfant, lui donner une raison de vivre, c'est-à-dire d'aimer, de s'aimer.

Pour s'aimer, il faut un soi-même, un moi faisant surface, enveloppe, peau. Le moi (et sur ce point Laplanche et les travaux d'Anzieu se rencontrent de façon explicite et éloquente...) est une vésicule d'amour, parce qu'elle est représentation d'un comme-un vivant, une image idéale...

Avons-nous tort de penser « invinciblement » à la sphère non conflictuelle du moi « l'incroyable P.D.A. » ? Jugeons-en : si Lacan, nous dit-on, a su dire que cette image pouvait être aliénante « heureusement elle n'est pas que cela »...

Il s'agira aussi plus loin de ne voir dans le stade du miroir qu'un des éléments dans la construction de cette image...

Cette vésicule d'amour dans son auto-fermeture, toujours en tangence, avec les *intérêts* vitaux de l'adaptation-désadaptation est strictement isomorphe à la situation de la cure, ce que Laplanche à partir du schéma du chapitre VII de la *Traumdeutung* a appelé le baquet : le geste fondateur de la cure répète le geste par lequel « l'appareil de l'âme » s'est fondé lui-même.

Ainsi ce que Laplanche appelle le sujet psychanalytique trouve son fondement par rapport à une « histoire plus vaste, non psychanalytique » l'histoire de la psychologie de l'enfant.

Laplanche s'attache à distinguer psychanalyse et psychologie du développement, à combattre tout rabattement : la psychanalyse ne rend pas compte du tout du développement de l'être humain et il ne s'agit pas de l'assimiler à la psychologie générale.

Il critique radicalement toute notion d'un narcissisme primaire comme état anobjectal à partir duquel se construiraient ultérieurement, par phases, les relations d'objet. Avec Lagache, il refuse une indifférenciation originaire, « la notion de différenciation primaire est préférable... ».

Mais ce retour au « programme de Lagache » dans « La psychanalyse et la structure de la personnalité » (1961), comme si une certaine *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache* n'avait jamais existé... Fait-il notre affaire ?

En fait la psychologie (« non psychanalytique ») du nourrisson (en termes de rapports au monde, de montages perceptivo-moteurs...) est requise comme fond minimal, réel, pour la psychanalyse. La psychologie de Piaget (psychologie alpine, disait Lacan), la phénoménologie de Lagache trouvent toute leur place : première, car ce qui vient d'abord est l'auto-conservation et son développement.

Le rêve notamment relève de cette énergétique. Mais que voulait donc dire Freud quand il écrivait que le rêve est un rébus ? et si cette énergie est muette (comme une mort qui n'est pas la mort ou comme une décharge qui n'est pas une décharge...) il ne s'agit certainement pas pour Laplanche de la faire parler !

Enfin ! ce dont il s'agissait...

Si la mort (la pulsion) est une fiction, s'il n'y a pas « d'idée inconsciente de la mort », cela tient à ce que l'inconscient « n'a pas d'idée »... du tout !

Le langage (et n'oublions pas... le non verbal qui, si nous ne nous sommes pas trompés... est, par le geste, assimilateur de l'écriture !) est aussi secondaire que le fantasme de castration... Un pas de plus et nous verrions là... un aveu ! Secondaire pour l'ontogenèse (pré-verbal), pour la phylogenèse (!), pour la topique, pour l'économique (préverbal), pour la phylogenèse (!), pour la topique, pour l'économique (régulé par l'énergie...), pour la cure, car la prise de conscience (au centre de la dynamique de la cure) est *flash perceptif* auquel s'accroche (fantôme exsangue et avide ?) la représentation du mot...

Une telle insistance (le mot est faible) permet d'identifier le lacanisme à un jungisme qui rechercherait au niveau primaire un inconscient collectif, dans le mépris du singulier et dans le déchaînement ridicule de « l'effet yau d'poêle » : *Deus, quos vult perdere, caecat...* mais oserons-nous encore plaisanter ?

Cette insistance permet de faire de la théorie du signifiant une partie subordonnée d'une sémiologie générale : théorie générale des signes où s'efface toute différence et articulation signifiant/signé, cible même de l'enseignement de Lacan (cf. *Radiophonie*).

Elle permet enfin (et surtout) de faire apparaître « le signifiant désigné », c'est-à-dire non plus signifiant de quoi, mais signifiant à qui (non-verbal... énigmatique).

Les hiéroglyphes du désert (l'image proposée par Lacan) étaient sans doute (de « toute éternité ») en attente (pour signifier à ...) de quelqu'un — non ! de n'importe qui et « qui » est déjà trop dire ! — pour (le) traumatiser... en ne lui signifiant rien !...

*Où la psychologie générale surgit
pour nous éclairer la route...*

« Comme un corps, comme un vivant, comme un langage, un «comme-un» qui n'est plus ce comme quoi il est », voilà la définition que Laplanche donne des morphismes, en particulier de ce pseudo-langage, langage mécanique, du processus primaire, une mécanique affolée « l'inconscient est un comme-un langage non structuré »...

Fictions, comme-si, qui constituent la personnalité elle-même « et

est à comprendre comme l'hérédité de schèmes de comportement. Une fois de plus, « l'actuel » du corps a toute sa place et on peut se demander si la pulsion ne relève pas entièrement d'une psychologie des acquis héréditaires et des prédispositions qui comprennent même une sensibilité différentielle au traumatisme.

Les scénarios mnémoniques pour leur part requièrent la mémoire, c'est-à-dire des représentations ; et Laplanche fixe leur situation topique par là-même, non pas au niveau du pulsionnel, mais de ce qui de l'ordre des représentations, le *maîtrise*.

Il est tout à fait remarquable que le fantasme princeps de castration est ainsi secondaire. Relevant des théories sexuelles infantiles, il est une réponse « et non un questionnement pulsionnel ». Il requiert une négation logique (présence — absence, logique binaire, tiers exclu...) or... l'inconscient ne connaît pas la négation, il s'agit donc du niveau le plus élevé de l'appareil psychique. Et Laplanche conclut : la castration est du côté de l'acquis culturel, *pattern* secondaire, logique, présumé implicite de la *communication verbale*.

Si Laplanche met en rapport fantasme et logique... que reste-t-il du fantasme inconscient ? Le fantasme n'est rien d'autre qu'une réponse de l'homme auto-théorisant à un questionnement pulsionnel, qui lui, relève du corps biologique et de ses acquis héréditaires... Et cette réponse est du côté de l'acquis culturel !

Nous avons appris pour la *pulsion* et l'*instinct* que la question est de savoir par quels détours la femme arrive à désirer ce à quoi tout être vivant tend instinctuellement : l'enfant. Le désir est « instinct mimé, instinct remplacé », comme un instinct !

Il ne reste rien de la subversion du sujet et de la dialectique du désir dans l'inconscient freudien. Comme l'écrivait Lacan : C F N R P D...

Le mécanisme réduit la pulsion de mort à un thanatomorphisme

C'est exclusivement en termes d'énergétique (figure et force, « libre » circulation d'énergie) que Laplanche lit le modèle de l'*Esquisse* et le chapitre VII de la *Traumdeutung*, fausse physique qui est le « prototype » du ça, du processus primaire ; tellement fausse qu'elle reconduit un cartésianisme depuis longtemps dépassé...

Cet appareil à décharge complète (incapable de vivre), où les pensées se comportent comme des choses c'est-à-dire où le déplacement est transmission énergétique, la condensation, fusion énergétique, voilà le contenu de la pulsion de mort, de l'origine de la pulsion très précisément de la pulsion sexuelle comme pulsion d'objets partiels. La notion d'équivalent symbolique de ces objets (enfant, fèces, phallus, sein...) est celle d'un glissement énergétique sur la voie de la décharge complète.

stases énergétiques symptomatogènes, ne reconduit pas le « réalisme » du corps reichien, sinon bio-énergéticien ?

Bien plus, ce corps à l'origine est fait d'une couche adaptative — désadaptative : un vivant confronté à un milieu, avant que le marque « l'interaction sociale » ; si bien que nous nous demandons comment Laplanche va s'y prendre pour échapper au dilemme ou... à la complémentarité du biologisme/culturalisme. Nous montrerons qu'il n'y échappe pas, mais la tentative annoncée (le biologique pur et simple, nous dit-on, ne permet pas de penser l'évolution, le développement) vaut le détour !

Et ici intervient le biologique comme modèle, un faux biologique. *Vorbild* prend le sens de prototype et l'appareil psychique trouve ce prototype dans la vésicule protoplasmique, le modèle à niveau maintenant l'homéostasie par l'intervention du pare-excitation. Ce modèle à niveau, l'urgence de rendre compte de la vie nous contraint à le substituer au modèle à mémoire de l'*Esquisse* et du chapitre VII de la *Traumdeutung*. Dans la fiction, le point de vue énergétique est donc privilégié.

L'appareil de l'âme requiert dont de *se représenter* un « modèle réel », énergétique. Cette représentation n'est rien d'autre que le moi, comme représentation et comme réalité, c'est-à-dire un organe, un organisme, une organisation régulatrice, très exactement un comme-un organe emprunté à la couche adaptative — désadaptative biologique « réelle ».

Le geste qui le sépare rompt l'unité immédiate de la vie, constitue le refoulé : le ça n'est pas le primordial, l'originaire, mais bel et bien un vital antérieur au refoulement, à la division du conscient et de l'inconscient.

Autant dire que la fiction biologique, le caractère déterminant du moi comme représentation organisatrice, auto-régulation, ne fait que réaffirmer le primat du biologique réel adaptatif — désadaptatif.

Ah ! Il serait aisé de mettre ici en parallèle quelques textes immortels de l'incroyable P.D.A. !

Les fantasmes et leur situation secondaire

La retrouvaille récente du texte de Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*, a permis de soutenir que Freud a cherché dans la préhistoire le modèle du développement : héritage, voire hérédité dans la phylogenèse de scénarios, véritables catégories mnémoniques.

Fausse phylogenèse et fausse génétique, nous dit Laplanche, car l'importance des acquis de l'espèce, des montages à la naissance : aptitudes adaptatives, prédispositions, réceptivité de telle ou telle zone corporelle où va s'attacher la pulsion qui par là se renforce...

LITTÉRAIRE N° 20

vers une théorie généralisée, et à une troisième partie : la tâche pratique.

Nous demanderons à la cathartique si elle n'aboutit pas au triomphe de la théorie des fictions dont la visée, sous une distinction apparente, est l'articulation de la psychanalyse à la psychologie générale.

La théorie généralisée de la séduction redonnerait-elle vie... « à la fin du moi difficile » ?

Bref, s'il s'agit d'être à la tâche, comme interrogeait déjà Lacan en... 1958, qui analyse aujourd'hui ?

Les morphismes et le golem de la psychologie générale

Biologie, préhistoire, mécanique, linguistique... autant de sciences aux confins de la psychanalyse où Freud aurait emprunté des modèles pour donner à la psychanalyse des fondements (fondations ?)... autant de modèles à soumettre à la purification critique dans la mesure où il ne s'est jamais agi que de *fictions*.

Comme si l'histoire de la psychanalyse, par la remémoration, avait à se libérer d'une longue série de traumatismes, ne dépassait la séduction infantile que par l'abréaction !...

Le terme de cathartique véhicule un effet de sens : le « point de vue » économique, l'affect comme irréductible et plus originaire, la quantimétrie du quantum d'affect... s'imposent bel et bien comme fil conducteur d'un bout à l'autre de l'ouvrage...

La perlaboration par et dans le langage est seconde et dérivée.

Aussi les quatre modèles (fictions) ne se situent pas sur le même plan de dignité. Nous le montrerons à propos du modèle « linguistique », où se règlent les comptes de Laplanche avec ce qu'il appelle « l'aventure lacanienne ».

L'équivoque du biologique

Aucune réserve et aucune question pour Jean Laplanche : la psychanalyse requiert un biologique comme *origine*. Nous sommes d'abord des êtres vivants, la nature chimique de la libido est à prendre au pied de la lettre, l'actuel du corps (toute psychonévrose a, à sa base un moment de névrose actuelle) relève d'une intoxication bio-chimique. Et ce moment, nous dit-on, est peut-être le plus producteur de symptômes.

Comment ne pas se rappeler l'insistance de Loewenstein auprès de Lacan, pour qu'on « n'oublie » pas le biologique ? Comment ne pas se demander si le corps ainsi traité dans son actualité¹, ses

1. Que Lacan ait parlé du corps, et que le paradigme S.I.R. permette de dire autre chose que l'« actuel » du corps, devrait être tenu pour acquis ! Cf. les travaux de Louis de La Robertie.

de la fiction, du comme si, *as if*, voué à s'accompagner de la mythification (mystification) de l'originaire, où tout l'ouvrage de Laplanche trouve sa ligne de... force ! Mais n'anticipons pas, même si tout est joué dès ces considérations « épistémologiques »...

La clinique désamarrée de la théorie met la pratique en crise ; curieusement Laplanche décrit le dilemme de la pratique entre d'un côté « les vieilles recettes du désillusionnement ou du renforcement du moi » et de l'autre ce qu'il semble considérer comme l'héritage de lacanisme : l'injection de jeux de mots incessants, nommée interprétation du signifiant ! Faux dilemme ! établi en méconnaissance et en court-circuit de l'enseignement de Lacan, mais qui, en tant que tel, va prédéterminer l'issue vers laquelle nous tournera l'ouvrage.

Où chercher la solution de la crise ? Laplanche parlera non point d'un retour à Freud mais d'un retour *sur* Freud — expression qui a à peu près le même sens que le savoureux « faire travailler Lacan » de *Problématique V*. Il s'agit à la fois de « situer Freud » à sa place et rien qu'à sa place (ce qui irait dans le sens de cette histoire des idées dont Lacan a pu dire la profonde débilite...) et de le faire travailler (au sens du bois de l'ébéniste !) c'est-à-dire de sélectionner, « de le prendre au meilleur de lui-même ». Le retour *sur* Freud nous paraît commandé et organisé par trois « postulations » :

1. Lorsque Freud s'élève à des concepts fondamentaux, il bricole, en allant les chercher dans des sciences apparemment aux confins de la psychanalyse, notamment la biologie et au premier chef la notion de stimulus. Mais le schéma emprunté de l'arc réflexe est un schéma faux d'une physiologie dépassée et fausse. La notion de pulsion n'est alors rien d'autre que la trans-position d'un concept biologique faux. Nous sommes et irréductiblement dans la dimension des modèles comme fictions et comme si.

2. L'évolution de la théorie, ou le théoriser comme expérience encore plus à faire qu'à vivre, est non seulement faite de discontinuités, de bonds, de renversements, mais surtout constituée par un cataclysme central (l'abandon de la théorie de la séduction). Ce cataclysme est un refoulement, maintenu de 1897 à 1964... Il nous restera à nous interroger sur sa levée !

3. Enfin (sinon surtout...) l'expérience théorique dans son histoire relève d'une véritable loi de Haeckel : la théorico-genèse reproduit l'ontogenèse; pulsions d'auto-conservation, sexualité, refoulement. Nous sommes dans la problématique de l'*adaequatio rei et intellectus*, du parallélisme magique de la con-naissance. Ce qui nous renvoie à une anthropologie : celle de l'humain auto-connaissant, auto-symbolisant, auto-théorisant — présupposé qui n'est jamais questionné du *Selbstbewusstsein*, dans la méprise du sujet supposé savoir.

A partir de ces « postulations », l'ouvrage articule une cathartique : prolégomènes d'un déblayage épistémologique, à une seconde partie :

ou si l'on préfère du sujet, *le seul* susceptible d'y être reçu pour la rendre scientifique — qui n'est ni l'homme de l'anthropologie même essentielle ni le sujet psychologique...

Pour Jean Laplanche la crise est principalement, sinon exclusivement, celle de la clinique. Lorsque dans l'ouvrage nous en viendrons à la « tâche pratique », nous apprendrons que nous en sommes à l'époque où « l'impérialisme prétendument clinique est à son apogée ». Les observations viennent estampiller les exposés en y fonctionnant comme des oripeaux. La pratique oscille alors entre le désespoir et l'espoir fou. Il va s'agir de la rendre à ses limites et à ses objectifs, à ce que Jean Laplanche appelle son pas à pas.

En ce qui concerne le tableau de cette clinique profuse, nous sommes tentés de dire : s'il n'est pas vrai, il est bien trouvé... et de caractériser la critique que Laplanche fait de l'empirico-clinicisme comme un projet kantien, et un rationalisme critique visant à mettre au jour les conditions de légitimité d'une pratique cohérente.

Il a su faire justice de l'inflation du concept de clinique comme alibi, « alibi contre la pensée... contre toute réflexion ». Il a su dire que le véritable empirisme (de la philosophie anglo-saxonne) est infiniment plus théorique et critique que ceux qui s'en réclameraient abusivement, s'ils cherchaient (ce qu'ils ne font même pas) à dépasser « un terrorisme de concepts implicites, le plus souvent tirés du sens commun ou banalisés par lui ». Il a su épingler le leurre du prétendu pragmatisme de l'efficacité thérapeutique, car la réussite dont se réclame le pragmatisme authentique est celle de la *pensée* autant dire qu'il ne fuit pas la question de la vérité.

Il ne fait que retrouver « l'épistémologie freudienne » dans « Pulsions et destins de pulsions » : l'expérience ne saurait même être décrite sans un cadre conceptuel présupposé que le travail va mettre au jour, critiquer et transformer.

Pas d'expérience sans ces concepts fondamentaux. Nous dirions que de l'expérience il s'agit de produire la structure, de l'établir, c'est-à-dire de la fonder au sens que Lacan donne à ce dernier terme en ouvrant le séminaire sur l'objet de la psychanalyse.

Mais cela Laplanche ne le dit pas ! et nous verrons que son ouvrage récuse le terme de structure. Aussi la lecture qu'il fait du texte de Freud (une lecture que le texte de Freud n'exclut pas...) va dans le sens de ce que nous appellerons un conventionnalisme affiné : la psychanalyse emprunte ces conceptions ici et là, elle bricole et si ce *bricolage* va vers un resserrement conceptuel, les définitions restent toujours sujettes à révision : les vêtements ne doivent pas être contraignants ou brider. Lacan en 1953 disait que les concepts freudiens éminemment sujets à révision, comportent *aussi* une face dogmatique. Question d'un réel comme ce qui revient à la même place et fait nœud, sans lequel nous n'évitons pas le conventionnalisme

Jean Laplanche

*Nouveaux fondements
pour la psychanalyse*

Paris, P.U.F., 1987, 165 p.

La séduction de la psychologie généralisée

JEAN-PAUL ABRIBAT

L'ouvrage de Jean Laplanche : « Nouveaux fondements pour la psychanalyse » paru en 1987 est une récapitulation d'un enseignement qui a débuté en 1969. Son articulation est celle des concepts freudiens, dans la mesure où ils sont l'objet d'une problématique c'est-à-dire d'une mise en question. Concepts fondamentaux (*Grundbegriffe*), car il ne s'agit de rien de moins que d'ouvrir la question du fondement de et pour la psychanalyse comme *situation* et *pratique*, comme théorie aussi bien.

Telle est l'ampleur du projet de Jean Laplanche, auquel nous sommes confrontés et que nous allons suivre dans ses... détours : le projet de remonter à la source pour y « reprendre les gestes et les mouvements qui fondent » la cure. Mais, ne nous y trompons pas, ils ne le peuvent que si dans le temps second, ils font résonner ce qui fonde l'être humain : la fondation de la cure est donc un écho de la fondation d'une ontologie ou du moins d'une anthropologie essentielle.

Voilà bien qui fait problème, car à aucun moment le geste fondateur d'une anthropologie essentielle (de l'essence de toute anthropologie possible), ne se trouve... problématisé. Quoiqu'il en soit, un tel projet dans sa radicalité (au moins apparente...) ne se « comprend » qu'en référence à une *crise*. Pour parodier un propos célèbre de Louis Althusser : enfin la crise de la psychanalyse est ouverte...

Reste à savoir de quelle crise nous parlons avec Jean Laplanche. Il ne s'agit pas tant de la crise de la psychanalyse au regard et au risque (au double sens de l'expression) de l'épistémologie comme par exemple en parle Moustapha Safouan dans son dernier ouvrage « Le transfert et le désir de l'analyste ». Cette crise reconduirait les questions de la science et de la vérité, de l'objet de la psychanalyse,

il ne s'écarte pas de son assertion de principe : un sentiment du moi est présent dès l'origine. De là découlent les satellites conceptuels qui vont aussi dans un sens moniste (une libido totale, un moi égocosmique etc.).

Ce postulat unitaire, sensible tout au long du livre, explique que, dans un texte tardif, ce ne soit plus Freud mais Jung qui soit convoqué pour ce que Federn appelle « sa théorie du complexe »³².

Pour conclure

L'*Ichgefühl* n'est pas un terme forgé par Federn; Freud s'en était déjà servi par ex. en 1915 pour tenter de distinguer le deuil de la mélancolie (cf. note 16). Federn, cependant, faisant de ce terme un pivot de son élaboration théorique, a tenté de lui donner un statut qu'il n'a pas dans l'œuvre freudienne. A-t-il réussi à hisser ce terme au rang d'un concept ?

La valeur du texte de Federn peut s'attacher à deux points :
— c'est un des premiers textes à témoigner en son temps d'une position à contre-courant sur l'existence du transfert dans la psychose,
— c'est aussi un des premiers textes (avec celui de Tausk)³³ à tenter une théorisation sur un champ non réglé par les coordonnées du narcissisme dans la névrose.

32. P. Federn, *op. cit.*, p. 333.

33. Victor Tausk, *Œuvres psychanalytiques*, « La genèse de l'appareil à influencer », Paris, Payot, 1976, p. 177 à 217.

La tentation moniste

Federn a donc fait une certaine lecture de Freud. Par endroits il a besoin d'un Freud qu'il durcit en le schématisant ; à d'autres, il lui fait porter des innovations que le texte freudien ne saurait admettre. Sur d'autres points encore, se croyant éloigné, il est dans le fil du texte. Le mode sur lequel Federn cite Freud, enfin, ne fait que renforcer l'impression d'embarras que donne son élaboration théorique au regard de la doctrine freudienne : les citations, souvent allusives, font porter au lecteur la charge d'un Freud qui est de Federn. Cela témoigne du type de rapport que Federn a eu avec Freud ; c'est une des faces de sa fidélité. Je ne pense pas que ce soit là-dessus qu'il s'oppose véritablement à Freud.

« *La question de l'origine de la vie resterait une question cosmologique qui, d'après le but et l'intention de la vie, recevrait une réponse dualiste* ». Plus loin, dans le même texte, Freud ajoute : « *Encore et toujours nous nous apercevons que les motions pulsionnelles dont nous pouvons suivre la trace, se révèlent être des rejetons de l'Eros. N'étaient les considérations formulées dans Au-delà du principe de plaisir et en fin de compte la contribution d'éléments sadiques à l'Eros, il nous serait difficile de maintenir notre dualisme fondamental* »³¹. Au chapitre III il y a, en effet chez Freud, une vue d'ensemble de l'appareil psychique et de son fonctionnement qui, par bien des traits (le ça comme réservoir de la libido, un principe unique des investissements primordiaux, etc.), pourrait laisser penser qu'y est sous-jacente une conception unitaire. Au chapitre IV, c'est le caractère systématique des motions pulsionnelles, en tant qu'elles sont attribuées à l'Eros, qui accrédirait une visée moniste du psychisme. D'un chapitre à l'autre cependant, Freud corrige le glissement que pourrait contenir son texte et affirme son dualisme fondamental.

Il me semble que ce soit là, face au dualisme freudien, que se trouve le véritable enjeu entre Federn et Freud.

Federn ne semble pas avoir mesuré à quel point son départ phénoménologique le mettait sur une voie divergente, au moins avec le Freud de la deuxième topique. Le monisme de Federn découle de sa méthode, qu'il pense devoir lui ouvrir un champ de phénomènes inaccessibles à la psychanalyse, et de sa théorisation construite autour du concept de l'*Ichgefühl*. Bien que l'élaboration théorique de ce terme, envisagée dans son sens génétique autant que topique (cf. supra), se trouve contestée de l'intérieur par cette élaboration même,

31. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 254 et 260 (les italiques sont de Freud).

moi en affirmant que « le moi est avant tout un moi corporel », ou que « le moi est finalement dérivé des sensations corporelles »²⁶.

Inversement, c'est là où Federn pense qu'il promet un concept analogue à celui de Freud qu'il apparaît s'écarter de celui-ci. Je ne citerai qu'un exemple tiré de l'équivalence que Federn fait entre son moi ego-cosmique et le moi-réalité de Freud. Dans la perspective freudienne, les termes de moi-plaisir et de moi-réalité jouent comme un couple conceptuel : l'un des termes se définit de son rapport à l'autre²⁷. Ce couple intervient, pour Freud, dès l'origine à partir d'une perspective où c'est le plaisir (auto-érotique) qui va effectuer la distinction entre « ce qui est plaisant et ce qui est indifférent »²⁸. Le moi ego-cosmique de Federn ne s'apparenterait au moi-réalité de Freud qu'à prendre celui-ci hors du couple qu'il forme avec le moi-plaisir et hors de ce qui lui donne son contenu. Le moi ego-cosmique ne se définit pas, en effet, par rapport au plaisir auto-érotique et ne se soutient pas du mécanisme de l'incorporation-rejet. Autant dire qu'il est autre chose que le moi-réalité de Freud.

Enfin, il est notable que la lecture de Federn ait sauté une problématique qui se déroule dans le texte freudien. Deux phrases avant celle où Freud pose la question dont Federn va faire l'axe de son article de 1943 (« *quel peut être le mécanisme, analogue au refoulement, par lequel...* »), Freud envisage, à propos de la psychose, l'éventualité que le moi puisse perdre la maîtrise face au ça et à la réalité. « *Il sera possible au moi, dit-il, d'éviter la rupture de tel ou tel côté en se déformant lui-même, en acceptant de faire amende de son unité, éventuellement même en se crevassant ou en se morcelant* »²⁹. Il serait mal venu de faire à Federn le reproche de n'avoir pas lu l'ensemble du mouvement qui se fomenté chez Freud sur la question de l'*Ichspaltung*³⁰. Il est, malgré tout, singulier qu'aucune référence n'y soit faite alors que cela vient précisément dans les remaniements que la psychose impose au statut du moi dans la théorie freudienne.

26. S. Freud, « Le moi et le ça », chap. II, p. 238.

27. S. Freud, *Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique*, S.E., vol. XII, p. 215 ; *Pulsions et destin des pulsions*, S.E., vol. XII, p. 215 ; *Pulsions et destin des pulsions*, S.E. vol. XIV, p. 117 ; *La dé-négation*, S.E., vol. XIX, p. 235.

28. S. Freud, *Pulsions et destin des pulsions*, S.E., vol. XIX, p. 135.

29. S. Freud, *Névrose, psychose et perversion*, « Névrose et psychose », P.U.F., 1973, p. 286 (traduction Laplanche).

30. Sur cette question, voir : 1924 : l'article ci-dessus, 1927 : « Le fétichisme », 1938 : « La refente du moi », 1938 : *Abrégé de psychanalyse*.

tente de théoriser ces phénomènes de co-présence à la fois d'une expérience vécue au présent, pourrait-on dire, et d'états liés à des situations antérieures. Le mode sur lequel Federn intervient, ce qu'il vise, est ce qu'il appelle un re-refoulement. Il s'agit du refoulement d'un état du moi antérieur, conçu en termes de mobilité des frontières du moi et de retrait du sentiment du moi.

Federn ne discute pas le terme freudien de refoulement. Ce n'est qu'en retour et à partir de sa proposition d'un refoulement spécifique que surgissent les questions. Comment distinguer la mobilité des frontières entre névrose et psychose ? Quel rapport le refoulement, au sens de Federn entretient-il avec le refoulement au sens de Freud ?

De Federn à Freud

Il fallait de longues heures de discussion, nous confie E. Weiss, pour faire admettre à Federn qu'il pouvait dire autre chose que Freud... Une chose frappante, en tout état de cause, est que certains points où Federn dit s'écarter de Freud sont précisément ceux où il est le plus proche de celui-ci. Par exemple, Federn dit rejeter la distinction entre une libido narcissique et une libido d'objet. Mais c'est une question que Freud discute dès son texte sur le narcissisme et qu'il reprend en 1923 dans *Le moi et le ça*. Dans cet article, en effet, s'affirme un certain point de vue quant aux investissements primitifs. « *A l'origine, dit Freud, toute la libido est accumulée dans le ça, alors que le moi est encore en cours de formation ou débile. Le ça envoie une partie de cette libido sur des investissements d'objets érotiques, et ensuite le moi qui a pris de la force cherche à s'emparer de cette libido d'objet et à s'imposer au ça comme objet d'amour. Le narcissisme du moi est donc un narcissisme secondaire retiré aux objets* »²⁵.

Dans le même contexte il serait possible de rapprocher la notion freudienne d'investissements primitifs émanant du ça et d'abord placés sur des objets érotiques de l'étape que Federn caractérise comme une étape où l'orientation de la libido ne se fait pas sur le moi (antérieure au narcissisme proprement dit).

Il y a, par ailleurs, toute une problématique concernant la nature du moi et en particulier du rapport du moi au corps qui ne fait pas du texte de Federn un texte si éloigné de celui de Freud. Federn distingue, dans la constitution du moi, les investissements corporels. Freud suit une voie très proche lorsqu'il conclut sur la nature du

25. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, « Le moi et le ça », trad. Laplanche, Petite Bibliothèque Payot, 1987, p. 260 (c'est moi qui souligne).

Il n'est donc pas possible de véritablement conclure sur le statut du sentiment du moi au regard du narcissisme. Federn se donne (avec ce terme et ceux de libido totale, de moi ego-cosmique) un certain outillage conceptuel. Son effort est moins de fonder les termes de sa théorie que de les articuler à la doctrine orthodoxe. Par rapport au narcissisme freudien, le sentiment du moi n'a que le précaire statut d'une affirmation d'existence. Le maintien de cette notion ne va pas cependant sans conséquences au regard de la doctrine qui règle ce même narcissisme. On peut en effet noter que Federn dit s'opposer à Freud par :

— le refus de la distinction entre libido narcissique et libido d'objet. Ce qui fait la distinction d'un investissement d'objet ne passe plus par le rapport du moi à l'objet mais par le fait que le sentiment du moi s'est ou non retiré de l'investissement,

— le rejet de la métaphore freudienne de l'investissement du moi à l'image des pseudopodes de l'amibe (p. 311). Federn complexifie ce qui fait la limite du moi,

— le décalage de la notion freudienne du narcissisme primaire et secondaire. Federn refuse comme première dans le développement l'étape où l'enfant se prend lui-même comme objet d'amour (image-type du narcissisme). Federn propose une étape antérieure où il n'y a pas encore d'orientation de la libido sur le moi. Usant de la grammaire grecque il la conçoit ainsi que certains verbes qui ne se conjuguent qu'à la voie moyenne (p. 324).

DIRE AUTRE CHOSE QUE FREUD...

Deux questions auront ici tramé la lecture du texte de Federn : celle de Federn et celle que j'ai posée au texte sur la notion de l'*Ichgefühl*.

Le re-refoulement

L'élaboration que Federn fait à partir du concept du sentiment du moi (et des frontières) sur la correspondance dans la psychose avec le refoulement dans la névrose ne répond, que de façon approximative. Du refoulement freudien, Federn propose une autre acception. Ce qui fait l'objet du refoulement est ce qu'il a appelé un *état du moi*. L'expérience clinique est sensible à ce niveau. Federn

conduit à postuler plusieurs frontières. De plus ces frontières vont avoir des points de contact (identité des contenus du moi et du sur-moi). A ce point le texte bute lui-même, me semble-t-il, sur une frontière qui est celle de sa lisibilité... (p. 322 à 328).

le cas dans le narcissisme au sens freudien du terme (p. 300 et 301). Cette libido sans objet est porteuse du sentiment du moi. Elle n'accomplit qu'une chose, différente de la satisfaction auto-érotique, elle réalise ce que Federn appelle « l'avant-plaisir agréable ». Je cite : « *Un tel état d'absence de satisfaction ne doit pas nécessairement revêtir un aspect de mécontentement mais, au contraire, la qualité d'avant-plaisir agréable parce que, du point de vue économique, il s'agit de quantités qui ont été fragmentées par la distribution ; c'est-à-dire que le terme d'avant-plaisir agréable fait pleinement valoir la qualité de l'expérience d'un sentiment du moi sain* »²³.

Entre ce qui est agréable et ce qui ne l'est pas, Federn va faire passer le couteau qui va départager le normal du pathologique (moi sain/moi dépersonnalisé). L'avant-plaisir agréable serait la condition d'un ultérieur plaisir auto-érotique. Il semble, donc, que nous aurions là une qualification de ce qui fait la source du sentiment du moi. On ne peut cependant pas retenir cette distinction car le sentiment du moi n'est pas absent dans la dépersonnalisation. Au regard du « normal », ce qui varie est seulement une question de frontière. Dans la dépersonnalisation les frontières du moi se sont retirées de certains investissements, c'est en ça seulement qu'elles diffèrent de la normale.

Dans ce sens, Federn conçoit qu'il y a deux types d'investissements qui correspondent les uns aux corps, les autres au psychisme (p. 329). Autrement dit, il y a des représentations de processus psychiques et des représentations du corps, toutes deux investies du sentiment du moi. Habituellement ces représentations sont ressenties de façon unitaire. Ce n'est que lorsque l'investissement se retire de la représentation des processus psychiques ou des représentations du corps que l'on a, respectivement, le sentiment d'étrangeté ou de dépersonnalisation. Il y aurait ainsi un moi sain qui se réjouit (avant-plaisir) de se croire *un* face à la fragmentation des quantités — comme s'exprime Federn — et un moi pathologique. La dépersonnalisation se présentant comme l'expérience vécue, non-agréable, du caractère fragmentaire des investissements corporels. Il est clair cependant, que Federn ne peut pas, de ce seul fait, soustraire au moi pathologique le sentiment du moi ; son expérience de clinicien va là-contre.

Du point de vue de la clinique une définition de la libido sans objet n'est pas non plus véritablement satisfaisante : ni à partir du vécu unitaire des représentations psychiques et corporelles, ni en fonction du caractère morcelé des investissements du corps²⁴.

23. P. Federn, *op. cit.*, p. 301.

24. Federn fait encore allusion à un autre mécanisme de retrait des frontières qui opère, non plus en fonction des objets, mais en fonction des frontières elles-mêmes. Il s'agit de régler le rapport du sentiment du moi au sur-moi. Cela le

Par l'association libre, une grande partie du matériau inconscient, tel que les désirs de mort et les fantasmes de transfert, aurait été amenée à la conscience. Loin de l'aider ceci l'aurait encore plus perturbée. Comme en ce qui concerne sa première illusion à propos de sa fille, il était facile de reconnaître que sa préoccupation manifeste pour sa famille recouvrait et compensait une infidélité et une agressivité inconscientes et interdites. Tout ceci devait être re-refoulé. »

En conclusion de ce premier point et au regard du postulat unitaire que Federn fait sur le sentiment du moi (p. 289), il apparaît que les choses sont loin d'être tranchées. La base unitaire de ce sentiment du moi n'est en tous cas pas à chercher dans une quelconque régionalisation. Il est atopique. D'autre part, le jeu du concept de frontière (qui lui est corrélatif) n'a pas le sens délimitatif que semble contenir son appellation. Il ne s'agit en tous cas pas d'une distinction entre un intérieur et un extérieur au sens (que Federn refuse) d'une distinction entre libido narcissique et libido d'objet.

Apparaît comme décisive, par contre, une certaine qualité des investissements marqués ou non du sentiment du moi.

Quel statut au sentiment du moi ?

C'est notre deuxième question. En tâchant d'y répondre je continuerai, avec Federn, à employer alternativement et indifféremment les notions du moi et de frontière du moi.

Federn pose la question : l'investissement du moi est-il narcissique ? (p. 299) On pourrait le penser dans la perspective freudienne de la deuxième topique où le moi perd ses ressources énergétiques propres. C'est le narcissisme d'un moi pris à la voie passive qu'anime une libido déssexualisée. Le problème se pose différemment, cependant, si, comme le fait Federn, il est postulé à l'origine une libido de nature différente (totale, sans objet). Avec une libido de cette nature, le moi — y compris le moi ego-cosmique — ne peut plus être l'objet d'un investissement libidinal. Par définition, cette libido ne constitue un moi ni comme objet ni comme sujet²². Le mieux qu'on puisse dire serait qu'avec un moi qui englobe la totalité du monde « il y a » une libido sans objet. Les choses étant posées de cette façon, peut-on même encore soutenir la notion de narcissisme ? Que vise Federn ?

Son départ et son souci sont de nature clinique. Federn nous dit que la notion d'une libido sans objet est celle d'une libido qui ne correspond pas à des buts de satisfaction auto-érotique comme c'est

22. Voir plus loin : la tentation moniste.

Une règle générale est que les sources des troubles récents dans un cas commençant se trouvent dans des événements réels et récents, bien que le passé contribue à faire réagir de façon anormale l'appareil mental par des agrandissements et falsifications énormes. Si compliqués que soient les événements passés et récents, on doit les déchiffrer et les amener à la conscience de façon à les rectifier. Si la rectification est possible, ils doivent être re-refoulés. Cependant, dans la plupart des cas, le conflit émotionnel qui précipite la maladie et fait passer d'un désordre mental à un autre désordre mental est difficile à comprendre. De tels conflits peuvent être traités de la même manière directe qu'on utilise pour une personne excitable mais mentalement normale. Ce n'est pas l'état morbide lui-même, mais le degré de sa manifestation qui est immédiatement diminué par l'intervention douce et raisonnable du psychiatre lorsqu'un bon transfert a été établi.

De façon à trouver si je devinais juste, je demandai à la patiente quel genre d'influence elle pensait s'exercer, si c'était une influence religieuse, politique, ou mystique. La patiente dit : « Cette dernière ». Je lui demandai qui elle croyait avoir exercé une semblable influence mystique sur la maisonnée. Elle sembla réfléchir et ne pas trouver la réponse correcte ; elle doutait même de pouvoir répondre. Puis elle me donna la réponse que j'avais attendue. Elle sentait que son médecin précédent avait une vague influence mystique sur sa famille. Elle ne pouvait pas dire comment cette influence s'exerçait, mais elle existait.

A nouveau je n'utilisai pas l'association libre. Au contraire je lui donnai directement tous les éléments importants qui s'étaient produits entre le médecin et elle-même. Il n'y avait aucun indice d'une liaison d'amour entre eux, mais ils avaient été bons amis, et, comme d'habitude, un transfert positif au médecin de famille, et vice versa, s'était établi. Lorsque l'entrée du mari à l'hôpital pour son opération avait été reculée pour des raisons extérieures, le médecin avait voulu la rassurer de ce que l'opération n'était pas dangereuse et il avait fait cette remarque : « Eh bien, vous l'avez pour une nuit de plus ». Elle comprit immédiatement que sa suggestion était d'utiliser cette nuit pour des rapports sexuels. Elle ressentit ceci comme une familiarité un peu libre de la part du médecin. Le lendemain, lorsque son mari quitta la maison pour aller à l'hôpital, accompagné par le médecin, les mots du médecin dans son esprit changèrent soudain de signification et devinrent une prophétie : « Vous n'aviez votre mari que pour une seule nuit de plus ». Ceci devait signifier qu'il allait mourir. Bien sûr cette idée se renforçait de beaucoup de matériau refoulé ; elle commença à sentir un sort imminent et les mots du docteur furent interprétés comme mauvais sort imminent. Telle était la signification de son sentiment d'une influence mystique de la part du médecin.

Je lui dis : « Vous croyez que toute votre famille est sous l'influence des paroles du médecin », et lui expliquai que sa première pensée avait été l'influence du médecin et qu'elle croyait à ce diagnostic sévère et à la proximité de la mort de son mari. Cette pensée raisonnable s'était transformée en sentiment vague d'une influence mystique suspendue au-dessus de la maisonnée.

psychose. L'élaboration conceptuelle vise, en effet, à rendre compte des investissements objectaux dans la psychose. Les investissements d'objet existent là tout comme dans les névroses ; ce qui fait la différence est que ces investissements d'objet demeurent marqués du sentiment du moi. Il incombera à la tâche thérapeutique de restaurer la frontière du moi au regard des objets. Par exemple²¹, Federn raconte comment il est intervenu avec une patiente, « un cas de vraie schizophrénie paranoïde ». Il commente le travail qu'il fait sur quatre idées délirantes de sa patiente. L'une d'entre elles concerne l'influence du médecin traitant de son mari. Voici le texte :

« Seconde idée délirante. — Quelques jours plus tard, la patiente se plaignit que toute la maisonnée était sous le pouvoir d'une autre personne. Ce pouvoir agissait à distance et était continuellement dommageable et troublant.

Grâce à l'association libre on aurait pu obtenir du matériau au sujet des inimitiés, des désirs, des pensées magiques, et des souvenirs des soupçons et de son caractère soupçonneux. Mais alors que ses soupçons se seraient multipliés et seraient devenus plus clairs, les souvenirs eux-mêmes ne se seraient peut-être pas clarifiés ; au contraire, ses soupçons auraient été transférés sur le psychanalyste et l'auraient inclus dans son système illusoire et délirant ? Cependant, sans la laisser s'abandonner à ses propres associations, il a été possible de suivre la manière dont le délire de persécution typique s'était emparé de la patiente.

Elle ne se plaignait jamais d'être elle-même « sous le pouvoir » mais du fait que sa famille et toute la maisonnée était sous influence. En théorie, on pouvait donc supposer avec une forte probabilité que l'explication opposée était vraie, et qu'en réalité elle-même faisait l'expérience d'une influence réelle de quelqu'un, et qu'elle avait peur que l'influence de cette même personne ne se poursuive et s'étende à toute la famille.

Je devinais immédiatement qu'elle avait des doutes et qu'elle se posait la question de savoir si c'était juste d'avoir exclu le médecin dont les conseils l'avaient menacée. Ceci n'aurait pas semblé si dommageable si un autre spécialiste, consulté par ce médecin, n'avait pas quelques jours auparavant rendu un diagnostic très sérieux au sujet de son mari. Lorsqu'elle-même, son mari, et le médecin avaient été voir le spécialiste aucun des deux médecins ne reconnut son état mental comme anormal, et ils parlèrent très ouvertement avec elle de la maladie de son mari. Dans le cas de son mari, le diagnostic se révéla faux, mais il eut comme effet favorable d'amener une vérification complète de l'état de santé de son mari. (On trouva nécessaire une opération intestinale.) Sa plainte signifiait donc : « J'ai toujours été trop influencée par mon médecin, et j'ai peur qu'il continue à influencer ma famille. »

21. P. Federn, « L'hygiène mentale du moi », *op. cit.*, p. 212.

« englobements ego-centriques » (p. 315). Il nommera ces englobements du terme d'*états du moi* (p. 152). Au cours du développement de nouveaux investissements vont se faire qui détermineront à leur tour d'autres « états du moi ». Et c'est parce que deux ou plusieurs états du moi ne peuvent co-exister, au risque de la confusion (dans le sens psychiatrique du mot) (p. 317), qu'il y aura refoulement de l'état précédent par le suivant. Ce mécanisme de refoulement — bien éloigné de son acception orthodoxe — serait ce qui rendrait compte de la mobilité des frontières du moi. A ce tournant, dans l'état de son travail, Federn est, me semble-t-il, au plus près de répondre à la question de Freud sur le mécanisme qui serait à la psychose ce que le refoulement est à la névrose²⁰.

A ces deux temps correspondrait une opération d'investissements qui peuvent être conçus en termes énergétiques :

— à l'origine il faut postuler une *libido totale du moi*, sans objet, équivalente au sentiment du moi,

— puis un narcissisme primaire caractérisé par des investissements d'objet et des investissements narcissiques. A ce niveau Federn refuse la distinction entre libido d'objet et libido du moi (p. 324). Les investissements se font simultanément avec une seule et même libido du moi,

— un narcissisme secondaire enfin, caractérisé par des investissements d'objet et narcissiques de l'étape antécédente mais à propos desquels le sentiment du moi s'est retiré. Autrement dit, le sentiment du moi s'étant retiré des investissements, c'est alors que peut apparaître l'objet dans une certaine distance.

La fonction du concept de frontière serait caractérisée par une double inscription. Il y aurait simultanément des *Niederschriften* narcissiques et d'objet (p. 318) au niveau des premiers investissements. Ce n'est que dans un deuxième temps que le sentiment du moi se retire des investissements pour les constituer en tant qu'objets proprement dits. A l'investissement d'objet correspond un investissement qui n'est plus « marqué » de sentiment du moi.

Il y a là un délicat mécanisme qu'il faut un certain temps pour comprendre mais qui a toute sa valeur si nous voulons bien le comprendre comme l'ébauche d'une théorie du transfert dans la

20. La mobilité des frontières et l'immixtion de contenus du moi ego-cosmique dans le moi sont des mécanismes opérant aussi bien dans la psychose que dans la névrose. Une pente de l'élaboration théorique de Federn pourrait laisser penser que se perdrait du coup une distinction entre les névroses et les psychoses. La subversion de la technique analytique standard (abandon de l'association libre, de l'analyse du transfert, des résistances, etc...) dans une analyse avec les psychotiques indique cependant que Federn, au moins dans sa pratique, ne visait pas à réduire cette différence structurale (voir en particulier : « La psychanalyse des psychoses », *op. cit.*, p. 125, et spécialement p. 164).

de converger vers l'unité. Les investissements de frontière, ainsi que les appelle Federn, ne s'organisent pas sur une ligne unique (confer plus loin). Federn est amené à refuser à la frontière du moi l'idée d'un englobement (p. 307). Sa mobilité perpétuelle ne délimite pas un territoire.

Par ailleurs, à prendre les choses par le biais du sentiment du moi, cela reste également problématique. Federn affirme, par exemple, que le sentiment du moi n'existe pas qu'à la périphérie. Il est plus « senti » à la frontière, du fait de la mobilité de celle-ci, mais il peut tout à fait se manifester au niveau corporel (au cours de l'endormissement) ou dans le monde extérieur (dans les expériences d'étrangeté) (p. 288-9 et 303). Le sentiment du moi ne délimite pas un extérieur et un intérieur. Il couvre aussi bien le monde extérieur et même, à l'origine, tout le monde extérieur. C'est ce que Federn appelle le *moi ego-cosmique* (p. 315 et 320).

Qu'est ce moi ego-cosmique ? Il est à l'origine, il est investi du sentiment du moi (mais Federn ne dit rien de ce qu'il en serait d'une frontière à ce niveau). C'est un temps où le moi couvre la totalité du monde et où la représentation et l'objet ne sont pas distinguables. Ce n'est que progressivement qu'il y aura une intégration de la réalité.

Je ne vais pas rentrer dans le détail des opérations d'investissements que Federn met en place pour rendre compte de cette intégration progressive. Disons simplement qu'elle joue à partir d'une double distinction (p. 309-310) :

— la distinction des investissements mobiles et des investissements statiques,

— la triple distinction d'une libido sans objet, d'une libido narcissique et d'une libido d'objet.

Pour ce qui est du développement, il y aurait deux temps :

— un premier, qui est la saisie « egotiste » du monde (p. 315). C'est le temps du moi ego-cosmique que Federn fait équivaloir au moi-réalité de Freud. Pour ce moi s'équivalent la réalité et la représentation. C'est le moi du rêve et de la psychose. L'immixtion des contenus du moi ego-cosmique dans le moi mûr caractérise le délire et l'hallucination. C'est la même survenue de ces contenus (mais entendus dans le sens où la frontière du moi est submergée) qui font les lapsus et les actes manqués. Pour Federn ces avatars de la vie quotidienne sont de nature psychotique. Ils ne diffèrent de la psychose que par la temporalité : les uns durent les autres pas.

— un deuxième temps, auquel correspondrait une série d'investissements narcissiques que Federn rapproche du moi-plaisir purifié freudien mais selon un procès qui ne joue pas sur le mécanisme de l'incorporation/rejet. Ces investissements narcissiques déterminent des

Il n'est pas indifférent, quant aux conséquences que cela entraîne, de partir de la phénoménologie ou de la psychanalyse. Le coup de talon que Federn prend sur la phénoménologie autorise, je crois légitimement, à se demander s'il ne se donne pas ainsi, dès le départ, l'unité qu'il postule ensuite dans le sentiment du moi.

Quoiqu'il en soit, le sentiment du moi est qualifiable d'un certain nombre de traits :

— il est là dès l'origine ;

— il est unitaire ;

— il répond à l'idée d'un temps conçu comme continu.

Dans l'article de 1928 (*Le moi comme sujet et objet dans le narcissisme*) le sentiment du moi apparaît, comme en 1927, au regard de la dépersonnalisation. Comme en 1927 aussi, les deux notions de sentiment du moi et de frontière du moi sont corrélatives mais leur articulation théorique se précise et se complexifie. A retenir cependant, un trait qui vient s'ajouter à ceux déjà isolés : le sentiment du moi n'est pas absent dans la psychose. A la dépersonnalisation et au sentiment du moi comme phénomènes cliniques correspond une mobilité en retrait de la frontière du moi, jamais une absence. (Il y a là une façon d'introduire, pour ce qui est des psychotiques, une sorte de statut éthique que tend à nier une visée qui voudrait les enserrer dans le narcissisme).

L'UN EN QUESTION

Cette articulation théorique de Federn construite autour de ce concept de sentiment du moi/frontière du moi, pose au moins deux problèmes. Quel statut a ce « quelque chose » que définit le sentiment du moi au regard du postulat unitaire de départ ? D'autre part, quel statut a ce même « quelque chose » au regard du narcissisme ?

Le postulat unitaire

Le statut du sentiment du moi n'est pas simple. Il y a bien une affirmation unitaire implicite ne serait-ce que dans le singulier qui le qualifie. Mais cet englobement unitaire n'est plus soutenable par Federn dès qu'il s'agit de rendre compte du développement du psychisme. En effet, lorsqu'il s'agit de prendre les choses par un biais dynamique, Federn fait usage du terme de frontière et non plus de sentiment. La raison peut en paraître évidente : le terme de frontière qui permet un traitement économique que le terme unifiant de sentiment n'autorise pas (on ne traite pas d'une frontière comme d'un sentiment...). C'est ainsi que la frontière du moi se voit définie dans une série de notations économiques qui sont loin

entourés les « événements constitutifs » du moi. Ce schéma devrait laisser apparaître que le moi freudien, bien que distingué comme province, n'est certainement pas unitaire. Il ne fait pas « un » tant du point de vue topique (une partie de celui-ci est inconsciente), que du point de vue économique (en tant qu'il fonctionne avec l'énergie du ça) ¹⁴.

Le point de départ de Federn, au regard du statut du moi chez Freud, est diamétralement opposé. Voici ce qu'il dit : « *La supposition de base de Freud est qu'il est impossible qu'une unité comparable au moi existe dans l'individu depuis le début ; le moi doit se développer. Quant à moi, ajoute-t-il, je suis de l'avis qu'un sentiment du moi est présent dès le début, avant tout autre contenu de la conscience* » ¹⁵.

Un sentiment du moi est présent dès l'origine ; c'est la proposition majeure de Federn. Elle permet de situer l'axe à partir duquel il conçoit son travail.

Federn expose sa conception du « sentiment du moi » pour la première fois en 1927 au Congrès International de Psychanalyse d'Innsbruck ¹⁶. Cette notion vient de la mise en rapport d'un « moi sain » et d'un « moi pathologique » dans la dépersonnalisation et le sentiment d'étrangeté ¹⁷. C'est un *Ichgefühl* qu'il définit comme « *ne désignant rien d'autre que l'existence d'une perception de l'étendue de notre sentiment du moi* » ¹⁸. Cette définition quelque peu tautologique est donnée par l'auteur dès le début de l'article. Elle repose sur la nécessité (qu'il affirme) logique d'établir une « trame de continuité ».

D'un autre côté, la supposition d'un sentiment du moi est, dit-il, « *permise lorsqu'il s'agit de ces problèmes qui n'ont pas été examinés par des méthodes psychanalytiques et peut-être ne le seront-ils jamais par cette méthode* » ¹⁹. Son orientation est, en effet, résolument phénoménologique comme en témoignent ses références (OEsterrick, Minkowski et, de façon indirecte, Jaspers et Janet) et l'aveu du mode sur lequel il entend rendre compte des phénomènes cliniques.

14. Cette énergie est déssexualisée au niveau du moi mais appartient au ça.

15. P. Federn, *op. cit.*, p. 303.

16. Dans son article « Deuil et mélancolie », écrit en 1915 et publié pour la première fois en 1917 dans l'*Internationale Zeitschrift für Psycho-analyse*, Freud avait déjà fait jouer les notions de *Selbstgefühl* et de *Ichgefühl*. Une atteinte à ce sentiment (*gefühl*) caractériserait, entre autres traits, la mélancolie au regard du deuil. La nouvelle traduction du groupe Laplanche propose les termes de « sentiment de soi » et de « sentiment du moi » respectivement pour *Selbst* et *Ichgefühl*, S. Freud, *Oeuvres complètes*, P.U.F., 1988, p. 262 et 264.

17. P. Federn, *op. cit.*, p. 381 (*Narzissmus im Ichgefüge*).

18. Pour une discussion de cette définition voir « L'aspect psychologique du moi », *op. cit.*, p. 233.

19. P. Federn, *op. cit.*, p. 302.

avoir résolue. Le mécanisme qu'il met en jeu se situe dans l'articulation qui donne le titre.

Globalement, dans la lecture que Federn fait de Freud¹³, le moi est pris comme objet d'investissement du ça et se trouve dans l'impossibilité d'être sujet d'investissements d'objet. C'est à cette articulation du moi comme objet et/ou sujet d'investissements de libido que Federn propose son concept de « frontière du moi/sentiment du moi ». La question de Freud, que Federn reprend à son compte, porte localement sur le mécanisme qui expliciterait le retrait des investissements d'objet dans la psychose. Mais, plus largement, elle sous-tend une théorie du transfert, et avec elle, celle du narcissisme.

Le Freud auquel Federn a affaire est celui d'après le tournant de 1920, celui de la deuxième topique. J'en rappelle brièvement les termes pour poser le cadre au regard duquel Federn construit son travail.

Le tournant de 1920 n'implique pas que de nouvelles provinces aient rendu caduques les délimitations précédentes (conscient, pré-conscient, inconscient). Il implique par contre que, dans l'instance du moi, viennent à se regrouper des fonctions et des processus qui, dans la première topique, étaient répartis en plusieurs systèmes. C'est ainsi que dans la deuxième topique :

- la conscience devient le centre du moi,
- les fonctions reconnues au pré-conscient sont intégrées au moi,
- une partie du moi est inconsciente (globalement les techniques défensives).

Du point de vue topique, le moi se constituerait comme le produit d'une différenciation progressive du ça, résultant de l'influence de la réalité. Le moi apparaît comme la couche corticale du ça.

Du point de vue économique, le moi tire son énergie du ça. Le moi comme réservoir est conçu à l'image d'un animalcule protoplasmique. Il reçoit son énergie du ça (voie passive) et en investit ensuite certaines quantités sur les objets du monde extérieur (voie active).

Dans les deux cas il s'agit d'un problème de frontière en tant que se pose la question des limites du moi (du point de vue topique) et des investissements qui les constituent (du point de vue économique). On pourrait représenter cela sous forme d'un schéma où seraient



13. Voir plus loin : De Federn à Freud.

Weiss va même jusqu'à qualifier le rapport de Federn à Freud de « loyauté absolue » et ajoute qu'il fallait de longues discussions avec lui pour qu'il admette, avec hésitation, qu'il puisse y avoir des divergences entre ses théories et celles de Freud⁹.

Jones¹⁰ raconte que c'est Federn qui a eu l'idée en 1908, pour le cinquantième anniversaire de Freud de faire frapper une médaille avec le portrait de Freud en effigie et, en avers, le motif représentant Œdipe répondant au Sphinx. Sur la tranche de la médaille, ces mots en grec : qui a résolu l'énigme fameuse et fut un homme de très grand pouvoir. En lisant l'inscription, Freud pâlit, s'agite et demande d'une voix étranglée qui y avait songé. « *Il se comporta, dit Jones, comme s'il avait rencontré quelque revenant et c'est bien ce qui est arrivé.* » Jones fait ainsi de Federn le présentateur d'un revenant de Freud, d'un Freud jeune étudiant à l'Université qui avait eu le fantasme de voir un jour son buste portant exactement les mêmes mots.

Le nom de Federn apparaît 15 fois dans l'œuvre de Jones. On peut ainsi voir qu'il est présent à toutes les grandes occasions du mouvement analytique viennois et bientôt international. De 1906 à 1934 il devient peu à peu un personnage important. En 1921, il fonde avec Hitschmann la première clinique psychanalytique de Vienne. En 1924, il remplace Freud à la tête du groupe viennois. En 1932, il prend la direction du *Internationale Zeitschrift für Psycho-analyse*. En 1938, Freud lui confie les Minutes de la Société de Vienne que son fils et Nunberg feront paraître en anglais en 1962.

En conclusion, il semble ne faire aucun doute que Federn est quelqu'un de « mordu par Freud » pour reprendre l'expression de Lacan que J. Allouch commentait récemment¹¹.

Le sentiment et la frontière du moi

A la fin de son article, *Le moi comme sujet et objet dans le narcissisme*, Federn écrit : « *Dans son texte sur la névrose et la psychose, Freud soulève le problème de savoir quel peut être le mécanisme analogue au refoulement par lequel le moi se coupe lui-même du mode extérieur* »¹². C'est à cette question que Federn va tenter de répondre et, d'une façon quelque peu anticipée, qu'il croit

9. P. Federn, *op. cit.*, p. 8.

10. E. Jones, *op. cit.*, vol. 2, p. 24.

11. J. Allouch, « Perturbation dans l'égocentrisme », in *Fragments*, n° 7 (Bulletin intérieur de l'École lacanienne de psychanalyse, juin 1988). Une réécriture de ce texte se trouve dans ce même numéro de *Littoral*, p. 63.

12. P. Federn, *op. cit.*, p. 333 et S. Freud, « Névrose et Psychose », in *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., 1973, p. 286.

Le fond théorique sur lequel se construit cette position freudienne sera repris un peu plus loin. Ici il s'agit, avec cette citation, de seulement pointer deux traits de la doctrine qui instaurent le principe d'exclusion des psychotiques hors du champ de la pratique analytique : — le constat d'absence de transfert là où il est attendu ; — une théorie du narcissisme qui rend compte de cette absence au titre d'une incapacité d'investissement d'objet.

Ces deux traits vont se trouver constituer la double objection de Federn au regard de la théorie. Tirées de sa pratique, il y a d'une part, avec l'affirmation d'existence du transfert, l'objection clinique qui le met exactement à rebours de la position freudienne ; il y a, d'autre part, l'évidence que les sujets auxquels il a affaire ne sont pas des êtres narcissiques, coupés du monde, incapables d'investissement d'objet.

Cette évidence est celle que Federn va tenter de théoriser dans un effort qui, contrairement à ce qu'écrit Edoardo Weiss, va bien au-delà de ce qu'il appelle « certaines divergences entre ses théories et celles de Freud sur la structure dynamique du moi »⁴.

Un homme peu connu

La lecture du texte de Federn que je vais présenter est celle de l'ouvrage paru aux P.U.F. en 1979 sous le titre *La psychologie du moi et les psychoses* et, plus particulièrement, des articles de 1943 (paru dans *Psychiatric Quarterly* et dans *International Journal of Psychoanalysis* de la même année) sous le titre *La psychanalyse des psychoses* et l'article de 1928 (communication à la Société viennoise de psychanalyse, 24 juin 1928) sous le titre *Le moi comme sujet et objet dans le narcissisme*. Mais avant, quelques mots sur l'homme...

Federn est un des premiers, en 1903, à faire partie du chaudron transférentiel qu'était, autour de Freud, le groupe du Mercredi soir. Richard Sterba⁵ a témoigné de ce qui s'y passait.

Nunberg⁶ nous dit que Federn fait partie, avec Hitschmann et Sadger, des seuls qui soient restés auprès de Freud jusqu'au bout, face à l'invasion nazie.

La fidélité de Federn à Freud et à la psychanalyse freudienne semble faire l'unanimité des témoignages, celui d'Edoardo Weiss, de Nunberg et celui, repris par E. Roudinesco⁷, de Jones⁸. Edoardo

4. P. Federn, *op. cit.*, p. 8.

5. R. Sterba, *Réminiscences d'un psychanalyste viennois*, Privat, 1986.

6. *Les premiers psychanalystes*, N.R.F., vol. I, Gallimard, 1967, p. 22.

7. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, 2, Seuil, 1986, p. 207.

8. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, P.U.F., 1958.

LECTURES

Paul Federn

La psychologie du moi et les psychoses

Paris, P.U.F., 1979, 390 p.

Achoppements de transfert

ALBERT FONTAINE

Le transfert a été une pierre d'achoppement des psychanalystes en ce qui concerne les psychoses. Freud lui-même m'a dit il y a quelques années : « Les psychotiques sont une chose fâcheuse pour la psychanalyse ».

P. Federn ¹

Il s'agit de replacer l'assertion de Federn dans le contexte théorique qui donne forme à ce qu'il appelle, à juste titre, une pierre d'achoppement. Sa position est à mettre au regard de celle d'analystes ² qui adhèrent à une position datée du rapport de Freud à la question de l'analyse avec des psychotiques. C'est ainsi en effet que Freud écrivait en 1915 :

« Sur la base de nos impressions cliniques concernant ces malades (névroses narcissiques) nous avons affirmé que chez eux l'investissement d'objet devait avoir été abandonné et la libido d'objet transposée en libido du moi. Par ce caractère nous les avons séparés du premier groupe des névroses (hystérie, névrose d'angoisse et obsessionnelle). Leur comportement lors des tentatives thérapeutiques ne fait que confirmer cette supposition. Ils ne montrent pas de transfert et c'est pourquoi ils ne sont pas accessibles à nos efforts, ne sont pas guérissables par nous » ³.

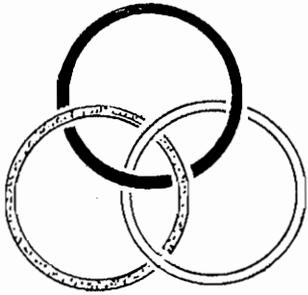
1. P. Federn, *La psychologie du moi et les psychoses*, P.U.F., 1979, p. 145.

2. En particulier : Abraham K., « Les différences psychosexuelles entre l'hystérie et la démence précoce », in *Développement de la libido*, Payot, 1965, tome I, p. 41.

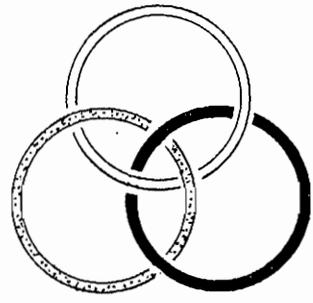
3. S. Freud, « Conférences pour une introduction à la psychanalyse », in *Transa*, n° 8-9, mars 1986, p. 72.

Si l'imagerie de l'imaginaire prête à croire que notre point de vue change en passant du dehors de la sphère au dedans de la sphère, le nœud borroméen est là pour nous donner la preuve que dans l'espace qu'il crée, intérieur et extérieur ne sont pas des notions qui modifient les deux points de vue structurels sur le nœud. Les deux points de vue (face, sommet) sont structurellement produits par le nœud, quelle que soit la position qu'on pense occuper dans l'espace, car on ne peut penser qu'une position qui a la sphère pour référence.

Ainsi continue Lacan dans cette conférence du 2 décembre 1975 :
« Nous vivons dans des cubes, nous pensons être dans des sphères. Rien de moins sûr que nous ayons un intérieur... Les déchets sont la seule chose qui témoigne que nous ayons un intérieur. »



lévogyre

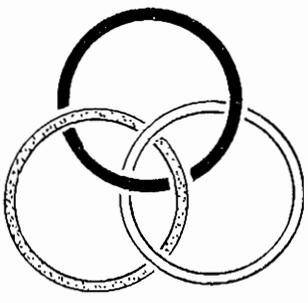


dextrogyre

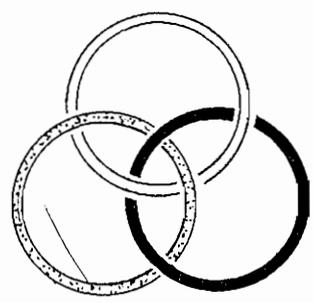
Nous aboutissons alors au total à 4 mises à plat de 2 Nœuds Bo colorés posés sur la sphère (intérieur et extérieur), de 1 Nœud Bo armillaire coloré plongé dans l'espace. La mise à plat plane nécessite 4 dessins et la mise à plat sphérique nécessite 2 boules.

↔
retournement

aplati
façon
II



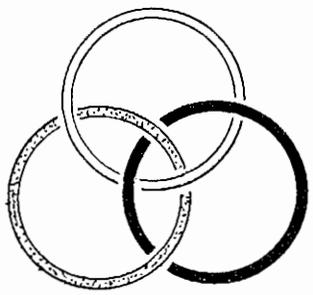
zone
polaire
lévo



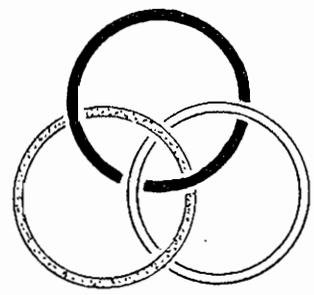
zone
polaire
lévo

aplati
façon
I

↔
retournement



zone
polaire
dextro

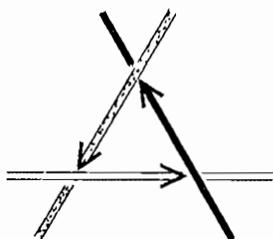


zone
polaire
dextro

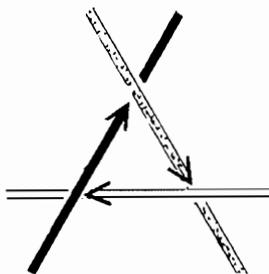
En conservant l'orientation définie du dessus vers le dessous : Pour Bleu passe sur Vert et vient passer sous Rouge.



Nous définissons les triskels lévogyre et dextrogyre.



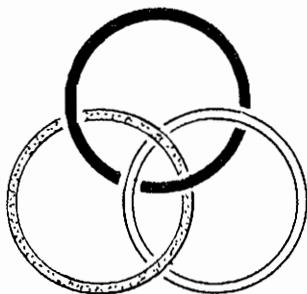
lévogyre



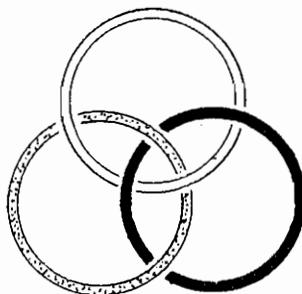
dextrogyre

On peut alors remarquer que le retournement du nœud borroméen (soit son aplatissement vers l'extérieur, soit encore le fait qu'il soit vu depuis le dedans) modifie les dessus-dessous sans modifier le fait qu'il y a deux sortes de gyrie des triskels.

retournement



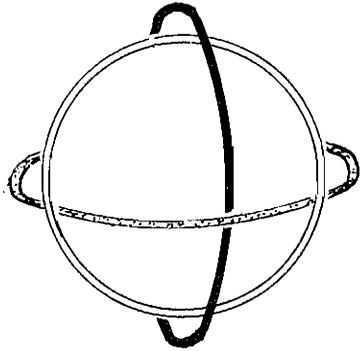
dextrogyre
(avant retournement)



dextrogyre
(après retournement)

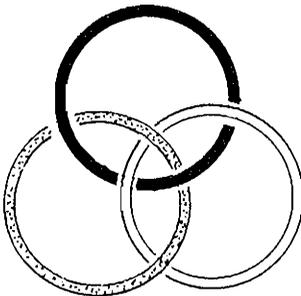
Nous avons donc là encore 2 mises à plat de 1 nœud borroméen coloré posé sur la sphère qui a été retournée.

Vu sur la boule blanche :

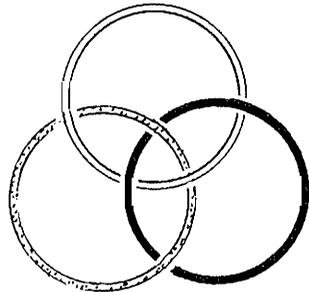


Il est remarquable de constater que ce nouveau tramage est l'ancien tramage vu depuis l'intérieur de la sphère. Notre point de vue est donc passé du dehors de la sphère au dedans de la sphère au moyen de cette deuxième façon d'aplatir le Nœud Bo. Cette deuxième façon d'aplatir le Nœud Bo correspond également au retournement de ce nœud traité comme un objet en vannerie. On le retourne comme une crêpe.

retournement

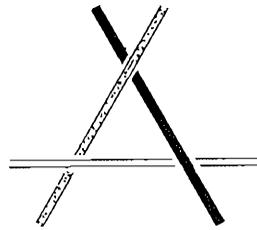
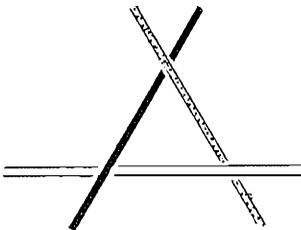


avant retournement
(aplatissement façon I)



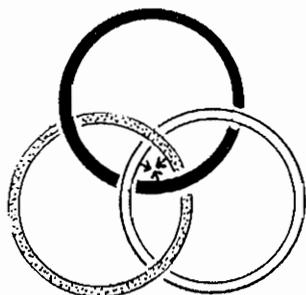
après retournement
(aplatissement façon II)

Les deux sortes de triskels obtenus sont donc après retournement :

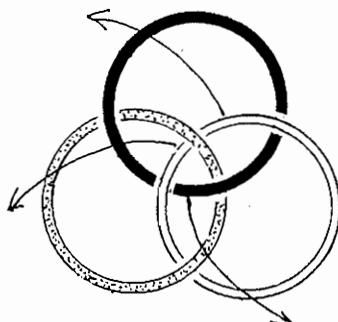


Peut-être alors pouvons-nous commencer à lire cette phrase énigmatique de Lacan prononcée le 2 décembre 1975 lors de la conférence au Massachusetts Institute of Technology : « Nous vivons dans des cubes, nous pensons être dans des sphères ».

5° Mais il y a deux façons d'aplatir un nœud posé sur une sphère.



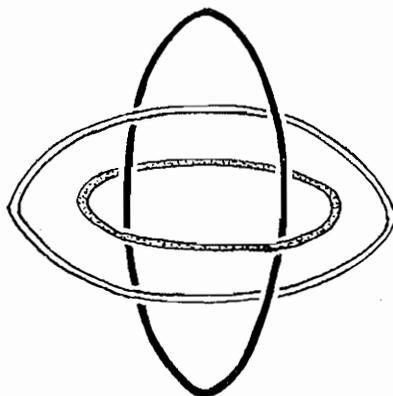
façon I



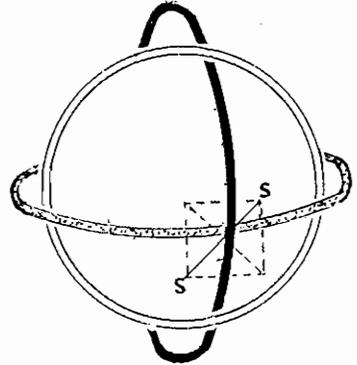
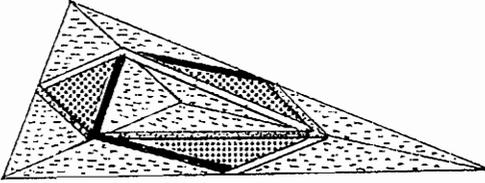
façon II

Nous n'avons jusque-là utilisé que la façon I d'aplatir le nœud. Si nous utilisons la façon II, nous obtenons une deuxième sorte de sphère armillaire dont le tramage est le suivant :

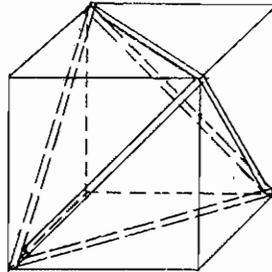
- Bleu passe sur Vert et vient passer sous Rouge.
- Rouge passe sur Bleu et vient passer sous Vert.
- Vert passe sur Rouge et vient passer sous Bleu.



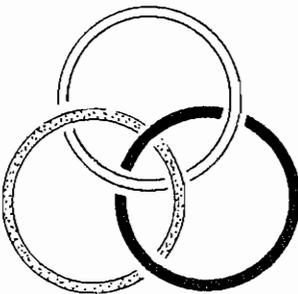
4 triskels dextrogyres sur les 4 sommets. 4 triskels lévogyres sur les 4 faces.



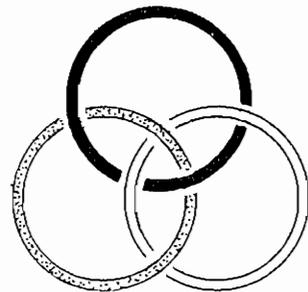
Le tétraèdre apparaît alors comme un instrument de déchiffrement du nœud posé sur la sphère. Du point de vue de chaque face, le triskel est lévogyre, du point de vue de chaque sommet, le triskel est dextrogyre. C'est par exemple ce à quoi se référait Lacan dans la séance du 14 mai 1974 du séminaire *Les non-dupes errent*, en matérialisant le point de vue des faces par les quatre sommets d'un cube qui sont opposés aux diagonales qui relient les quatre autres :



Nous pouvons alors distinguer 2 mises à plat de 1 nœud borroméen coloré posé sur la sphère, représentant 2 points de vue différents sur le nœud, un point de vue qui prend le triskel lévo comme zone de projection polaire, et un point de vue qui prend le triskel dextro comme zone de projection polaire.



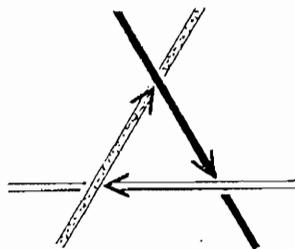
lévogyre



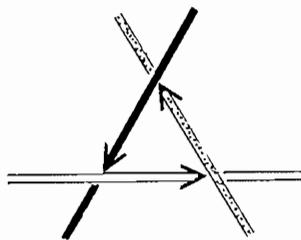
dextrogyre

et nous pouvons les nommer, selon la gyrie définie par les flèches :

triskel dextrogyre

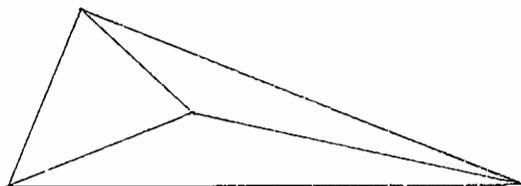


triskel lévogyre



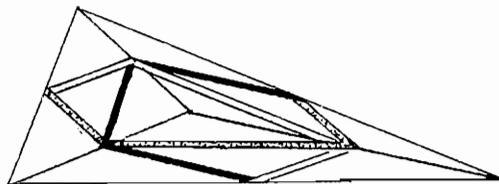
Mais comment se répartissent ces deux sortes de triskels lorsque notre Nœud Bo de départ est posé sur la boule blanche ?

4° Posons alors ce nœud sur un tétraèdre.



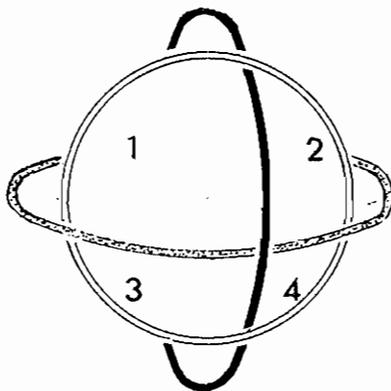
Quel est ici l'intérêt du tétraèdre ? Il va permettre de distinguer huit repères, quatre faces et quatre sommets. Il permet donc de répartir les huit triskels selon ces huit repères (pour plus de clarté de présentation, faisons coïncider les 6 dessus-dessous avec les 6 arêtes). note.

Choisissons par exemple de « coiffer » un sommet par un triskel dextrogyre. Les triskels se répartissent ainsi :



Note : cette condition n'est pas nécessaire au but de cette présentation par contre elle le devient, un peu plus loin dans cette même séance du 18 janvier, lorsqu'il faut faire appel au pavage du plan en déroulant le tétraèdre.

Par exemple, sur le dessin ci-dessous, nous en voyons 4 et les 4 autres sont de l'autre côté de la boule.



Ces huit triskels présentent-ils des différences ?

Tous présentent un tramage dans lequel :

- Bleu passe sur Rouge et vient passer sous Vert.
- Rouge passe sur Vert et vient passer sous Bleu.
- Vert passe sur Bleu et vient passer sous Rouge.

Ils ont donc tous les mêmes dessus-dessous.

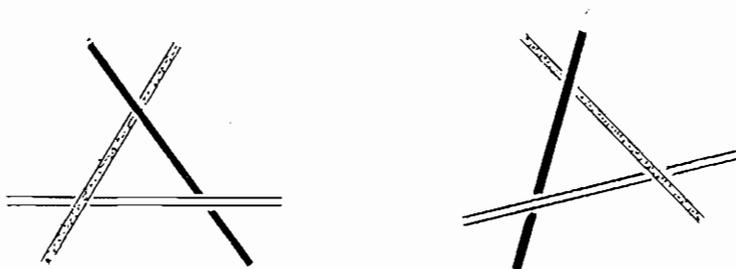
Introduire une convention d'orientation, un sens du tramage, va permettre de distinguer, dans ces huit triskels, deux sortes différentes. Convenons d'une orientation qui va de dessus vers dessous.

On obtient donc par exemple pour :

— Bleu passe sur Rouge et vient passer sous Vert l'orientation suivante :

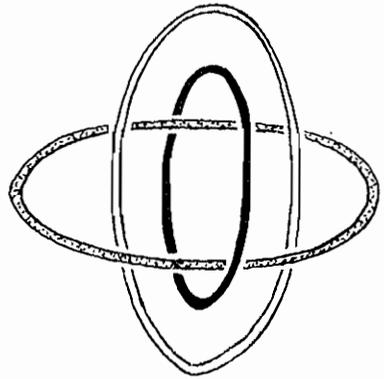
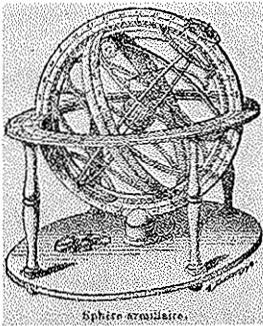


Nous distinguons alors sur la boule deux sortes de triskels :

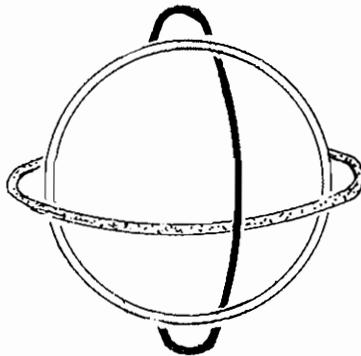


Nous allons voir ensuite combien cet acte, apparemment simple, dessiner le Nœud Bo qu'on a en main, recèle de difficultés.

2° Prenons maintenant ce même Nœud Bo, mais considérons-le dans l'espace cartésien à trois dimensions, largeur, hauteur, profondeur, et tâchons de dessiner cette présentation armillaire du Nœud Bo, par référence à la sphère armillaire qui est « un assemblage de plusieurs cercles de métal, de bois ou de carton, représentant le ciel et le mouvement des astres et au centre desquels est placé un petit globe figurant la terre ».



3° Prenons toujours ce même Nœud Bo, posons-le sur une boule blanche opaque, et dessinons « ce que nous voyons ».



Mais que voyons-nous? Répondre à cette question nécessite de préciser d'où nous regardons cette boule, « d'où qu'on voie » comme le répète Lacan dans le séminaire. En effet, si nous la faisons tourner sous nos yeux, nous constatons que cette boule présente, non pas un seul triskel comme le suggère la présentation habituelle mise à plat du nœud bo, mais bien huit.

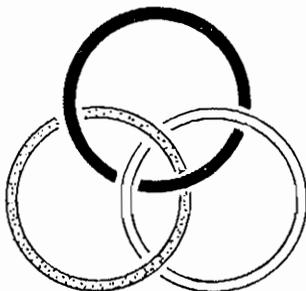
Changer de point de vue

Anne-Marie RINGENBACH
Mayette VILTARD

Dans la séance du 18 janvier 1977, au cours du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Lacan montre 4 boules blanches avec des dessins en trois couleurs dessus. Puis il les lance dans l'assistance en déclarant : « J'aimerais les voir revenir toutes les 4, en effet, elles ne sont pas semblables. Il y en a 4, ce n'est pas sans raison. C'est une raison que je n'ai pas même encore maîtrisée. Il est préférable, quoique bien entendu, ça prendrait trop de temps, il serait préférable que d'une de ces boules à l'autre, on les compare, car elles sont effectivement différentes. » Ces boules portaient un nœud borroméen de 3 tétraèdres.

Pourquoi 4 boules pour présenter 1 nœud ? Avant d'étudier si la raison de ce 4 tient éventuellement au nouage borroméen de trois tétraèdres, il faut d'abord étudier ce qu'il en est de la mise à plat du nouage borroméen le plus simple, celui de trois cercles avec nombre minimum de consistances, lorsque ce nœud borroméen est coloré et qu'il est posé sur une boule, sur une sphère.

1° Prenons un Nœud Bo à trois consistances. Bleu, Vert, Rouge. Dessinons-le.

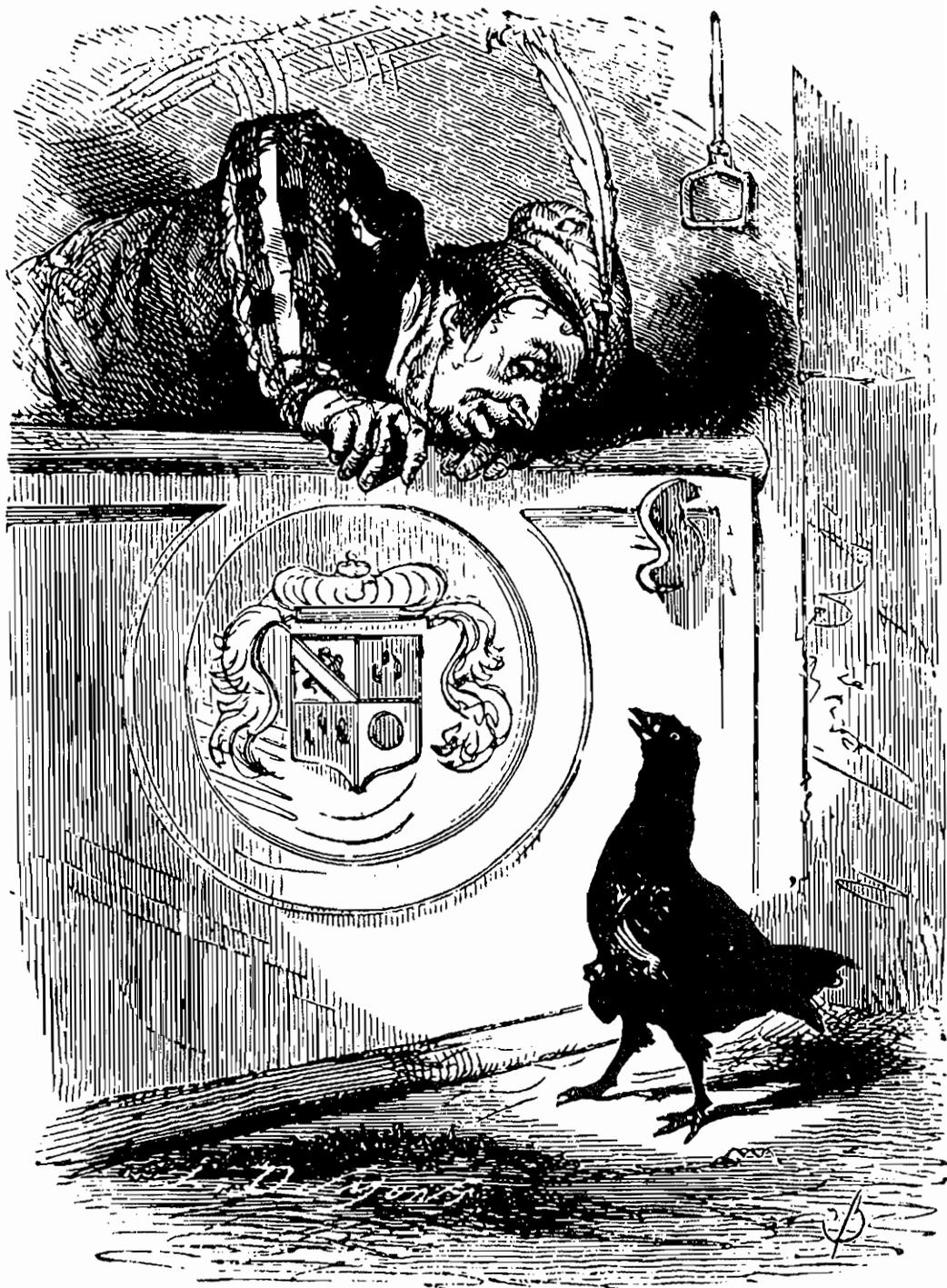


— vert

— bleu

— rouge

Récréations topologiques



1.4. On ne discutera évidemment pas ici du problème d'archives des versions écrites du Séminaire. Ce travail est soutenu dans mes précédents articles ².

*
**

POST-SCRIPTUM

Séminaire 3. On sait qu'il existe une version J.L. de ce séminaire puisqu'on dispose d'une de ses leçons. On n'a aucune nouvelle du reste. Avis aux détectives.

Séminaire 8. La grande nouvelle est qu'on sait désormais qu'il existe deux versions J.L. dont on ne dispose pas (mais que l'on a pu voir ; ce n'est donc pas un songe !)

Séminaire 16. Contrairement à ce que j'ai annoncé dans un autre article. Il n'y a pas de version CHO de ce Séminaire ³.

La version indiquée CHO dans mon recensement est en fait une version LAB. Simplement, la forte ressemblance typographique avec le tirage CHO m'avait abusé.

2. Cf. *Littoral* Nos 13, 18, 22, 23/24, Toulouse, Erès, juin 1984, janvier 1986, avril 1987, octobre 1987.

3. Renseignements de M. Chollet elle-même.

1.2. Enregistrements audio-magnétiques

Ils ont été, on le sait, fort nombreux. Mais des *séries larges* de tels enregistrements sont en fait peu nombreuses.

A partir de quelle date le Séminaire fut-il enregistré magnétiquement ? On ne le sait pas. On sait seulement que, au dire de Mme Michaud, J. Oury fut autorisé à enregistrer à partir du Séminaire 8. Mais M. Oury aurait effacé ces enregistrements...

Toutefois, on sait qu'il existe quelques enregistrements anciens :

— M. Lefort dispose de bandes du Séminaire 10.

— Une version récente du Séminaire 14 fait état d'enregistrements qui auraient servi à l'établissement.

— Une version proche de la famille Lacan (refrappe de la version J.L.) fait état de bandes ayant servi à l'établissement du Séminaire 7. Je dois avouer avoir des doutes à ce sujet.

Inventaire des séries récentes

— P. Valas dispose d'une importante série d'enregistrements déposés à l'École de la Cause. Ce dépôt lui a d'ailleurs récemment valu une intéressante promotion au sein de cette École.

— M. Moskovitz dispose d'une série notable.

— G. Taillandier dispose d'une série couvrant la période 1969-1977. Malheureusement, ces bandes, dont il existe un catalogue, furent enregistrées sur une casserole, ce qui les rend difficilement audibles.

— Pour le groupe Kokh-Guyomard, c'est successivement Patrice Fava, sinologue et Pieter Ietswaert qui enregistrèrent, ce dernier dans d'excellentes conditions. On ignore ce qui reste de ces séries.

— Le Docteur Pierre Bastin, de Lille, m'a affirmé disposer d'une importante série d'enregistrements qui durent être excellents en raison de la qualité de son matériel.

— M. Chollet enfin, dispose d'une importante série enregistrée dans d'excellentes conditions.

— Quant aux *enregistrements de l'E.F.P.*, bien qu'on n'en ait aucune nouvelle, on conjecture qu'ils sont à la disposition de Mme Faladé.

1.3. Enregistrements vidéo

Du Séminaire même, il ne doit y en avoir que fort peu. Mais on sait que, en particulier en Belgique, mais aussi en France à l'occasion d'émissions projetées et qui ne furent jamais réalisées, il existe de nombreux enregistrements vidéo *inédits* de Lacan actuellement stockés (et inutilisés) par l'I.N.A. (renseignements de source assez directe). Précisons que c'est l'I.N.A. qui est propriétaire des droits, tant de diffusion que d'enregistrement de ces matériels.

Chronique du séminaire de J. Lacan

VI. Le matériel audio-vidéo-graphique du Séminaire de J. Lacan

Gérôme TAILLANDIER

1. Par matériel audio-vidéo-graphique (en abrégé A V G) j'entends désigner l'ensemble des documents, écrits, sténographiques ou sténotypiques, vidéographiques ou audio-magnétiques, se référant au Séminaire de J. Lacan.

La recollection, l'inventaire, le stockage, l'archivage, la reprographie, la confrontation de ce matériel A V G est un problème majeur actuel du Séminaire de J. Lacan. Pour des raisons de simplification, on va distinguer diverses catégories. Il faut, pour comprendre l'importance de ce concept, se souvenir du caractère *entièrement inédit dans l'histoire* de l'enseignement de Lacan. Tant oral que scopique, à l'exclusion de l'écrit, les seules traces qu'il a laissées ont la particularité d'avoir toujours été stockées sur des *supports* entièrement nouveaux par leur lieu d'insertion : bandes magnétiques, bandes vidéo, bandes de sténotypie, notes « orales » d'auditeurs, bref ! *rien qui soit de Lacan lui-même par la voie de l'écrit.*

1.1. Le matériel sténotypique-sténographique

A partir de quelle date ce matériel existe-t-il ? On ne le sait pas clairement. On ignore si, à partir de 1953 les Séminaires furent sténotypés. On est amené à *le supposer* par l'existence de la version J.L. On ne sait pas ce que sont devenus ces enregistrements.

— A partir de 1964, c'est l'E.F.P. qui assume la charge (et donc la propriété ?) de la sténotypie du Séminaire. Que sont devenues ces bandes au moment de la dévolution des biens de l'E.F.P. ?

Il existe encore à Laborde une sténographie du Séminaire 8 par Mme Brivette. Selon les souvenirs de M. Oury, il n'y aurait pas d'autres archives de cette sorte ¹.

1. Il existe toutefois des Notes de M. Oury sur les Journées Provinciales.

voie pour une théorie de la décision qui doit plus au hasard des voyageurs de Descartes qu'aux raisons aristotéliennes d'agir ? C'est ce que laisse penser l'option économique en faveur d'une rationalité de second ordre lorsque l'incertitude avérée commande à l'homme de comprendre. C'est dire que le coup de dé de la décision est économiquement plus rationnel que le meilleur calcul mental, si par « rationalité » ici on entend quelque chose comme l'articulation motivée d'un comprendre avec la tâche éthique.

qu'on doit ranger parmi les causes douées d'efficience bien que leurs effets échappent à toute direction préalable, à toute préméditation. Il ne se confond pas non plus avec une décision divine dont la loterie arracherait le secret, car le contingent casuel ne peut concerner que les décisions dans les affaires humaines. La loterie ignore autant les desseins de la providence que le calcul de probabilités.

A l'encontre de la rationalité fantomatique du calcul mental, la stratégie du tirage au sort qui restaure à l'agent humain son pouvoir de décideur, pose l'acte comme événement humainement provoqué de façon à orienter le doute sur les objectifs. Le paradigme qu'on croirait vieilli ou simplement caricatural a guidé et guide encore certaines procédures de décision en politique. Neurath lui-même le tient de ses années d'études en économie. Il a appris que dans la Grèce ancienne, le tirage au sort se pratiquait dans la vie publique comme dans la vie privée, pour le partage entre frères de l'héritage paternel, ou du butin entre vainqueurs après la victoire, mais aussi pour le choix démocratique des magistrats à Athènes qui, d'après le témoignage d'Aristote, parfois discuté, remontent à Solon. Il entend faire fructifier ce paradigme par l'engagement social d'une philosophie qui sans cela resterait, dit-il, inachevée.

Quelques remarques pour finir sur ce chapitre relatif à la décision. Forts des deux principes suivants :

- 1) agir avec des prémisses douteuses, et
- 2) décider par pile ou face,

nous avons, me semble-t-il quelques clefs désormais pour situer l'acte *non au bout d'une délibération problématique, ni dans la tête, ni davantage dans le geste moteur ou réflexe* mais dans l'événement qui suit tout ce qu'on appelle du nom d'acte, acte réussi, acte raté, non-acte, acte activiste et *tutti quanti* : et cela à l'instant même de la modification qui survient en lieu et place d'un prétendu acte. Cet instant est celui de la *vérification d'un processus*. Il n'est ni le processus ni l'énoncé préalable de son anticipation auquel l'événement peut donner tort. L'acte est une construction efficiente où le coup de dé est appelé à confirmer l'engagement d'un décideur par le tranchant du « casuel ».

Imaginer qu'on me donne un ordre que je n'exécute pas, dit Wittgenstein, comprendre cet ordre, consiste alors seulement en un processus qui est le *surrogat de son exécution*, mais est un processus entièrement différent de son exécution. « Agir avec des prémisses douteuses » pourrait être *comprendre* en ce sens-là. Cela apporterait-il quelque clarté à la décision anticipée des prisonniers dont le dilemme suggère aux économistes comme aux psychanalystes²⁸ une

28. Voir le fameux « sophisme » de Lacan avec l'exemple des trois prisonniers, sur le temps de conclure.

comme par le fait du hasard d'aller dans cette direction plutôt que dans telle autre quitte à opérer à la lumière d'opinions non vérifiées, et cela dit Descartes parce que « les actions de la vie ne souffrent aucun délai ».

Cependant, Otto Neurath²⁵, lecteur de ce texte de Descartes, a écrit en 1913 : « l'erreur fondamentale de Descartes a été de croire que seul le domaine de l'action réclamait des règles par provision. Mais penser aussi requiert des règles préliminaires à plus d'un égard ». En effet la pensée ne diffère de l'action que par degrés et si, comme l'action, la pensée n'attend pas, quiconque veut créer, construire, agir ou décider, doit opérer *avec des prémisses douteuses*, il n'y a pas ici de *tabula rasa*. Appliqué à la pensée comme à l'action, l'argument cartésien de la résolution libre l'acte de la décision « encore que ce n'ait été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à choisir ». Le hasard, le mot est lâché. De cette petite phrase, Neurath va tirer ce qu'il appelle le motif « auxiliaire », à savoir ce fait contingent qui détermine à agir, en conduisant à décider, et — pourquoi pas ? — le *tirage au sort* par lequel on remédie à la vacillation, en mettant un terme à l'incertitude stérile de ceux qui, à force d'examiner toutes choses et de peser le pour et le contre, retardent l'action parce qu'ils freinent l'engagement de la pensée²⁶.

Je passe sur le contexte de cette démarche du leader le plus politiquement engagé du Cercle de Vienne qu'était Otto Neurath. Mais j'attire l'attention sur ce qu'il appelle la tâche de « l'ingénieur social » dont le propre est de demeurer attentif à ce qu'un théoricien économiste et théologien anglais, Thomas Gataker, a appelé trois siècles plus tôt l'événement « casuel »²⁷.

Le « casuel » ce n'est ni l'incertain total ni le prévisible mais le « *fortuitum rerum eventum* » selon la formule de Saint Augustin,

25. Un des principaux leaders du Cercle de Vienne, ce philosophe (1882-1945) de formation économique a élaboré un concept très intéressant : celui de « l'ingénieur social », capital pour une théorie de l'engagement du philosophe dans l'action sociale et politique.

26. O. Neurath a développé son point de vue dans un article de 1913 intitulé : « Les voyageurs égarés de Descartes et le motif auxiliaire » (voir les écrits philosophiques édités en allemand chez Hölder-Pichler-Tempsky à Vienne).

27. Cf. *Of the Nature and use of lots*, Londres, 2nd éd. où la « loterie » est proposée comme modèle pour trancher le doute par une décision en dehors de toute prévision ou volonté supérieure pour la diriger.

Je remercie à cette occasion Jon Elster pour l'envoi de son chapitre « Traming chance » et ses suggestions de lecture, mais aussi Philippe Mongin qui m'a fait connaître un aspect de ses travaux. Je renvoie ici notamment à *Ulysses and the Sirens* (Cambridge University Press, ed. de la Maison des Sciences de l'Homme — 1984), dont j'ai conscience de tirer un profit encore trop partiel et dont la portée mériterait un meilleur traitement que cette approche allusive.

Il n'empêche — comme je l'ai dit, Davidson ne touche à rien du syllogisme. Il ne fait que le parcourir à l'envers et il appelle cela *comprendre l'action*. La computation probabiliste des raisons, motifs, croyances, désirs... quantifie la délibération en la parcourant à l'envers, mais la base d'évaluation de l'incontinence devenue le principe de « contenance » formulé dans le cadre rationnel du raisonnement pratique — un cadre structuré par l'étalon de la volonté auquel il est désormais possible de mesurer les cas où jugeant tel acte préférable, l'agent agit pourtant autrement. Sur le maintien du schéma traditionnel de la rationalité de l'acte, Davidson est clair — et n'hésite pas d'ailleurs à tourner le dos à ses contemporains. Sa force est de réussir à intégrer les défaillances de la volonté dans la logique de la rationalisation des énoncés d'actes sans appeler à l'aide le fantôme dans la machine. Il n'est pas utile dans cette optique de poser l'exécution avant la compréhension.

Cependant tout cela ne nous éclaire pas encore sur la décision au carrefour des raisons et de l'acte. Nous restons enchaînés au paradigme délibératif, même revu et corrigé par la logique des probabilités. Cela veut dire qu'il ne suffit pas pour comprendre l'acte de restaurer la contingence des événements. Encore faut-il capter comme événement le *hasard mental* au jeu duquel se fie le véritable « agent » qu'est l'homme qui décide.

je propose donc en échange cette parabole qui suggère tout l'opposé du paradigme délibératif, le *hasard*, justement cette cause accidentelle si réprouvée, qu'en régime d'incertitude le décideur parfois sollicite quand il ne le provoque pas.

2. *Pile ou face, ou l'acte* comme « *contingent casuel* » (Th. Gataker)

Soit la seconde maxime de la morale par provision de Descartes : « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui lui ait déterminé à le choisir, car par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils le désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que dans le milieu de la forêt ». Telle est la maxime de résolution dans l'action par laquelle *le voyageur égaré est amené à décider*

que nous révèle l'analyse aristotélicienne c'est que l'élimination du symptôme, dans la définition de l'acte :

- 1) *dissout l'acte comme événement,*
- 2) *et échoue à loger quelque part dans la machine le geste critique du décideur, dont il faut bien dire qu'il n'appartient ni au choix, ni à l'acte qui suit.*

1. Comprendre l'acte en raisonnant à l'envers : *examen d'un point de vue actuel*

Il existe cependant une tentative actuelle de réinterpréter le schéma aristotélicien de l'action d'un point de vue qui restaure la contingence sans pour autant remettre fondamentalement en question le principe de la délibération. Je vais montrer que ce point de vue n'est pas tenable.

Récemment le philosophe américain Davidson a exposé une solution intéressante qui prétend renouveler l'explication téléologique des intentions de l'action en raisonnant « *backwards* », dit-il. Il s'agit alors d'appliquer aux énoncés d'action un schéma de théorie de la décision emprunté à l'économiste Bayse et de computer la conclusion comme on prédit le temps qu'il fera demain à l'aide d'opérateurs appartenant à la logique de la probabilité. La méthode a l'avantage de *réintroduire la contingence* sans porter atteinte à la structure du raisonnement pratique d'Aristote. Les cas d'« *akrasie* » qu'il fallait guérir pour conduire le syllogisme à sa conclusion ne représentent plus une menace pour sa cohérence. Davidson perfectionne son procédé en proposant une formalisation à partir du philosophe logicien anglais Frank Ramsey.

Les présupposés davidsonniens nous écartent-ils vraiment du schéma classique de la délibération de l'acte ? Il est vrai qu'en raisonnant « *backwards* » pour répondre à la question *pourquoi* de l'acte, il n'est plus nécessaire de scruter les contenus d'intention. On ne s'intéresse plus aux *raisons* ou *causes* (Davidson rejette ici la distinction de Wittgenstein) — lesquelles sont computables — qui désormais ne se laissent, dit Davidson, *déchiffrer qu'à travers la conduite observable*, donc, dans l'univers ici retrouvé des événements contingents. Davidson découvre alors la *relation logique* qui lie l'acte performé (lequel n'est pas forcément celui que l'agent avait projeté de faire en délibérant) à cette pièce de raisonnement articulé sur le désirable. Il s'agit d'une *logique de la désirabilité* théorisée par Jeffrey : logique de la préférence, d'où disparaît la volonté de saisir l'intention puisqu'aussi bien la faiblesse de volonté a pu faire qu'en dépit d'une préférence pour *tel* résultat produit si on choisit *tel* moyen, c'est en réalité une autre action qui est accomplie, ou aucune action du tout.

Ces trois principes méconnaissent pourrait-on dire le nerf de l'efficiencia qui fait l'acte comme tel.

Là-dessus, la philosophie analytique est du côté de la psychanalyse contre les présupposés du schéma classique de la conclusion de l'acte par la délibération tel que le syllogisme pratique d'Aristote l'élabore, même si elles s'écartent l'une de l'autre pour ce qui touche au point nodal de l'efficiencia. Toutes deux en effet sont d'accord pour dire qu'on fait avant d'entendre, qu'on exécute avant de comprendre, mais elles cessent de l'être quand il s'agit pour elles de définir la *méthode* d'entendre, bref de « *construire* l'interprétation »²² pour reprendre l'expression freudienne, dans l'« après-coup » (*nachträglich*) de l'événement (*Ereignis*), lequel pour être compris comme acte, ne doit pas être réduit à « l'efficacité d'un faire » comme le dit Lacan dans son séminaire sur l'acte (1967). Bref, ce n'est pas la rationalité d'un faire projetée *ex ante* dans le calcul de délibération qui compte mais le succès *ex post* de l'acte dans l'événement de la compréhension²³.

Aristote a donc, on l'a vu, pensé l'acte toute contingence exclue, du moment que rien n'arrive. Certes il y faut le plaisir contorsionné d'une pensée qui a réussi à réduire ce hiatus de la « crise » « ici, maintenant », pour penser à son niveau propre d'inaction, l'action elle-même. Mais le plaisir qui d'après Aristote fait critère pour l'acte, ne tire sa valeur d'efficiencia que du lieu où tourne le cycle parfait de la vie théorétique à l'écart de l'action. L'acte n'est en somme réussi pratiquement d'après lui que s'il est dans la tête. Et dans la tête même, le levier de la délibération est peu de chose face au plaisir non empêché de l'inactif qui unit l'acte accompli à son principe.

Comme l'a écrit G. Ryle, les décideurs en politique n'ont pas attendu le syllogisme d'Aristote pour prouver à son encontre que la pratique efficace précédait sa propre théorie. L'antériorité des raisons, du discours dans la tête, n'est que l'illusion du « fantôme dans la machine »²⁴.

A cet égard, la délibération qui existe au demeurant bel et bien, fonctionne comme le paradigme de toutes les explications qui logent la *ratio agendi* dans l'acte mental. Au regard de ce paradigme dit « rationnel », l'« *akrasie* » est traitée comme un symptôme de l'échec de l'acte, au lieu de nous en apprendre sur l'acte. Cependant, ce

22. Cf. « *Konstruktionen in der Analyse* », 1937, où Freud situe l'efficiencia de l'inconscient dans la construction de l'interprétation.

23. A cet égard, il faut reconnaître que le point de vue (exposé ci-dessous) de Davidson ne reflète pas absolument la position d'un philosophe analytique, tel Gilbert Ryle, dont l'article « *it was to be* » (cf. *Dilemmas*, Cambridge U.P., essay 2, 1954) a explicité de façon assez exemplaire les tenants et les aboutissants.

24. *The Concept of Mind*, Hutchinson, 1949.

Quand Aristote rapproche l'agent du médecin ou du navigateur, dans ce passage de l'*Ethique à Nicomaque* II, 2, qui reconnaît un certain savoir-faire technique là où aucune recette, aucune science ne semblent pouvoir éclairer l'action, il semble curieusement oublier, alors que la vieille association entre la décision humaine et la navigation (*tyche* et *kairos*) lui revient à l'esprit, que la décision est conflit d'orientations vécu sur le mode de la lutte, et que l'efficacité revient finalement à la *tychè*, que c'est la « *tychè efficace* », comme le dit un vers des *Suppliantes* d'Eschyle (*Tychè prakterios*) qu'il s'agit en fin de compte de désarmer. Je renvoie ici à ce qu'ont écrit M. Détienné et J. Vernant au sujet de la relation complémentaire de *Tychè* et *Kairos*, deux figures qui symbolisent dans la pensée grecque archaïque les faces contradictoires de la décision humaine dans l'espace incertain des actions. Cette « *tychè efficace* », cause de l'acte quand elle n'y fait pas par hasard obstacle, est précisément ce qu'Aristote a besoin de nier pour penser l'action de la puissance — témoin cette phrase incidente d'Aristote que j'ai citée plus haut : « on ne devient pas grammairien par chance », il veut dire qu'on devient tel ou tel en *accomplissant l'acte correspondant* (*Eth. Nic. II, 3 : apo tychès*) et pour le dire, il lui faut opposer à l'actualisation de la puissance, l'accident de la *tychè*.

IV. Le coup de dé de la décision

J'ai voulu montrer dans la partie qui précède les difficultés de la conception aristotélicienne de l'acte dans le cadre du syllogisme pratique.

Je propose maintenant une interprétation qui, loin d'éliminer d'avance comme par définition les conditions accidentelles ou de penser l'acte dans les termes d'une causalité mentale qui exclue les dysfonctionnements d'une volonté malade, remet à la décision humaine le pouvoir de poser ce pur « contingent casuel » qu'est l'acte.

Pour cela, il importe de remettre en question trois principes à la base de l'analyse ancienne de l'action :

- 1) l'acte par excellence est l'acte moral,
- 2) les faiblesses de la volonté sont des cas déviants. Elles ne nous apprennent rien sur l'action réussie,
- 3) la motivation désirante de la raison pratique joue en concurrence avec les passions ²¹.

21. Dans « *Of the Passions* », section III de *A Treatise of Human Understanding*, Hume se chargera de renverser ce principe en critiquant le préjugé de l'opposition entre raison et passion et en déclarant que la raison devrait se faire l'esclave des passions et non l'inverse.

est capable un agent qui a du savoir faire, dans le temps « énergétique » du bonheur une fois l'acte accompli¹⁹.

Or c'est ce moment intermédiaire, à cheval sur l'antérieur et le postérieur, qui fait de la décision l'événement crucial, l'acte par excellence. L'étymologie renforce ce rapprochement de la décision « *krisis* » avec « *kairos* » qui désigne le point d'aperture dans un métier à tisser par exemple, comme le point crucial du destin en politique. Je renvoie ici à l'étude de Monique Trédé : *Kairos, Problèmes d'étymologie*, parue dans la *Revue des Etudes Grecques* (juillet-décembre 1984, t. XCVII, n° 5, 462-464, p. XI).

« *Kairos* » chez Homère a un sens local, point névralgique du corps atteint par la flèche laissé ouvert, exposé à travers la cuirasse, qui traversé par la flèche fait passer d'un coup de la vie à la mort²⁰. M. Trédé relie « *kairos* » et « *krisis* » en s'appuyant sur quelques emplois qui les associent chez Pindare, Hippocrate, et quelques historiens tels Thucydide, Polybe, ou orateurs comme Démosthène ou Eschine. Aristote, qui pourtant n'hésite pas à comparer l'agent à un archer dont l'arc maintient en tension la flèche vers une cible qu'il vise du regard, n'oublie-t-il pas le sens d'abord *tragique*, séparateur de l'instant de la décision qui fait de l'acte, *non pas l'effet en continu d'une chaîne de raisons*, mais le produit d'une rupture de la causalité, d'une discontinuité survenant brutalement pour briser le procès bien huilé d'une délibération ?

Décider, c'est *l'esprit en guerre* et nullement une transition sans douleur du choix raisonné à l'acte. C'est quand le temps met à l'épreuve la volonté elle-même dont Saint Paul a dénoncé en ces termes l'impuissance fondamentale « car ce que je veux, je ne le pratique pas, mais ce que je hais, je le fais » (*Épître aux Romains*, 7.15).

Aristote conjure la crise épileptique pour assainir l'acte de volition. Mais en éliminant l'« *akrasie* », il se peut qu'il élimine aussi et du même geste la décision. Le syllogisme désentravé devient la machine d'un accouchement sans douleur de l'acte.

Lisez *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, et vous verrez ce qu'il en coûte d'accomplir en toute préméditation un acte dont on a mûrement calculé les raisons et les conséquences. Il devient pur non-sens, produit d'un être faible, sans caractère : « Il ne s'est rien passé, ou plutôt, dit Lorenzaccio : « Je ne nie pas l'histoire mais je n'y étais pas » (Acte V, scène 2). Leçon : il n'y a pas de pourquoi *avant* l'acte auquel réponde l'acte projeté.

19. Sur le bonheur comme *energeia*, cf. *Eth. Nic.* I, 6, 1098 a 16, laquelle *energeia* se trouve achevée par le plaisir qui, sans en être la fin, survient comme par surcroît, cf. *Eth. Nic.* X, 4, 1174 b 31-33.

20. Je remercie ici Nicole Loraux pour m'avoir facilité l'accès à cet article qu'elle m'a également signalé.

qu'elles ne sont et ne dépendent donc plus de notre volonté, qui enlève :

1. à la délibération de l'agent, sa valeur de décision,
2. à l'acte lui-même sa valeur d'acte véritable, et cela par l'exclusion de la contingence.

Or telle est bien la contingence, à savoir l'obstacle, ce qui tombe en travers d'un projet, dévoie l'acte prémédité, et laisse le décideur surpris. En un mot ce qui ne permet pas au syllogisme pratique de tenir debout. Et il n'y a pas que celle de la malchance, du tremblement de terre, ni d'ailleurs la contingence de l'heureux concours de circonstances avec laquelle peut composer habilement l'homme doué de tempérance. Il y a plus grave, plus paralysant que la malchance : l'entrave interne due à l'« *akrasie* » au moment même où justement cela dépend de nous, et que le *point de vue théorique du plaisir de l'acte achevé écarte par avance*. Cette entrave interne, Aristote l'esquive pour une raison bien simple qui est son éthique du plaisir, laquelle tient tout entière dans l'idée que la *théorie est un genre de vie* « *bios theoretikos* » au sens fort et biologique du mot. D'où l'expression retenue par Heidegger, d'une *praxis théorique*¹⁷ déplacement d'accent qu'il fait subir au « genre de vie théorique » d'Aristote pour le *théorique* où c'est à l'inverse la théorie qui devient une forme de vie. Pour cette même raison qui fait du plaisir un vécu auto-référencé, et de cette éthique du plaisir un hédonisme moral, tout élément rapporté de l'extérieur par rapport à la fin est *étranger* et par là même *affaiblissant*. C'est en ce sens que pour Aristote les plaisirs peuvent, mais pas nécessairement, contrarier la force de volonté.

Davidson¹⁸ dirait ici qu'Aristote confond *force de la volonté et force de la volonté morale, faiblesse de volonté et faiblesse morale*. Mais est-ce une confusion puisque l'acte pour Aristote est éthiquement posé comme plaisir d'un processus non entravé ?

Cependant, le plus discutable à mes yeux n'est pas ce qui est impliqué dans la définition de l'acte et du plaisir dont dépend en toute cohérence le succès du syllogisme, c'est l'impossibilité qui s'ensuit de *penser comme acte la décision humaine en situation d'incertitude*. Car *décider* n'appartient ni au choix rationnel qui ponctue la délibération ni à l'action qui suit. Et il se pourrait bien qu'Aristote noie l'instant du coup d'œil au moment opportun dont

17. Cf. sa reprise de l'analyse aristotélicienne de la *praxis* à partir de l'*Eth. Nic.* VI, dans *Concepts Fondamentaux de la philosophie grecque* — cours dispensé à Marbourg.

18. *Défaillances de la volonté*, *London Review of Books* 5 sept. 1985. Cf. *Essays and Events*, cité plus haut fin de la note 13.

certaine façon en disant que le plaisir n'est pas autre chose justement que l'*activité non empêchée*. « Et c'est pourquoi il n'est pas exact de dire que le plaisir est un devenir *senti*, il faut plutôt le définir comme une *activité* de la manière d'être qui est selon la nature et au lieu de « *senti* » mettre « *non empêché* »¹⁵.

On voit maintenant que la clef pour comprendre l'acte au bout de la délibération, ce n'est ni la force de la déduction formelle, ni la force causale du choix exercée sur la contingence, puisqu'aucune des deux ne suffit à articuler pensée et événement, mais quelque chose qui n'est, dit Aristote, *ni pensée, ni sensation, à savoir le plaisir qui est l'impossibilité même de les séparer*, à laquelle s'identifie justement l'acte¹⁶.

Avec le « plaisir » de l'activité non empêchée, on a donc une clef précieuse pour comprendre le syllogisme pratique tel qu'Aristote en imagine le *mouvement en continu*. Si la pensée mène jusqu'à l'acte sans sortir du syllogisme, par la voie de la délibération, c'est que quelque chose d'unitaire dominant la pensée et la sensation court de l'une à l'autre comme un fluide qui circule à travers les membres du raisonnement. On croyait tout à l'heure que le syllogisme plongé dans l'action nous rendrait la contingence avec sa chair et ses contours imprévus. On découvre maintenant que le syllogisme plie l'acte au plaisir de l'activité auto-réflexive, loin de la contingence, et que, s'il coince l'acte dans ses chaînes, ce n'est pas parce qu'il a réussi à intégrer la contingence dans la pensée, mais parce qu'il a échoué à réunir contingence et sensation.

L'analyse de l'*empêchement* révèle donc ceci : le syllogisme pratique n'arrive à conclure l'acte que moyennant :

- a) la levée de la contingence,
- b) l'exclusion des obstacles extérieurs,
- c) la finalité du plaisir dont la forme la plus haute est celle du sage, synonyme d'absence d'*empêchement interne*.

On arrive alors à ce paradoxe de la pensée philosophique de l'acte, que au moment même où l'acte est conclu au terme de la délibération, *ce n'est plus d'un acte décidé sur fond d'incertitude* parce que la décision nous revenait qu'il s'agit, mais d'une nécessité supérieure qui subordonne la puissance d'agir de l'agent humain à un ordre dans lequel il n'est plus possible que ce qui a la puissance d'être, puisse ne pas être. C'est en d'autres termes l'*antériorité* de l'acte au registre théorique des choses qui ne peuvent être autrement

15. *Eth. Nic.* VII, 13-1153 q 10-15.

16. *Eth. Nic.* X, 5, 1175 b 30-35.

comme D. Davidson¹³. Il y a un autre sens en lequel, *être capable c'est-à-dire de ne pas être empêché* fait question. C'est l'empêchement au sens de l'obstacle interne.

En fait tout le problème est de réussir à passer à l'acte quand rien ne s'y oppose.

III. Quand il n'y a pas d'empêchement interne : la question du plaisir

Dans l'*Ethique à Nicomaque*, l'« incontinence » (*akrasia*) est comparée à l'épilepsie, sorte de mal intermittent qui entame la volonté d'agir par accès brusques, et dont l'occurrence ressemble fort à celle du hasard toujours accidentel et indéterminé, avec cette différence qu'elle est interne au lieu d'être externe. Aristote l'oppose au mal chronique et plus installé du vice. Il y a plusieurs formes d'« *akrasia* », la plus grave étant l'absence de fermeté qui touche ceux qui ayant délibéré ne réussissent pas à persister dans leur décision¹⁴.

Mais là encore, Aristote ne peut l'inclure dans son syllogisme de l'action, et cette fois non pour la raison précédente qui conduisait à éliminer d'avance l'obstacle extérieur, mais pour une raison liée à l'*économie du plaisir propre à l'agent*.

Le syllogisme pratique contient une véritable philosophie du succès. L'enjeu de l'acte rejoint le montage de la définition de l'acte à partir des conditions qui le garantissent à l'extérieur mais aussi à l'intérieur. La clef de la maîtrise de l'acte, à condition que le hasard ne s'en mêle pas, c'est en effet l'*absence d'entrave* qui fait passer sans discontinuité, sans ratage aucun, des prémisses à la conclusion et surtout, moment oh combien stratégique ! du choix à l'acte même. Or cette absence d'entrave cette fois interne a un nom : *le plaisir*.

Tout s'éclaire lorsque, partant de ce principe supérieur qui définit la puissance en termes d'acte, on se rend compte que la machine du syllogisme ne saurait être parfaitement actionnée si l'acte n'était pas de soi appelé à achever la fin. Et à ce niveau supérieur qui gère la puissance de l'agent jusqu'au *plaisir de l'acte achevé*, les défaillances internes de la volonté comme le hasard accidentel sont mis hors circuit.

C'est au moment de l'achèvement de l'acte quand la fin est actualisée en lui, donc à la levée de la tension, qu'est éprouvé le « plaisir ». Là encore Aristote intervient pour poser le plaisir d'une

13. On a pu l'entendre récemment dans une série de conférences prononcées au Collège International de Philosophie. Voir précisément sur les « défaillances de la volonté » Donald Davidson in *Actions and Events*, les trois premiers essais notamment le deuxième essai (originellement 1970), Clarendon Press, 3^e éd. corrigée, 1986.

14. EN, VII, 11-1152 a 25-30.

de puissance rationnelle, dès qu'il désire ce dont il a la puissance et dans les circonstances dans lesquelles il a cette puissance, l'accomplissement » et il ajoute : faute de cette présence de l'objet de son activité, l'action sera impossible ; puis suit cette parenthèse essentielle : « qu'aucun obstacle extérieur n'empêche l'action de la puissance, c'est là une condition qu'il est inutile d'ajouter ». Il précise dans la même parenthèse que celui qui a la puissance (*dynamis*), dans la mesure où celle-ci, cette *dynamis*, est un *pouvoir d'agir* (*dynamis tou poiëîn*), n'a aucune raison de ne pas agir, si tant est qu'il ne rencontre aucun obstacle sur son chemin ; mais cela fait partie de la définition, ou plutôt des conditions auxquelles est bien sûr soumis le pouvoir d'agir : l'exclusion des obstacles (extérieurs, sous-entendus) fait en effet partie des conditions dans lesquelles la puissance a toutes chances de se développer en acte, car c'est bien là, dit Aristote, un résultat qui découle implicitement de certains des caractères de notre définition (c'est-à-dire de la puissance en termes d'acte). Le succès est garanti par la définition. Est-ce à dire que l'acte réalisé en dépit d'un obstacle qui serait par exemple surmonté, ne remplit pas les conditions d'un succès effectif ?

Pour résumer : si est par nature « obstacle » ce qui empêche l'action de la puissance comme le dit encore Aristote, et que la définition de la puissance comme pouvoir d'agir l'exclut, on ne s'étonnera pas que le succès du syllogisme pratique fasse un avec l'actualisation de la capacité d'agir de l'agent qui a délibéré. Cependant on sera tenu de préciser cette clause qui fait du raisonnement une pétition de principe : tout fait contingent externe venant entraver ce passage est d'avance exclu.

C'est d'une façon de soumettre à la volonté de l'agent toute la contingence sans que l'agent ne soit de son côté exposé aux aléas de cette contingence — une manœuvre pour que vraiment les choses contingentes dépendent tellement de son pouvoir que ce pouvoir ne saurait plus être entamé par le moindre accident extérieur. Soit ! puisque Aristote demande que cette condition fasse partie de la définition de l'action de la puissance. Mais force sera tout de même de conclure de cette exclusion que le syllogisme, pour fonctionner jusqu'au bout, est obligé d'exclure des faits vraiment contingents (*qui peuvent donc ne pas arriver*) toute leur contingence.

Autrement dit le syllogisme n'est concevable que moyennant cette opération qui consiste à sauver l'acte de la contingence, en l'y soustrayant. Bref, à devoir supposer qu'il ne *peut* être impossible, on lui ôte son caractère possible.

c) Mais il n'y a pas que l'empêchement *externe* — et cela Aristote le sait fort bien qui nous a livré une analyse des *défaillances de la volonté* qui excite beaucoup aujourd'hui les logiciens de la probabilité

ne soit pas mis en œuvre. Par définition le contingent n'est ni nécessaire ni d'ailleurs impossible. S'il est possible que l'acte ait lieu, il est également possible qu'il n'ait pas lieu. Or se peut-il que quelque chose de *contingent* fasse l'objet d'une *conclusion nécessaire* ? qu'un futur indéterminé soit enfermé dans une déduction à deux valeurs ? Le syllogisme pratique moral mord ici sur une logique d'une autre nature, la logique modale dont s'est occupée Jan Łukasiewicz, et qui a conduit le logicien polonais à formaliser la notion intuitive de possibilité en inventant une tierce valeur de vérité¹⁰. Le syllogisme pratique rejette comme une considération extérieure à sa structure les futurs contingents parce qu'ils ont trait à l'indétermination¹¹, valeur qui rendrait l'inférence de la conclusion impossible.

b) Toute incontestable que semble être cette quasi-définition : « pouvoir, c'est ne pas être empêché », il se pourrait bien que quelque chose de l'ordre de la contingence se glisse entre les maillons de la chaîne et perturbe le lien énergétique qui unit la puissance à l'acte. Qui dit qu'être *capable c'est-à-dire non empêché* mène à coup sûr à l'accomplissement de l'acte ? De plus, de « ne pas être empêché », *si c'est le cas*, à « *agir de fait* », le saut est encore bien grand.

Le syllogisme s'articule, il faut bien le dire, au mépris de tout événement venant gripper la machine, casser le mécanisme du passage à l'acte. La délibération a beau s'appliquer aux choses incertaines, et l'acte s'ajouter aux faits de la contingence, il reste que le syllogisme fait *comme si* non seulement l'« *automaton* », le hasard, n'intervenait jamais, mais comme si la « *tychè* » qui tourne parfois en bonne chance profitant jusques et y compris à l'acte moral, ne jouait ici aucun rôle.

Imaginez qu'un tremblement de terre empêche l'homme qui va au marché de régler sa dette, et notre syllogisme est par terre ! C'est l'empêchement externe qui se trouve ici conjuré d'avance. Alors seulement il devient hors de doute que *être capable c'est ne pas être empêché* ; sorte d'axiome garantissant l'action de la puissance.

Comment cette garantie opère-t-elle ? Par le contact de l'agent avec l'objet de son activité, répond Aristote¹². Du moment que l'objet de l'activité est rencontré, dit ici Aristote : « tout être doué

10. Logique à trois valeurs, cf. *La syllogistique d'Aristote*, A. Colin, trad. fr. 1972, en fait une découverte qui remonte à l'été 1971 : V.F. possible : trois valeurs, qui contestent le tiers exclu et la non-contradiction. On a alors 0,1 et 1/2.

11. Cf. sur le problème de futurs contingents le fameux exemple d'Aristote sur la bataille navale *De int.* (IX) sur lequel s'est penché E. Anscombe (cit. plus haut, note 5).

12. *Parontos tōu pathêtikoū* (*Meta* 5, 1048 a 15).

Dans l'entre-deux, ce fossé qui ni plus ni moins sépare la puissance de l'acte et qu'appelle à combler l'accomplissement répété, soit la culture par l'exercice.

A lire tout à l'heure le syllogisme, on se disait que ce raisonnement avait quelque chose d'un coup de force : prendre l'acte dans ses chaînes en l'arrachant au domaine des autres actes ou événements en tous genres, pour qu'on puisse dire sans sortir de ces chaînes : « donc l'acte ». Vous noterez que « donc l'acte » est une expression descriptive qui constate quelque chose comme un fait et non un performatif, comme dirait Austin⁹. « Donc l'acte » décrit ce « qu'il faut reconnaître que je suis en train de faire », et affirme que je le fais — ce que n'est pas du tout un performatif tel que « je baptise ce bateau » ou « oui je le veux » devant l'autel quand on accepte de prendre un tel en mariage... Cette indication a son importance et complique singulièrement notre problème. Car nous avons à penser à la fois cette expression « donc l'acte » au sens pragmatique 1°) de « il a lieu », point de départ de l'action — et on croirait alors sortir du raisonnement, faire en quelque sorte le premier pas hors de la tête de l'agent — et 2°) au sens d'une description, le fait qu'il faut quand même l'énoncer et que le syllogisme doit aller jusqu'à l'acte inclus pour boucler sa boucle. Quand Aristote déclare : « Il est nécessaire (*anagkè*) que celui qui peut agir et n'est pas empêché agisse, accomplisse son acte (*prattein*) », place-t-il l'acte au cœur d'un raisonnement qui s'achève sur une constatation, ou hors de lui parmi les événements ?

Vous voyez qu'il y a un second pas à faire ici. Une fois la délibération parvenue au moment du choix (premier pas) l'agent capable de délibérer est passé capable d'agir (second pas). Mais il n'a pas encore agi, et tout est encore « dans la tête ». Comment Aristote résout-il ce troisième pas ? Par cette identité on ne peut plus problématique entre celui qui peut agir et le même qui n'est pas empêché. Un vrai casse-tête, pour un psychanalyste autant que pour un philosophe.

II. Remarques critiques sur la contingence : le problème de l'empêchement et la levée de la contingence

a) L'acte qui fait l'objet de la conclusion nécessaire est aussi, ne l'oublions pas, un fait de contingence. On pourrait imaginer qu'il n'ait pas lieu, que par exemple le moyen possible choisi par l'agent

9. Quand dire c'est faire, 1^{re} conférence, Seuil, 1970, p. 41.

conclusion d'un pareil raisonnement peut être directement l'acte même : « donc l'acte » dit en somme Aristote. Non pas la phrase « j'agis », mais, en prise directe sur les faits, l'acte à l'issue du calcul délibératif.

Cette expression : « donc l'acte »⁷ repose tout entière sur la synonymie entre « être capable d'agir » et « ne pas être empêché d'agir ». C'est maintenant un problème d'interprétation qui se pose : comment lire le passage à l'acte dans ce syllogisme ? Quel en est le secret ?

A questionner Aristote lui-même pour lui demander comment il résout ce passage mystérieux du choix à l'acte, il répond :

1) La nécessité avec laquelle le syllogisme pratique conclut par l'acte s'énonce « sur le terrain des faits » (*physikôs*).

2) Le terrain des faits est incertain. On ne peut à son sujet dire quoi que ce soit de fixe ni de rigoureux. Ici les choses se produisent certes avec fréquence mais l'issue est indéterminée (*Eth. Nic*, III, 5). Tels sont les objets contingents et qui dépendent pourtant de nous, auxquels s'applique la *délibération*. Notre capacité de discerner le possible n'est donc pas garantie. Pour comprendre le syllogisme pratique jusqu'à l'acte qui le conclut, il faut donc s'en remettre *au bon jugement de l'agent lui-même*. Aristote semble dire que le seul habilité à expliquer, à interpréter le syllogisme pratique, est celui qui se fait à lui-même ce raisonnement. Le meilleur interprète est donc *l'agent lui-même* et la clef de ce qui se passe, « dans sa tête ».

Privé d'appui objectif qui ferait de la morale une science, le domaine de l'action nous renvoie à la *capacité* particulière et variable qu'a tel ou tel homme d'accomplir telle action — puisque c'est en effet, comme le dit Aristote, « *par l'accomplissement des actions justes qu'on devient juste* » et non par hasard⁸ et — une pointe au passage contre Platon — c'est si vrai que ce n'est pas en se retranchant dans le domaine de la discussion qu'on se rendra vertueux comme le pensent ceux qui croient de cette manière « agir en philosophie ». Voyons donc maintenant de plus près l'argument de la *capacité* de l'agent, seul juge ici.

2. L'identité problématique entre pouvoir agir et ne pas être empêché

Voici que nous nous trouvons encore empêtrés entre la pensée qui délibère et l'exécution de la fin par la mise en œuvre du possible.

7. Elle est de nous et résume par là la façon dont Aristote nous semble lui-même conclure. Sur l'emploi du mot « acte » ici de préférence à « action » (finalisée) cf. ci-dessus ma note 3.

8. *Ek tou pollakis prattein — periginetai*, cf. *Eth. Nic.* II, 3, 1105b.

image vient d'E. Anscombe)⁵, actionnée par une espèce de premier moteur, à savoir l'homme qui délibère⁶.

C'est dire encore une fois l'importance de la mineure, prémisse hybride à l'intersection de deux registres pourtant incommunicables, où l'actualisation du syllogisme intérieur coïncide en son point d'arrivée avec le départ du syllogisme de l'exécution, comme si d'un coup, en un moment de bonheur, les deux limites que sont la fin, au point de départ de la pensée, et la conclusion, au départ de l'action, venaient à se toucher ; fusion des limites extrêmes en un point qui prétend résoudre la discontinuité des actes dédoublés, en restaurant le continu. C'est le *paradoxe zénonien de la divisibilité du mouvement continu*, dissous par la grâce de l'intuition pratique, ce don de la saisie du bon moment, si particulière à la philosophie d'Aristote, qui a pour nom la fameuse « prudence » ou *phronesis*. Solution, certes ! mais à quel prix, au prix d'une « scission » (P. Aubenque) au cœur de la raison entre la sagesse purement théorique et l'intelligence pratique du décideur, et cela pour mieux dénoncer les limites de la science platonicienne du Bien.

Il fallait bien cette scission par Aristote de la raison platonicienne (qui déduisait encore sans médiation l'action de la connaissance) et de la norme, pour parvenir à mettre en route cette machine du fonctionnement du possible tout entière fabriquée dans le but de « faire fonctionner le non-fonctionnement » comme l'écrit M. Blanchot dans *L'Écriture du désastre* (p. 19). Tel est le montage de l'acte quand l'agent conclut après délibération. Mais voyons d'un peu plus près la conclusion : « donc l'acte ».

J'ai montré comment du bonheur de ce rouage miniature entre deux micro-inférences, intérieure puis exécutrice, dépendait la genèse de l'action à partir de la pensée. La cheville ouvrière de ce mécanisme, c'est en effet l'intuition du « bon quant au temps », le *kairos*, pour lequel il faut beaucoup d'habileté, une habileté de navigateur, un savoir-faire technique, plutôt qu'une compétence formelle de raisonneur. Place donc à la *technè* dans la kairologie aristotélicienne, vu le caractère tout de même incertain avec lequel il va s'agir désormais de composer au cœur de l'action. Mais n'anticipons pas. Reprenons plutôt le fil de notre syllogisme jusqu'à l'énoncé de l'acte.

Aristote dit : « *il faut nécessairement que l'homme capable d'agir (dynamenon) et qui ne rencontre aucun empêchement (me koloumenou), dans le même temps accomplisse aussi l'acte (prattein-hama)* ». Ce qui m'intéresse ici est de comprendre comment la

5. Cf. Son article sur l'exemple de la bataille navale dans le *De Interpretatione* IX d'Aristote in *Aristotle modern studies in philosophy*, série d'articles éditée par J. Moravcsik, Mac Millan, 1968.

6. Pour cette analyse, voir de P. Aubenque : *la Prudence chez Aristote*, P.U.F., 1963.

La *délibération* intervient en revanche dans la seconde prémisse qui porte sur le possible et ce qu'il faut faire pour l'atteindre. La mineure correspond à la détermination des conditions particulières à remplir pour réaliser la fin. Ainsi, pour reprendre l'exemple médical, c'est le moment où on se demande s'il faut ou non se promener pour être en bonne santé. La délibération est une sorte de *calcul sur le possible* qui serait interminable si le choix ne venait pas l'arrêter. Une vraie délibération est un processus qui comporte un terme, une *borne* et cette borne est l'instant ponctuel du *choix* (*proairesis*), tout à la fois raison désirante et désir rationnel quand, dit Aristote, l'esprit s'arrête sur un possible *préféré* à d'autres possibles. *La mineure est donc la clef de l'acte*. En elle se joue l'articulation du désir de la fin avec la raison du possible. Quand le choix a lieu, l'homme se dispose à agir. C'est le moment *non pas encore de l'acte, mais de l'actualisation de la fin* lorsque la notion par exemple de la santé, ou du Bien, disons comme Aristote, de la forme ou quiddité immatérielle, devient principe moteur, ou cause efficiente de l'action prochaine, dans l'esprit de l'agent encore virtuel.

Il y a donc préalablement à l'acte, quelque chose comme une mise en acte qui ponctue un enchaînement de pensées : tout ce que se dit l'agent avant d'agir, disons *tout ce qu'il comprend*, préalablement au moment d'agir, *de ce que signifiera pour lui agir de telle ou telle façon*. Il se dit par exemple : puisque la santé est bonne, il faut pour bien se porter réaliser telle condition, par exemple l'équilibre, et pour réaliser l'équilibre, réaliser la chaleur et ainsi de suite (*Méta 2*, pp. 381-2, Vrin). Tout ce que se dit l'agent, Aristote l'appelle un « *sylogisme intérieur* » — qui se passe donc « dans la tête » — une ratiocination à laquelle peut aujourd'hui s'intéresser justement le logicien des probabilités qui compute les énoncés de croyances. Je reviendrai à ce point tout à l'heure. Le syllogisme pratique commence donc par un petit syllogisme qui est un vrai mini-discours mental faute duquel l'agent ne saurait ensuite être prêt à agir. D'abord développer la capacité de délibérer jusqu'au choix, puis développer à son tour la capacité d'agir. Mais la *capacité d'agir* quant à elle requiert un autre mini-syllogisme, cette fois un raisonnement qui mène à l'acte et pour de bon. C'est le *sylogisme de l'exécution* déclenché par le choix du possible — dernier rouage par lequel le syllogisme aristotélicien conclut par l'acte. Notre syllogisme s'est dédoublé en petits syllogismes connectés l'un à l'autre comme deux rouages miniatures pour un seul système, le premier conduisant l'esprit à s'arrêter sur un objet possible, ce morceau de nourriture sèche, le second menant enfin à l'acte : manger ce morceau.

Tel est le passage à l'acte, une chaîne de l'acte intérieure à l'acte extérieurement accompli, mise en rotation par des raisons. Deux syllogismes enchâssés dans une véritable machine d'ingénieur (cette

ce que donnent ensemble ces trois moments « poser, parcourir, atteindre » (Patrice Loraux) une fois le syllogisme replongé dans la sphère de l'action.

Voyons si ce squelette de mouvements retrouve bien la chair dont il a pu être ici dépouillé. Ceci n'est pas un exercice d'abstraction mais le contraire, puisque la question est : comment le philosophe se met-il à penser l'acte, par quelles contorsions parvient-il à mettre le doigt sur lui, à atteindre cet « événement en marche » dont les Grecs anciens faisaient des Dieux, à savoir l'acte pourtant par définition si rebelle au concept ?

Et il s'agit bien en effet de contorsions, car réinscrire les moments de l'histoire de l'acte dans le moule creux et rigide du syllogisme, suppose un jeu très complexe d'élaborations. Il faut rien moins qu'*arriver à enfermer l'acte qui échappe à la raison, dans un logos de raison*. Pour cela, Aristote n'a pas trouvé mieux que cette manœuvre formelle de faire de l'acte la conclusion du raisonnement suivant. Aristote dit : « Voici de quelle façon, en nous plaçant sur le terrain des faits, nous pouvons considérer la cause de l'intempérance. La prémisses universelle est une opinion, et l'autre a rapport aux faits particuliers, où la perception dès lors est maîtresse. Or quand les deux prémisses engendrent une seule proposition, il faut nécessairement que dans certains cas, l'âme affirme la conclusion, et que dans le cas de prémisses relatives à la production, l'action suive immédiatement. Soit par exemple les prémisses « il faut goûter à tout ce qui est doux » et « ceci est doux » (au sens d'être une chose particulière) : il faut nécessairement que l'homme capable d'agir et qui ne rencontre aucun empêchement, dans le même temps accomplisse aussi l'acte ⁴.

Suivent les causes de l'intempérance énumérées par Aristote. Je vous ai lu un syllogisme pratique — un syllogisme bon pour l'action, appliqué à un cas, ou à un échantillon d'acte, qui nous montre analogiquement comment cela doit se passer dans le champ éthique.

La majeure « pose » un énoncé général : « la nourriture sèche est bonne pour l'homme ». Cette prémisses dit ce qu'il est bon de faire, et contient *une règle déterminant, de façon universelle, l'action* par ce qu'il est bien ou non de faire et qui constitue la *raison finale, soit le « ce pour quoi » on agit*. Bien sûr, il ne peut s'agir d'un énoncé catégorique à caractère nécessaire, mais seulement d'un énoncé « endoxal » sur le contenu duquel tous s'accordent en général. Parce que cette opinion rencontre l'approbation du grand nombre, elle ne fait en aucun cas l'objet d'une délibération. De même qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun médecin de se demander s'il faut ou non être en bonne santé. On ne délibère pas sur la fin.

4. Cf. *Eth. Nic.* VII, 5, 1147 à 25-30 p. 333, Vrin.

aristotélicien que ce passage à l'action³ trouve sa solution dans le résultat d'un travail lui-même théorique (pour ne pas dire comme Aristote « théorétique »). L'action pour Aristote est un problème résolu s'il est effectivement possible de penser rationnellement l'action elle-même.

Aristote a bien inventé le syllogisme. Je renvoie ici à Patrice Loraux qui dans un article récent de *l'Écrit du Temps* (1987) s'est penché sur cette étonnante invention grecque. Mais sait-on qu'Aristote a également tenté d'y plier le monde de l'action³ ?

Le syllogisme est une forme de raisonnement qui conclut avec nécessité à partir de deux prémisses. Aristote le définit ainsi au chapitre 1 des *Analytiques Premières* (première partie) : le syllogisme est un discours dans lequel certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données ; et Aristote de préciser : « Je veux dire que c'est par elles que la conséquence est obtenue » et cela sans qu'aucun terme étranger ne soit en sus requis pour la produire (24 b 15-20).

Dans ses inférences, le savant a besoin du syllogisme pour démontrer des vérités. Mais il y a d'autres sortes de syllogismes que le syllogisme nécessaire. On connaît principalement le syllogisme dialectique, à l'œuvre dans la discussion qui s'appuie sur des idées admises et qui sont vraisemblables, et le syllogisme éristique qui n'a que l'apparence de la probabilité du vrai. C'est dire que le patron du syllogisme se retrouve dans différents registres. Or ce « patron » se retrouve encore, aussi étonnant que cela paraisse, dans l'action sans doute parce que aux yeux d'Aristote, il s'y tient encore un « discours » et qu'on y observe de la même façon ces trois traits qui en sont comme les ponctuations dans le temps : le commencement quand quelque chose est posé, le milieu de ce qui succède à quelque chose et est suivi d'autre chose, et la fin de ce qui succède à quelque chose sans être suivi d'autre chose — trois moments forts qui font du raisonnement, de l'action ainsi d'ailleurs que de l'imitation de l'action, quelque chose d'entier comme le rappelle l'auteur de la *Poétique* à propos de la tragédie (1450 b 25).

Il n'est donc pas si suprenant que nous puissions en quelque sorte réincarner le syllogisme, cette forme d'abord extraite du discours, en le plongeant dans la gangue de la contingence. Voyons justement

3. Je parlerai d'action généralement plutôt que d'acte, ici. Aristote envisage, en effet un faisceau de gestes organisés motivés par une fin. Le mot d'« acte » a une connotation de mouvement produit par brusque décharge qui ne correspond pas au propos aristotélicien bien que pour le lecteur contemporain l'« acte » puisse être questionné en référence au concept d'abord éthique de l'action chez Aristote. S'il m'arrive à l'occasion de parler d'acte, c'est pour accentuer le geste effectif d'agir à partir de la simple capacité.